

L'Association Culturelle Joseph Jacquemotte

présente

Marx, à mesure

***Une anthologie commentée des écrits
de Marx et d'Engels***

par

Le Cercle d'Etude des Marxismes

Fascicule 20

Présentation générale

Le CEDM a entrepris de constituer une anthologie commentée des écrits de Marx et d'Engels.

Le projet s'inscrit dans le cadre des activités de formation de l'Association Culturelle Joseph Jacquemotte : il s'adresse à quelque public désireux de se mettre à l'étude des textes qui constituent l'apport de Marx et d'Engels et d'autres qui, au nom du marxisme, s'en réclament.

Une anthologie

Le principe d'un recueil ne réclame aucun commentaire spécial. Les ouvrages de ce genre sont légion dans l'univers des apprentissages. Leur avantage est d'offrir un éventail d'extraits significatifs d'une œuvre.

Les écrits de Marx et d'Engels se prêtent particulièrement à ce traitement, en raison de leur ampleur et de leur chronologie propre. Du reste, les recueils n'ont pas manqué. Ainsi dans le domaine de l'édition francophone, les *Morceaux choisis* édités en 1934, aux éditions Gallimard par H. Lefebvre et N. Gutermann ou les deux tomes des *Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste*, par Maximilien Rubel en 1970, chez Payot. Toutefois, les ouvrages de ce genre sont devenus plutôt rares aujourd'hui. Excepté les publications en français des Editions du Progrès, de Moscou, d'accès difficile, on ne compte pratiquement plus en édition courante que le recueil de Kostas Papaioannou intitulé *Marx et les marxistes*, dans la collection *Tel* de Gallimard.

Cette situation de pénurie, aggravée par la crise, puis la disparition des Editions sociales, suffit à justifier l'utilité de la présente publication.

Une anthologie commentée

Ces ouvrages ont en commun de proposer un assemblage de courts extraits regroupés par thèmes.

Nous avons choisi une autre méthode.

D'abord l'ampleur plutôt que la brièveté : en effet, il importe à nos yeux de respecter au plus juste le rythme des argumentations. Les coupures, supposons-les pertinentes, seront accomplies de sorte à préserver les articulations du raisonnement dans l'écrit complet.

Ensuite le commentaire plutôt que la citation brute : c'est évidemment le plus délicat. Nous aurons de ce point de vue un double souci.

Un souci de forme : celui de permettre à la fois une lecture cursive des extraits et une consultation des commentaires.

Un souci de rigueur : nous veillerons à accompagner au plus près ces analyses par une bibliographie des ouvrages où sont construites et débattues les questions qu'elles soulèvent et par des annexes qui donnent

accès à des documents périphériques indispensables à la compréhension.

Enfin nous avons opté pour une présentation chronologique en échelonnant les écrits dans l'ordre de leur élaboration par leur(s) auteur(s). Ce choix garantit à nos yeux que l'on respecte, dans chaque contexte particulier, le processus même de la recherche, ses tâtonnements, ses rectifications, ses avancées.

Une anthologie commentée pour une étude collective des écrits de Marx et d'Engels

Insistons sur la dimension pédagogique de l'entreprise, laquelle ne souhaite qu'offrir un outil de travail pour la formation au marxisme et aux théories qui s'en réclament ou qui s'y réfèrent. Le segment « à mesure » dans le titre général indique que les textes se succéderont dans l'ordre chronologique de leur écriture par Marx et Engels. Mais c'est aussi une manière de dire notre souhait d'« y aller à mesure » dans un rapport d'apprentissage en groupe, en évaluant les savoirs et les apports de chacun(e) en ces matières.

Pour servir cet objectif, la publication se fera sous la forme de fascicules d'ampleur variable. Ce dispositif souple et évolutif nous semble le mieux approprié à l'usage auquel ces pages sont destinées. Il présente l'avantage d'enregistrer à la commande tous les ajustements, toutes les modifications qui s'imposeront dans le cours du travail collectif. L'électronique permet de modifier sans peine chacune des versions qui seront ainsi référencées et datées selon leur dernière mise au point. Chaque tirage sera reproduit sur le site Internet de l'ACJJ.

Sommaire

Le présent fascicule est consacré aux événements associés au **procès de Cologne de 1852** contre la Ligue des communistes.

Il se compose des **six cahiers** suivants :

1. **Chronique d'une répression**, paginé PCC de 1 à 21.
2. **K. Marx, Révélations sur le procès des communistes**
 - 2.0. Histoire du manuscrit, paginé Rév.2.0., de 1 à 2.
 - 2.1. *Preliminaires*, paginé Rév.2.1., de 1 à 3.
 - 2.2. *L'archive Dietz*, paginé Rév.2.2., de 1 à 3.
 - 2.3. *Le complot Cherval*, paginé Rév.2.3., de 1 à 4.
 - 2.4. *L'original des procès-verbaux*, paginé Rév.2.4., de 1 à 5.
 - 2.5. *La lettre d'envoi du « Catéchisme rouge »*, paginé Rév.2.5., de 1 à 2.
 - 2.6. *La fraction Willich-Schapper*, paginé Rév.2.6., de 1 à 4.
 - 2.7. *Le verdict*, paginé Rév.2.7., de 1 à 4.
 - 2.8. *La postface de 1875*, paginé Rév.2.8., de 1 à 3.
3. **Agents doubles, mouchards et provocateurs**
 - 3.1. Julien Cherval, les trois vies d'un mouchard, paginé JC de 1 à 4.
 - 3.2. Karl Krause, alias Charles Fleury, paginé CF de 1 à 3.
 - 3.3. Un faussaire nommé Wilhelm Hirsch, paginé WH de 1 à 4.
4. **Notes et documents**
 - 4.1. Fr. Engels, *Le procès des communistes à Cologne*, paginé PCC, de 1 à 5.
 - 4.2. Lettre de Marx à Lassalle du 2 juin 1860, paginé LaL de 1 à 5.
 - 4.3. Déclaration du 20 novembre 52 au *Morning Advertiser*, paginé D, de 1 à 2.
 - 4.4. Le récit par Stieber du vol des archives Dietz, paginé RdS, de 1 à 7.
 - 4.5. Note sur *Le chevalier de la noble conscience*, paginé CnC de 1 à 6.
5. **Annexe**
 - 5.1. L'affaire Freddy Demuth, paginé AD, de 1 à 15.
6. **Tranches de vie (juin 1851 - décembre 1852)**, paginé Tdv de 1 à 29.

Introduction

Le présent fascicule se trouve consacré au **procès de Cologne de 1852**.

Toute cette année 1852 sera intensément consacrée par Marx et Engels à la défense de leurs camarades inculpés par l'Etat prussien de menées subversives. Dès l'ouverture du procès, le 4 octobre 1852, ils n'auront de cesse de relever à travers la presse qui leur parvient les manœuvres de l'accusation et de les dénoncer en fournissant aux défenseurs les preuves de ces machinations policières.

Le dossier que nous présentons s'est donné pour objectif d'offrir une vue précise sur l'évènement au prix, on le verra, d'un rien de technicité, inévitable dans un univers où s'enchevêtrent sombrement les intrigues d'une triste collection de mouchards et d'agents provocateurs.

Notre curiosité sera d'autant plus utile, espérons-le, que les sources documentaires sur le sujet sont quasi toutes en allemand.

*

Nous avons ajouté en annexe une étude sur un sujet bien extérieur à ce dossier principal, mais un sujet étroitement associé à cette période de la vie privée de Marx. Il s'agit d'examiner la question de savoir si Marx se trouve ou non le père biologique de l'enfant dont Lenchen Demuth, la servante et compagne de la famille, a accouché le 23 juin 1851. La question est des plus controversées. Nous proposons une enquête qui permettra, si possible, d'en juger.

*

Le principal apport intellectuel de Marx au cours de cette année 1852 a été assurément la rédaction du *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*. Cet écrit fera l'objet de notre prochain fascicule.

1. Le procès des communistes à Cologne

Chronique d'une répression

Sources :

1. Karl Bittel, *Der Kommunistenprozess zu Köln 1852 im Spiegel der Zeitgenössischen Presse*, Rütten & Loening, Berlin 1955
2. Rudolf Herrstadt, *Die erste Verschwörung gegen das international Proletariat*, Zur Geschichte des Kölner Kommunistenprozesses 1852, Rütten & Loening, Berlin 1958.
3. Jürgens Herres, *Der Kölner Kommunistenprozess von 1852, Geschichte in Köln*. Zeitschrift für Stadt und Regionalgeschichte, Band 50, 2003, pp. 133-155.
4. Karl Marx (Fr. Engels, F. Freiligrath et W. Wolff), Déclaration au *Morning Advertiser* sur le procès de Cologne (20 novembre 1852)¹.
5. Karl Marx, *Herr Vogt*, traduction par J. Molitor, Alfred Costes, Editeur, Paris 1927 en 3 tomes.
6. Karl Marx, Lettre du 01.06.1860 à Ferdinand Lassalle, *Correspondance Marx Lassalle 1848-1864*, traduction et annotation par Sonia Dayan-Herzbrun, pp. 336-345².
7. Karl Marx, Lettre au conseiller de justice Weber du 24.02.1860, C6, pp. 74-94
8. Karl Marx, *Révélations sur le procès des communistes*, in Karl Marx, *Œuvres*, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 4, pp. 583-848.
9. Karl Obermann, *Zur Geschichte des Bundes der Kommunisten 1849-1852*, Dietz Verlag Berlin, 1955.
10. Wilhelm J.C.E. Stieber, *Espion de Bismarck. Les mémoires inédits en France du chef des services secrets prussiens 1818-1882*. Ed. Pygmalion Gérard Watelet, Paris 1985³.
11. K. Wermuth & W. Stieber, *Die Communisten-Verschwörungen des neunzehnten Jahrhunderts*. Volumes 1 et 2, Berlin 1854⁴.

*

12. *Der Bund der Kommunisten, Dokumente und Materialien*, Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED/KPdSU, vol. 1 (1836-1849), vol. 2 (1849-1851), vol. 3 (1851-1852), Dietz Verlag Berlin, 1982. (BDK dans nos références, suivi du numéro de volume).
13. Marx Engels, *Correspondance*, Éditions sociales. Paris 1971. (C dans nos références, suivi du numéro de volume).

*

Cette note s'efforce d'établir **une vue d'ensemble** sur le cours des évènements. Elle vise à faciliter la lecture de l'ouvrage de Marx, *Révélations sur le procès des communistes*.

1850

- 11.11.50 Particulièrement vexé par l'évasion spectaculaire de Gottfried Kinkel de la prison de Spandau et par l'ampleur de son écho au sein de la population allemande et étrangère, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV écrit à son ministre Otto von Manteuffel pour l'inviter à dénoncer un complot subversif, quitte même, précise-t-il, à le fabriquer de toutes pièces « comme un chef d'œuvre⁵ ».

¹ C3, pp. 283-286.

² Cette longue lettre constitue un document éclairant sur les relations complexes entre les protagonistes. On la trouve également aux pages 165-169 du volume 6 de la correspondance Marx Engels.

³ S'agissant des évènements relatifs à la *Ligue* et à Marx, cet ouvrage fourmille d'approximations et d'inexactitudes. Le récit de plusieurs opérations, en particulier le vol des archives d'Oswald Dietz (pp. 23-30) est des plus extravagants au regard même des règles élémentaires de la vraisemblance romanesque. On y reviendra au chapitre 4.4. du présent fascicule.

⁴ Il contient la plupart des pièces à charge du procès de Cologne ainsi que, dans son deuxième tome, une biographie succincte des 760 militants qui ont fait l'objet d'un fichage policier au cours de ces années 1848-1854. Les deux volumes ont été numérisés par Google et sont disponibles sur le site de la Bayerische Staatsbibliothek à l'adresse www.bsb-muenchen.de.

⁵ Le roi de Prusse continuera de jouer activement de son influence durant le procès comme le montre la correspondance de son très proche conseiller Carl Wilhelm Saegert.

Très cher Manteuffel,

Je viens de lire ici le récit de l'évasion de Kinkel. Cela m'a inspiré une idée que je n'oserais classer parmi les plus sincères. A savoir celle-ci: Stieber n'est-il pas cette personnalité précieuse capable de dévoiler la trame de la conspiration libératrice¹ et d'offrir au public prussien le spectacle longtemps et justement rêvé d'un complot *découvert* et (avant tout) *puni* ? Hâtez-vous, par conséquent, avec l'engagement de Stieber, et demandez-lui de fabriquer son *chef-d'œuvre*. Je pense que l'idée est riche de conséquences et je tiens énormément à sa réalisation immédiate. (...) Il n'y a pas une minute à perdre. Brûlez cette lettre. Vale² !

1851

Le 1^{er} mai 1851 s'ouvre à Londres la « Grande Exposition des produits de l'industrie de toutes les nations ». Parmi les visiteurs que l'événement va attirer se trouvent bon nombre de policiers allemands, dont, sous le nom de Schmidt, un certain Wilhelm J.C.E. **Stieber**³.

- 08.05.51 Il apparaît très vite que la correspondance entre Marx et Engels se trouve placée sous surveillance policière. Engels alerte Marx sur les manipulations suspectes dont leur courrier est l'objet : « Nous allons faire un scandale dont ces salauds se souviendront longtemps. La preuve que ces types font des saloperies, la *Daily News* de ce jour nous la fournit en déclarant tout net que Palmerston a demandé à Vienne et à Berlin des mouchards pour surveiller les émigrés et en faisant pour les lecteurs anglais un portrait idoine de Messieurs Stieber et Goldheim⁴ de Berlin⁵. ».
- Pour le reste, les nouvelles rapportées d'Allemagne par Freiligrath⁶ sont plutôt bonnes. Le 21 mai 51, Marx écrit à Engels : « Nos amis de Cologne sont très actifs. Leurs agents se déplacent depuis septembre. (...) Les Coloniais vont tenir dans quelques semaines un congrès communiste⁷. ».

L'arrestation de Peter Nothjung

- 10.05.51 Peter Nothjung se trouve contrôlé à la gare de Leipzig lors de la foire commerciale de cette ville. Non seulement il ne peut montrer des papiers en ordre mais la police trouve sur lui plusieurs écrits compromettants : le *Manifeste du Parti communiste*, l'Adresse du 1^{er} décembre 1850 de l'Autorité centrale de Cologne, les nouveaux statuts de la Ligue ainsi que divers noms de militants associés à leur ville de résidence⁸. La police de Leipzig adresse dès le 16 mai 51 un rapport aux autorités de Berlin.
- Il apparaît que l'espion hongrois Janos Bangya⁹ a joué un rôle déterminant dans cette arrestation. Sa correspondance avec Alexander Schimmelpfennig von der Oye, alors membre de la fraction Willich/Schapper, l'avait informé des activités en Allemagne de Peter Nothjung et de Peter Röser, des informations qu'il s'était empressé de fournir à la police autrichienne qui l'employait. Dès le 4 avril 51, celle-ci prévenait le gouvernement de Berlin. L'arrestation de Nothjung n'est donc pas le fait d'un hasard

¹ A savoir celle qui a abouti à la libération de G. Kinkel.

² Nous citons à partir de la traduction de M. Rubel, *Karl Marx, Œuvres*, vol. 4, Bibl. de la Pléiade, p. 1436. Le facsimilé du document se trouve à la page 17 de l'étude de Karl Bittel. Manteuffel se gardera bien de détruire cette lettre qui sera plus tard découverte dans les archives prussiennes. C'est Franz Mehring qui le premier en assurera la publication en 1914.

³ Rudolph Herrnsstadt date son arrivée du 8 mai 1851 en compagnie de Greif (op.cit., p. 305). Le gouvernement anglais avait procédé pour sa part à une mobilisation policière des plus importantes autour et à l'intérieur de la vaste verrière, le *Crystal Palace*, où se déroulait l'événement. Les policiers prussiens œuvraient en principe sous le contrôle des autorités anglaises.

⁴ Un agent secret de la police politique prussienne à Londres.

⁵ C2, p. 207. Cette surveillance se fera bien plus insistante au cours de la période qui couvre le procès de Cologne.

⁶ Lequel en arrivant en Angleterre, vient d'échapper de justesse, et sans le savoir, aux arrestations. Le 14 août 1851, le procureur Heinrich von Seckendorff lancera contre lui un avis de recherche (K. Bittel, p. 19).

⁷ C2, p. 218.

⁸ BDK2 fournit, pp. 305-308, le détail des noms mentionnés par les documents trouvés sur Peter Nothjung. Contre toutes les règles du secret, Nothjung transportait avec lui plusieurs correspondances signées par Hermann Becker, Peter Röser et Albert Erhard. (BDK2, pp. 347-349)

⁹ Sur les relations (particulièrement imprudentes) de Marx lui-même avec Janos Bangya nous renvoyons au chapitre 4.1. (« Histoire d'un manuscrit ») de notre précédent fascicule 19.

malencontreux¹.

- 23.05.51 Les arrestations ne tardent pas², notamment celles d'Hermann Becker et de Peter Röser dès le 19 mai à Cologne, de Heinrich Bürgers, le 23 mai à Dresde³. Roland Daniels sera arrêté le 12 juin à Cologne et Friedrich Lessner le 18 juin à Mayence⁴. Ils seront au final onze membres de la Ligue à se voir inculper de complot de haute trahison contre l'Etat prussien. Commence une période de détention préventive qui va durer **un an et demi** et dans des conditions très éprouvantes⁵. Le procès ne commencera, en effet, que le 4 octobre 1852 devant les Assises de Cologne.
- 25.05.51 Roland Daniels (qui, à cette date, est encore en liberté) à Marx : « Tu as dû apprendre par les journaux les arrestations de Becker et de Röser ainsi que les poursuites engagées contre Bürgers⁶ ».
- 28.05.51 Marx à Engels : l'informant des arrestations de Nothjung, Becker, Röser, et Bürger⁷, il les attribue aux « lamentables braillements de nos ânes londoniens », c'est-à-dire aux gesticulations révolutionnaires de la bande à Schapper. « Ces canailles, écrit-il, empêchent et compromettent le vrai mouvement et mettent la police sur le qui-vive. A-t-on jamais vu un parti pareil dont le seul objectif avoué soit de se faire purement et simplement mousser !⁸ ».
- 01.06.51 Roland Daniels à Marx : le procureur semble vouloir mettre en place un procès monstre contre les communistes. Le procès aura peut-être lieu à Berlin⁹.
- juin Le *Dresdner Journal und Anzeiger*¹⁰ et la *Kölnische Zeitung* publient plusieurs documents saisis par la police lors des arrestations des militants de la Ligue, et notamment la circulaire du 1^{er} décembre 1850 de l'Autorité centrale de Cologne¹¹.
- 16.06.51 Marx à Engels : une perquisition a été effectuée chez Daniels qui a été arrêté. On annonce des perquisitions en Angleterre. Il est prudent, ajoute-il, de mettre notre correspondance en lieu sûr¹².

¹ Deux sources sur ce point : l'étude de Jürgens Herres (op.cit., p. 138) et celle de Roman Rosdolsky, *Karl Marx und der Polizeispitzel Bangya*, International Review for Social History, Vol. 2 (1937), n° 1, p. 235 (en ligne sur search.socialhistory.org).

² Elles s'accompagnent d'un grand nombre de perquisitions dans toute l'Allemagne, notamment, le 28 mai 1851, au domicile de Ferdinand Lassalle à Düsseldorf.

³ BDK2, p. 759.

⁴ Sur la base des aveux délateurs d'Hermann Haupt (BDK3, p. 401).

⁵ Eprouvantes aussi bien du point de vue sanitaire (Roland Daniels mourra en 1855 de la tuberculose contractée en prison) que psychologique : les inculpés sont mis au secret ; il leur est interdit de communiquer entre eux, et ils ne peuvent joindre ni leur famille ni même leur défenseurs. Voir les témoignages de Herman Becker (Herres, p. 142 et Lessner BDK, p. 185 à compléter)

⁶ BDK3, p. 16.

⁷ La nouvelle des arrestations lui a été communiquée en premier par Hermann Wilhelm Haupt dans sa lettre datée du 22 mai 1851 à Hambourg (BDK3, p. 16), le même H. W. Haupt dont il apparaîtra qu'il a trahi ses camarades. Il sera remis en liberté avant le début du procès et se réfugiera au Brésil.

⁸ C2, p. 226.

⁹ BDK3, p. 26.

¹⁰ *Le Journal et Moniteur de Dresde*.

¹¹ Marx à Engels, le 13.07.51 : La *Kölnische Zeitung* a publié l'Adresse de mars 1850 de l'Autorité centrale de la Ligue « que nous avons rédigée tous les deux et qui n'était au fond qu'un plan de guerre contre la démocratie » (C2., p. 245). Pour l'anecdote, l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg a attribué le document à Ruge et Mazzini.

¹² C2, p. 229.

- 24.06.51 Importante première lettre d'Adolph Bermbach à Marx¹. Membre de la *Ligue* depuis 1850, cet ancien député du parlement de Francfort² en 1849, notaire de formation, sera le principal lien entre Marx et la défense des accusés. C'est notamment lui qui l'avertira de la trahison commise par Hermann Haupt : « Un certain Haupt de Hambourg aurait déclaré que, selon ce qu'il a entendu à Londres, Daniels se trouve à la tête de l'association secrète³. » Manifestement les deux hommes ne se connaissent pas⁴ : « Il est bien possible, écrit Bermbach, que mon nom ne vous soit pas connu ; en ce cas, Freiligrath m'accréditera auprès de vous ».
- 27.06.51 Engels à Marx : il observe que le premier article des nouveaux statuts (votés en décembre 1850 à Cologne) est plutôt défavorable aux accusés car on y parle des « moyens de l'action révolutionnaire ». L'affaire risque donc de « passer du domaine de la simple association interdite à celui de la haute trahison ». « Un bon signe, note-t-il néanmoins avec un rien d'optimisme, pour ce qui est de l'état d'esprit des bourgeois, le gouvernement a complètement échoué dans sa tentative de faire de la grande découverte de Dresde un épouvantail. Le bourgeois redoute si peu le spectre rouge qu'il ne veut plus entendre parler de complot communistes et qu'il craint déjà que tout le système de perquisition à domicile ne soit utilisé prochainement contre lui⁵. »
- Le même jour, Marx à Joseph Weydemeyer : il accuse A. Willich et K. Schapper d'être responsables des arrestations en Allemagne : « Je sais maintenant de source sûre que, pour les arrestations de nos amis, la trahison et la dénonciation ont joué. Je suis *morale*ment convaincu que ces Messieurs Willich et Schapper et leur infâme bande de vauriens jouent directement un rôle dans cette ignoble affaire⁶. ». Il poursuit en livrant un portrait pittoresque, même si terriblement accusateur, du personnage de Willich⁷.
- 13.07.51 Marx à Engels à propos de la publication par la *Kölnische Zeitung* de l'Adresse de mars 1850 de l'Autorité centrale de la Ligue : « D'un côté, c'est une bonne chose qu'elle ait été publiée, Nouvel élan d'optimisme d'Engels dans sa réponse du 17 juillet 51. Se félicitant de la publication de l'Adresse dans la presse allemande, il écrit : « Les divers groupe-

¹ BDK3, p. 37-40.

² Il siégeait au sein du *Deutscher Hof*, le groupe politique de la gauche républicaine autour de Robert Blum. Il sera poursuivi en octobre 1849 et en janvier 1850 pour sa participation au « Rumpfparlament » (ledit parlement croupion).

³ Bermbach à Marx, le 10 juillet 1851 (BDK3, p. 51). Une révélation que Marx et Engels auront du mal à accepter comme en témoigne à plusieurs reprises leur correspondance. Par exemple, Marx à Engels, le 20 juillet 1851 : « D'après la lettre de Bermbach, c'est Haupt qui serait le traître, ce que je ne puis croire. » (C2, p. 255) ; Engels à Weydemeyer, le 7 août 52 : « On dit que c'est Haupt qui aurait vendu la mèche, mais je ne peux le croire. », (C2, p. 271) ; Marx à Engels, le 13.10.52 encore : « Que penses-tu de Haupt. Moi, je suis convaincu que ce n'est pas un mouchard et qu'il ne l'a jamais été (C2, p. 342). Engels à Marx, le 15 octobre 52 : « Quant à Haupt, je ne le tiendrai pas pour un mouchard avant d'avoir eu la preuve du contraire (C2, p. 346). Marx ira jusqu'à accuser Willich d'être à l'origine des soupçons qui pèsent sur Haupt (à Engels, le 19 octobre 51, C2, p. 352). Il faudra le départ au Brésil de Haupt pour les convaincre : Marx à Cluss au début d'août 52 : « Le témoin principal, le traître Haupt de Hambourg, (est) parti pour le Brésil. » (C3, p. 168) et Engels à Marx, le 22 octobre 52 : « Quant à Haupt, il va nous payer ça ! Weerth saura où il se trouve en Amérique du Sud et quand il y sera, il le démasquera. » (C3, p. 242). On trouve aux pages 495-508 de BDK2 de larges extraits des déclarations très circonstanciées faites à la police de Hambourg par Wilhelm Haupt, le 6 juin 1851.

⁴ En 1860, dans sa lettre du 24 février au conseiller de justice Weber (on est alors au centre de l'affaire Vogt) Marx écrit encore : « Je n'ai plus correspondu qu'avec un des amis des emprisonnés, que je ne connais d'ailleurs pas personnellement (Monsieur *Bermbach*, ancien député du Parlement du Reich à Francfort) au sujet des moyens de défense ». (C6, pp. 90-91).

⁵ C2, p. 234.

⁶ C2, p. 236.

⁷ C2, p. 237. Un portrait que confortera l'évocation d'Engels dans sa lettre du 7 août 1851 au même Joseph Weydemeyer, avec cette nuance toutefois : « Je le tiens pour capable de toutes les vilénies sans exception, par ailleurs je ne crois pas non plus que, cette fois, il ait commis une trahison directe. » (C2, p. 270).

cela fait contrepoids au document de Bürgers¹ qui, du point de vue de la forme, est plus ou moins absurde et du point de vue du contenu assez affligeant². D'un autre côté, certains passages aggravent la situation des détenus actuels. ».

ments de communistes en herbe qu'on ne connaît pas mais qui doivent exister dans toutes les parties de l'Allemagne - à en juger par nos expériences passées - trouveront quelque chose à quoi sacrément s'accrocher³. ».

Le vol des archives Dietz

juillet⁴ L'appartement d'Oswald Dietz, secrétaire et archiviste de la fraction Willich/Schapper à Londres, se trouve cambriolé par son voisin, un nommé Max Reuter (un homme d'affaires banquier et un mouchard au service de la police prussienne), lequel vend son butin à Charles Fleury, lui-même stipendié par Stieber⁵.

Dans ses *Révélations sur le procès des communistes*⁶, Marx fera remarquer que contrairement à ce qu'affirmera Stieber dans sa déposition du 18 octobre⁷, ce vol ne pouvait résulter des papiers trouvés chez Peter Nothjung: « Rien n'y désignait Oswald Dietz comme conservateur d'archives ».

En vérité, tout indique que c'est Julien Cherval qui, à Paris, révèle à l'ambassadeur de Prusse, le prince Hatzfeldt, le rôle d'archiviste d'Oswald Dietz. Stieber et Greif seront aussitôt prévenus et pourront faire procéder au cambriolage, par Marx Reuter, de l'appartement de Dietz⁸.

L'accusation ne découvrira rien parmi ces documents dérobés qui puisse la servir. De Marx et de ses partisans, la police n'y trouve, en effet, que leur lettre de démission, datée du 17 septembre 1850, de l'*Arbeiterbildungsverein* resté fidèle à la fraction Willich/Schapper.

Disposant de ces documents, Stieber va toutefois pouvoir monter une accusation attribuant aux accusés de Cologne du « parti de Marx⁹ » des documents qui émanent de la fraction Willich/Schapper au nom du fait que la rupture entre les deux fractions est purement formelle, liée à des querelles personnelles¹⁰. Tout l'effort de l'accusation va consister à estomper la différence entre les deux fractions.

13.07.51 L'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg annonce que l'acte d'accusation est rédigé et transmis aux défenseurs des accusés.

La mise en scène du « complot allemand-français »

Marx à Lassalle, le 02.06.1860 : « Le complot français a été fomenté par Cherval sous les ordres de Stieber, avec la collaboration de Greif¹¹, Fleury, Beckmann, Sommer et l'espion français Lucien de La Hodde (sous le nom de Duprez)¹. ».

¹ L'Adresse de la Ligue du 1^{er} décembre 1850 confisquée par la police lors de l'arrestation de Peter Nothjung avait été rédigée par Heinrich Bürgers.

² Marx reprochait au texte de ne pas condamner aussi clairement qu'il l'eût souhaité la fraction Willich/Schapper.

³ C2, p. 252.

⁴ La date mentionnée par Marx dans sa lettre à Lassalle du 2 juin 1860 est celle du 20 juillet 1851: « La réalité, écrit-il, c'est que Stieber a emporté ces « archives » avec lui de Londres à Paris le 20 juillet 1851 ». (C6, pp. 167-168).

⁵ Marx à Engels, le 28 octobre 1852 : « Stieber a bien *acheté* les 14 ou 16 documents appartenant à la clique Willich-Schapper, mais il les a en même temps *volés*. Il a en effet, contre argent comptant, poussé un certain Reuter à les voler. Depuis longtemps Reuter était non pas précisément « fonctionnaire de police » mais *occasional spy* (mouchard) à la solde de la légation prussienne et payé à *la tâche*. » (C3, pp. 255-256). Dans sa confession d'avril 53, Hirsch prétendra que le vol a été commis par Fleury lui-même (C6, p. 347, note 10).

⁶ Au chapitre 2, précisément intitulé « Les Archives Dietz ».

⁷ K. Bittel, op.cit., p. 93.

⁸ Marx à Ferdinand Lassalle, le 2 juin 1860 (C6, p. 167).

⁹ Le terme apparaîtra pour la première fois au cours du procès de Cologne.

¹⁰ Bermbach avertit Marx en ce sens, lui écrivant en juillet 52 : « Quant à la scission intervenue à Londres en 1850, l'accusation n'y accorde aucune importance, car selon elle, il ne s'agit que d'une querelle de personnes et tous ces gens, qui poursuivent bien le même but criminel et représentent les mêmes tendances politiques, marcheraient au moment décisif effectivement la main dans la main. » (C3, p. 167).

¹¹ Carl Greif était l'un des responsables de la police secrète prussienne à Londres.

- 08.08.51 Arrivée à Paris, sous le nom de Schmidt², du mouchard prussien, Charles Fleury établi comme négociant à Londres. Il entre en relation avec l'agent prussien (et français) Julien Cherval, avec le ministre plénipotentiaire de Prusse, le comte Edmund von Hatzfeld et l'espion français Lucien de la Hodde. Il s'agit d'infiltrer la direction parisienne de la fraction Willich/Schapper afin de soutenir l'accusation de Cologne³ : « Non seulement il apprend leurs adresses, mais il leur rend visite, espionne leur correspondance, surveille leurs mouvements, pénètre leurs réunions, et *agent provocateur*, il les presse d'aller vers l'avant⁴. ».
- Sept. Accompagné de Greif, Stieber fait le déplacement à Paris⁶ où il rencontre le préfet de police, le bonapartiste⁷ Pierre Carlier avec qui sera mis en scène et dénoncé le prétendu « complot allemand-français ».
- Dans sa déposition du 18 octobre 52 à Cologne, Stieber fera le récit de son échauffourée rocambolesque⁹ à son domicile parisien avec le dénommé Cherval et de l'arrestation de ce dernier, présenté comme le meneur des communistes allemands à Paris.
- « Cherval, *déclare-t-il ce jour-là*, me fit en prison des aveux complets, après que je lui eus montré, à sa grande stupéfaction, tous les rapports originaux qu'il avait envoyés à Londres, et qu'il eut compris que je savais tout¹⁰. ».
- 3.09.51 Les 3 et 4 septembre se déroule à Paris une **action policière conjointe entre les polices française et prussienne** pour monter de toutes pièces un prétendu complot communiste: on arrête plus de 150 émigrés, pour la plupart allemands, ainsi que 26 Français. Les inculpés appartiennent pour la plupart à la fraction Willich/Schapper. Ils seront 13 prévenus, tous allemands, à paraître en février 1852 devant les Assises de la Seine.
- Parmi les arrestations, il faut notamment compter celle de Conrad Schramm, pris dans une rafle policière alors qu'il se trouvait dans un café de Paris en compagnie d'une cinquantaine de clients tous suspectés d'avoir participé au complot dirigé par Cherval¹¹. Il avait emporté avec lui les documents relatifs à son duel à Anvers avec A. Willich, ce qui a permis à la
- Le départ vers Paris de Conrad Schramm avait donné lieu à un conflit avec Marx et ses camarades de la section londonienne qui avaient dû employer la manière forte pour le contraindre à restituer divers documents de la Ligue jugés confidentiels. Marx s'était fait accompagner par Liebknecht, Pieper et Lupus pour obtenir les do-

¹ C6, p. 168-169. Au cours du procès, Stieber avait affirmé avoir reçu ces documents à Berlin le 5 août 1851.

² Marx le souligne : « Schmidt semble le nom inévitable pour les agents de police prussiens voyageant incognito » (*Révélations*, Ch. III « Le complot Cherval », op.cit., p. 595).

³ La fraction Willich/Schapper disposait de quatre sections à Paris (reconstituées par Adolph Majer après la rupture de septembre 1850) et de quelques groupes à Strasbourg, Valenciennes et Metz.

⁴ *Révélations*, chapitre III, op.cit., p. 595.

⁵ A côté de Cherval, militaient notamment Joseph Gipperich, Ludwig Heinrich Nette, Andreas Scherzer, Friedrich Wilhelm Tietz, Johann Georg Reininger et August Übel, tous artisans tailleurs. Ils seront bientôt arrêtés : J. Gipperich le 5 septembre à Strasbourg, J.G. Reininger, le 7 septembre à Mainz, F.W. Tietz début octobre à Hambourg. A. Übel aura l'occasion de fuir à Londres. (BDK3, p. 412).

⁶ L'indication est fournie par Stieber dans sa déposition du 18 octobre (K. Bittel, op.cit., p. 98)

⁷ On est à la veille du coup d'Etat du 2 décembre et il est intéressant pour les bonapartistes de mettre au jour un complot communiste.

⁸ Un déplacement qu'il situe en septembre 1851 dans sa déposition du 18 octobre 1852, affirmant n'avoir reçu les archives Dietz par la poste à Berlin (« dans un paquet de forte toile cirée ») que le 5 août 1851. (K. Bittel, p. 93)

⁹ Marx parle d'un « conte des *Mille et une nuits* » (*Révélations*, Chapitre III., op.cit., p. 595). La version de l'évènement par Stieber se trouve aux pages 31-32 de ses *Mémoires*.

¹⁰ Marx, *Révélations*, op.cit., p. 598, ainsi que la déclaration de Stieber du 18 octobre 52 (K. Bittel, p. 100).

¹¹ Engels à Marx, le 23 septembre 1851 : « On pouvait s'attendre à ce que le noble Schramm fût l'un de premiers à tomber entre les griffes de la police parisienne. Sans doute a-t-il dûment tonitrué dans les cafés et c'est pour cela qu'on l'a embarqué, mais comme il n'est pas mêlé au complot Willich-Schapper, vous devez probablement entretemps l'avoir de nouveau à Londres. » (C2, p. 326). Schramm sera finalement expulsé de France en octobre 1851.

police de découvrir son vrai nom¹.

cuments en question².

Schramm recevra la visite en prison d'un policier prussien qui lui proposera de témoigner contre Marx. Mais en vain³.

Il sera en fin de compte libéré. Marx écrit : « Par la mise en liberté de Schramm, le juge d'instruction français prononçait que le procès de Cologne n'avait aucun rapport avec le complot de Paris⁴. »

19.09.51 Parmi les documents saisis, se trouve la circulaire publiée par la fraction Willich/Schapper sous le titre « Mesures à prendre avant, pendant et après la révolution ». Le document sera publié dans la presse française et dans la *Kölnische Zeitung* du 19 septembre 51.

Le but poursuivi est d'alourdir le dossier des inculpés de Cologne.

Octobre Malgré le complot Cherval, les preuves manquent encore : on diligente donc une nouvelle enquête que l'on confie au directeur de police K. A. Julius Schulz. Elle aboutira à la fabrication des fausses pièces du « registre original ».

8.11.51 **Après une demi-année de détention préventive**, la Chambre des mises en accusation de la Cour d'appel de Cologne déclare que **le dossier est vide** : il n'existe pas d'indice objectif d'un délit, déclare-t-elle, si par délit on entend la mise en œuvre d'un complot. L'instruction doit être recommencée⁵.

Les documents saisis montrent, en effet, qu'il ne s'agit que d'une société de propagande, qui, même secrète, ne tombait pas sous le coup du code pénal.

« De nouveaux miracles policiers, écrit Marx⁶, étaient devenus nécessaires »

La fabrication des fausses preuves

Stieber entreprend alors de faire fabriquer à Londres de fausses pièces par Charles Fleury et Wilhelm Hirsch⁷ sous la direction de Grief, l'attaché de l'ambassade de Prusse⁸.

En prison à Hambourg, Wilhelm Hirsch témoignera plus tard sous la foi du serment que le registre des procès-verbaux avait été fabriqué par lui et Fleury sous le

¹ Le détail est fourni par Joseph Weydemeyer dans sa lettre à Marx du 28 septembre 1851 (BDK3, p. 98). Marx à Engels, le 13 octobre 1851 : « La police a ainsi découvert qu'il s'appelait Schramm et qu'il n'était pas Bamberger dont il utilisait le passeport pour séjourner à Paris. D'autre part, comme nos noms étaient mêlés à cette sale affaire, ce procès-verbal a contribué à brouiller les idées du chef municipal de la police (...) » (C2, p. 341).

² L'anecdote est racontée par Marx dans sa lettre à Engels du 31 juillet 1851 (C2, p. 260). Les relations entre Marx et Schramm s'étaient singulièrement dégradées depuis l'époque où ce dernier s'en était fait le défenseur en provoquant Willich en duel.

³ La scène est rapportée par C. Schramm dans sa déclaration de décembre 1851 devant la police française après son arrestation (BDK3, pp. 119). Marx reproduit le dialogue (qu'il date du 16 octobre) au chapitre III (« Le complot Cherval ») de ses *Révélations* (op.cit., p. 601).

⁴ *Révélations*, op.cit., p. 602.

⁵ Karl Bittel, op.cit., p. 20. Un arrêt dont Marx et Engels rappelleront les termes dans leur déclaration du 29 janvier 1852 au rédacteur en chef du *Times* : « Attendu qu'il n'a pas été produit de preuves indiscutables et que dès lors, puisque la preuve du délit n'a pas été apportée, il n'existe pas de motif de maintenir l'accusation, tous les actes et les pièces du dossier doivent être remis au juge d'instruction pour qu'il procède à une nouvelle instruction. » (C3, p. 35).

⁶ En conclusion de son chapitre III, op.cit., p. 605.

⁷ « Au début décembre 1851, écrit Marx, Hirsch se présentait à la société Marx comme réfugié communiste. Simultanément, des lettres envoyées de Hambourg le dénonçaient comme un espion. On décida néanmoins de tolérer momentanément sa présence dans la Société, de le surveiller et de se procurer des preuves de son innocence ou de sa culpabilité (...) Depuis le 15 janvier, Hirsch avait disparu des réunions ; il fut, dès lors, formellement exclu de la Société. ». (*Révélations*, op.cit., p. 612). Il s'agit, notons-le, des réunions tenues à la *Rose and Crown Tavern* avec pour objet principal d'organiser l'aide aux accusés de Cologne.

⁸ Marx à Engels, le 10 novembre 1852 : « Ainsi tout s'expliquait : Grief était le supérieur de Fleury, Fleury le supérieur de Hirsch. C'est aussi ce que les événements ont confirmé. » (C3, p. 277).

Les deux compères s'appliquent à rédiger de prétendus « procès-verbaux originaux » de réunions de la Ligue qu'ils signent du nom de Liebknecht et de Rings. contrôle de Greif¹.

Ce faisant, ils vont toutefois commettre **deux grossières erreurs** : l'une en attribuant à Wilhelm Liebknecht un prénom portant la lettre « H » à l'initiale, l'autre en se trompant sur le jour de réunion de la section « marxiste » de la Ligue à Londres². On ajoutera le fait que Rings était un militant presque illettré (Marx à Engels, le 28 octobre 52 : « Comme tu le sais, Rings sait à peine écrire. Hirsch a donc eu une riche idée de le bombarder secrétaire de séance³ ».

Par ailleurs, ces fausses pièces vont connaître diverses vicissitudes en raison de la difficulté à y apposer des signatures authentiques. Marx, en effet, ne manquera pas de déposer très vite devant les autorités juridiques anglaises des spécimens des signatures de ses camarades impliqués, en particulier celle de Liebknecht.

Hirsch et Fleury vont manœuvrer de leur côté pour faire identifier leurs propres signatures comme étant les seules authentiques⁴.

Au cours de ce travail minutieux d'identification des manuscrits, Marx se fera livrer un spécimen de l'écriture de Hirsch par Ludwig Stechan qui avait dirigé en janvier 1852 le *Neuer Londoner Arbeiterverein*, une association proche de lui avant de retomber sous l'emprise de Willich/Schapper⁵. Hirsch avait été le secrétaire de cette structure.

On trouve en conclusion du chapitre IV des *Révélations* un résumé très expressif de cette affaire des faux procès-verbaux. Marx écrit : « De même que dans les fins d'opéra, la mise en scène logée dans le troisième dessous, cachée par les coulisses, apparaissant en amphithéâtre, brille tout à coup aux flammes des feux de Bengale, et aveugle tous les yeux de contours éblouissants, de même, à la fin de cette tragi-comédie policière et prussienne, paraissent les ateliers cachés où fut forgé l'original des procès-verbaux. A l'étage inférieur, on voyait le malheureux mouchard Hirsch travaillant aux pièces. Au second étage, le policier bourgeois et agent provocateur, commerçant dans la City, Fleury. Au troisième, le lieutenant de police diplomate Greif, et à l'étage supérieur, l'ambassade de Prusse elle-même à laquelle il était attaché. Depuis 6 à 8 mois, Hirsch fabriquait régulièrement, semaine par semaine, ses procès-verbaux originaux dans le cabinet de travail et sous les yeux de Fleury. Mais à l'étage, au-dessus de Fleury, habitait le lieutenant de police Greif, qui le surveillait et l'inspirait. L'hôtel de l'ambassade prussienne fut donc la serre où se développa l'original du cahier des procès-verbaux ».

¹ Source : la lettre de Marx à Carl Siebel du 15 mai 1860 (C6, p. 160). Une déclaration que Hirsch répètera le 6 novembre 1852 (K. Marx, *Révélations*, op.cit., p. 630).

² On apprend à cette occasion que Marx et ses partisans (ils sont entre 16 et 18) se réunissaient depuis mars 1852 une fois par semaine dans une taverne de Londres, précisément la *Rose and Crown Tavern* (*Révélations*, op.cit., p. 613). Marx à Engels le 28.10.52 : « J'ai fait témoigner par le gérant de l'établissement où nous nous réunissons que depuis mars la « Society of Dr. Marx » (ce type ne connaît que moi) sont environ 16 à 18 personnes, ne se réunissent qu'une fois par semaine, régulièrement tous les mercredis et que, aussi bien lui que ses garçons, ne nous ont jamais vu écrire une ligne. Un de ses voisins, patron boulanger allemand et propriétaire, a attesté la même chose quant au mercredi. » (C3, p. 251).

³ C3, p. 251.

⁴ Le détail de ces manœuvres se trouve précisé par Marx dans sa lettre du 2 juin 1860 à Ferdinand Lassalle. (C6, p. 172).

⁵ Marx annonce sa constitution à Joseph Weydemeyer dans sa lettre du 23 janvier 1852 : « Tu comprends mon cher que cette association ne fait qu'un avec nous ». (C3, p. 22).

En fin de compte, le procureur Saedt abandonnera toute référence à ce registre dans son réquisitoire.

1852

- 26.01.52 Marx à Freiligrath, à propos du procès de Cologne : « Donc, tu commences par faire 9 mois de prison par suite de quelque présomption stupide. Après quoi il s'avère qu'il n'y a pas de fondement légal à ton maintien en prison. Conclusion : tu dois rester en prison jusqu'à ce que le juge d'instruction se voie à même de fournir un « fait positif » comme chef d'accusation et si on n'arrive pas à trouver ce « fait positif », tu peux toujours moisir en prison ». A propos de la presse bourgeoise : « La faute principale incombe à cette misérable « presse » qui ne dit mot. (...) ces chiens de démocrates et de libéraux jubilent de voir leurs adversaires éliminés¹ ».
- 29.01.52 Marx et Engels envoient au *Times* une lettre de protestation contre les manœuvres du gouvernement prussien dans le « complot monté » contre les communistes de Cologne, dont ils dénoncent les conditions de détention².
La justice prussienne recommence l'instruction après n'avoir trouvé aucun motif d'inculpation. La détention provisoire se prolonge interminablement.
- Engels à Weydemeyer le 30 janvier 1852 : « Les prisonniers de Cologne sont dans une situation grave. Comme il n'y a absolument rien contre eux, la Chambre des mises en accusation ne les a ni libérés ni traduits devant la Cour d'assises, mais a renvoyé l'affaire au premier juge d'instruction pour une nouvelle enquête ! C'est-à-dire qu'ils resteront provisoirement sous les verrous sans livres, sans lettres, sans communications entre eux ni avec le monde extérieur, jusqu'à ce qu'un nouveau tribunal d'Etat soit enfin prêt. Nous essayons justement de dénoncer cette infamie dans la presse bourgeoise d'Angleterre³. ».
- Marx à Weydemeyer, le 13 février 1852 : « Le honteux jugement de la Chambre des mises en accusation aurait été impossible si la presse s'était occupée un tant soit peu de l'affaire. Mais les journaux libéraux comme la *Kölnische* se sont tus par lâcheté et les « démocrates » (même la *Lithographische Correspondenz* que Kinkel fait imprimer avec l'argent américain) par haine des communistes, par peur de perdre leur propre importance, par hostilité à ces « nouveaux » martyrs tenus pour des rivaux. C'est ainsi que ces chiens remercient la *Neue Rheinische Zeitung* qui a toujours protégé la racaille démocratique quand elle était aux prises avec le gouvernement. (...) *Les canailles. Il faut les attaquer à mort*⁴. ».
- 28.02.52 Jugement aux Assises de la Seine dans le prétendu complot allemand-français : sur les 13 prévenus, tous allemands, ils sont Ils seront détenus à la prison de Mazas avant d'être pour la plupart relâchés fin septembre et expulsés de France.

¹ C3, p. 31.

² C3, pp. 34-36. Signé « Un prussien », ce texte a été rédigé en vérité par Engels à la demande de Marx, le 24 janvier 1852, et sur ses indications expresses. Une lettre semblable (qu'il signe « un négociant allemand ») est envoyée le même jour par Engels au *Daily News*, mais aucun des deux journaux ne publiera l'envoi. Il faut noter que dans cet article, Marx/Engels, soucieux avant tout d'être publiés, ne citent que les détenus les plus *notoires* en insistant sur leurs titres: deux journalistes (Dr. Becker et Dr. Bürgers), trois médecins (Dr. Daniels, Dr. Jacobi et Dr. Klein) et un directeur d'entreprise chimique, Otto « bien connu dans son pays pour les résultats qu'il a obtenus dans le domaine de la chimie. ».

³ C3, p. 38.

⁴ C3, pp. 45-46.

10 à se voir condamner pour préparation d'un coup d'Etat. Les peines les plus lourdes sont infligées à Julien Cherval et à Joseph Gipperich qui écotent de 8 années de détention¹.

La police française laissera bientôt s'échapper Julien Cherval² qui se réfugiera à Londres en mai 52 où il rejoint l'*Arbeiterbildungsverein* avant d'être démasqué et exclu.

Marx à Engels le 22 mai 1852 : « Tu as certainement lu les exploits de Cherval devant les Assises de Paris, dans le *Complot allemand-français*. Comme tu l'as peut-être appris par les journaux anglais (*Morning Advertiser*) il a échappé aux argousins en faisant preuve d'une témérité extraordinaire. Il s'avère après coup que c'était avec l'accord de la police à laquelle il avait dit tout ce qu'il savait. Les gens de Great Windmill eux-mêmes ont été obligés d'exclure ce héros, qu'ils avaient fait parader à Londres³ ».

Il semble bien qu'en février 1852, Wilhelm Hirsch se soit rapproché de la section londonienne des partisans de Marx qui, dans sa lettre du 3 mars 1852, informe Engels de son exclusion. Parlant d'un mouchardage parmi d'autres, il écrit : « L'espion est « Hirsch » de Hambourg que nous avons chassé de la Ligue il y a déjà quinze jours. Il y avait été admis en Allemagne, mais comme je n'ai jamais eu une totale confiance en lui, je n'ai jamais émis en sa présence le moindre propos compromettant⁴. ».

03.03.52 Marx adresse à la *Kölnische Zeitung* une déclaration relative au « complot allemand-français ». Il récuse l'information selon laquelle Adolph Majer serait « un agent de Marx et consorts » : « A. Majer, l'un des amis les plus intimes de Monsieur K. Schapper et de l'ex lieutenant prussien Willich figurait comme trésorier dans le Comité de réfugiés que ces deux hommes dirigeaient⁵. ».

30.04.52 Marx à Weydemeyer : « Le procès des Colonnais est à nouveau repoussé jusque la session de juillet ; d'ici à cette date, il est vraisemblable qu'on aura supprimé les assises en Prusse, c'est-à-dire les jurés⁶. ».

¹ Il est significatif d'observer que dans le réquisitoire du ministère public, l'avocat général, M. Croissant, impliquera, sciemment ou non, le *Comité central démocratique* de Ledru-Rollin, Mazzini, Darasz et Ruge comme l'instigateur, à Londres, du complot parisien, une accusation que Cherval prendra soin de récuser dans sa dernière prise de parole du 28 février 1852. On relèvera non moins la déclaration de Cherval lors de la première audience à propos de Marx : « la secte de Marx, affirme-t-il, n'a aucune influence parce qu'il n'a pas d'habileté comme conspirateur pratique et organisateur révolutionnaire. Marx est un économiste très distingué mais ce n'est pas un homme d'action ». Les audiences aux Assises de la Seine se trouvent rapportées dans les éditions des 26, 27, 28 et 29 février 1852 de la *Gazette des Tribunaux, Journal de jurisprudence et des débats judiciaires* (dont la collection est disponible sur le site de Gallica).

² Un simulacre d'évasion en compagnie de Gipperich qui se révélera lui aussi être un mouchard.

³ C3, pp. 131-132. De même, Marx dans *Herr Vogt* : « Au commencement de mai 1852, Cherval revint à Londres, qu'il avait quitté dans les premiers jours de l'été 1850 pour aller faire du commerce à Paris. La police parisienne le laissa s'évader quelques mois après sa condamnation en février 1852. A Londres, l'association ouvrière allemande, dont mes amis et moi avions démissionné dès la mi-septembre 1850, l'accueillit d'abord comme un martyr politique. Mais ses exploits parisiens ne tardèrent pas à transpirer et dans le courant du mois de mai, il fut en séance publique exclu comme un infâme. » (op.cit., tome 1, p. 61).

⁴ C3, p. 74.

⁵ C3, p. 75. Adolph Majer figurait parmi les condamnés du jugement de février 1852 à Paris dans l'affaire du complot allemand-français.

⁶ C3, p. 111.

- 03.05.52 Bermbach avertit Marx qu'une perquisition a eu lieu au domicile de l'épouse de Roland Daniels. « D'après des bruits largement répandus, écrit-il, l'affaire doit être évoquée lors d'une session spéciale des Assises de juin¹. ».
- Les délais ne cesseront toutefois de s'allonger. Le 19 juillet, le même Bermbach fixe « au 28 ce mois » la date de l'audience publique².
- 12.06.52 Le procureur général de la province rhénane, Heinrich Franz Nicolovius procède à l'établissement du nouvel acte d'accusation, un dossier de quelque 67 pages³. *L'Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg annoncera dans son édition du 13 juillet 1852 que l'acte d'accusation a été transmis aux avocats de la défense⁴.
- 28.07.52 La réunion des Assises de Cologne est toutefois suspendue pour trois mois en raison, cette fois, de l'état santé du directeur de la police de Berlin, K.A. Julius Schulz. Marx à A. Cluss le 30 juillet 52 : « Hier, nos amis devaient comparaître devant le jury à Cologne. C'est alors qu'on décide d'ajourner à nouveau ce procès, sous prétexte qu'un des témoins à charge est tombé malade, le conseiller de police Schulz de Berlin⁵. Ainsi donc si Schulze mourait⁶, les accusés pourraient être maintenus en détention préventive jusqu'au jour du jugement dernier⁷. ».
- 19 juillet Marx a reçu de Bermbach un rapport sur la situation juridique à Cologne. Selon lui, les accusés se sont mis en difficultés en raison même de leurs déclarations : « Les principaux (accusés) – Röser, Bürgers, Nothjung et Reiff – ont (...) reconnu beaucoup trop de choses. (...) Ces gens-là, s'ils ne s'en tirent pas bien, ne le devront qu'à leurs propres déclarations. (...) Reiff a fait des dépositions qui sont de véritables dénonciations, et divers autres prévenus se sont comportés de façon tout aussi bêtement maladroite. (...) Il n'y a pas à s'étonner des souffrances qu'on a fait subir à ces gens-là⁸ ; plus on les gardait au secret et plus ils en disaient de belles. ».
- Août 52 Marx à Adolph Cluss: « On sait pourquoi les Colonais, encore une fois, n'ont pas été présentés aux Assises. Le témoin principal, le traître Haupt de Hambourg, était en effet parti pour le Brésil⁹ (...) Le gouvernement est donc là, sans un semblant de preuve. Il se venge, l'infâme, en prolongeant la détention préventive¹⁰ ».

¹ C3, p. 127

² C3, p. 155.

³ K. Bittel, op.cit., p. 30. Adolph Bermbach à Marx, le 9 juillet 52 : « Je peux vous annoncer la bonne nouvelle que vos amis Cologne paraîtront enfin devant les assises. (...) J'ai lu l'acte d'accusation qui ne compte pas moins de 65 à 70 pages (de format machine à écrire) ». (BDK 3, pp. 175-176)

⁴ C3, p. 153.

⁵ Une erreur de Marx : Schulz (sans « e » terminal) ou Schultz comme l'orthographe Jürgens Herres (op.cit., p. 141).

⁶ Et ce sera bientôt le cas, cette disparition ouvrant la voie à la carrière de Stieber.

⁷ C3, p. 166.

⁸ « ces gens-là » : le propos de Bermbach témoigne d'un curieux mépris de classe. « Il n'existe sans doute pas d'ânes plus bêtés que ces ouvriers allemands », écrit-il, ajoutant : « On se rend compte combien il est dangereux de se commettre avec des ouvriers dans des relations qui doivent rester secrètes. » (C3, p. 156). Marx envoie à Engels un compte rendu de la lettre qu'il a reçue de Bermbach. L'original de la lettre de Bermbach, datée du 9 juillet 52, est reproduit aux pages 175-176 de BDK3.

⁹ Libéré quelque temps avant l'ouverture du procès, Hermann Haupt s'est enfui en effet au Brésil. Engels à Marx, le 22 octobre : « Quant à Haupt, il va nous payer ça. Weerth saura où il se trouve en Amérique du Sud et quand il y sera, il le démasquera » (C3, p. 234).

¹⁰ C3, p. 168.

Ouverture du procès devant les Assises de Cologne.

- 4.10.52 Les détenus comparaissent enfin le 4 octobre, un lundi, devant la Cour d'assises de Cologne sous l'inculpation de « complot de haute trahison » contre l'Etat prussien¹. Les 31 jours d'audience se dérouleront jusqu'au 12 novembre 1852. Ils ont passé entre 15 et 18 mois de prison préventive et nombre d'entre eux (tout particulièrement Roland Daniels) ont vu leur santé très affectée par les conditions de détention².

Ils sont onze inculpés³ :

1. Peter Gerhard **Röser**, 37 ans, cigarier, de Cologne ;
2. Johann Heinrich Georg **Bürgers**, 32 ans, sans profession, de Cologne ;
3. Peter **Nothjung**, 30 ans, compagnon tailleur, de Mülheim am Rhein ;
4. Wilhelm Joseph **Reiff**, 30 ans, sans profession, de Cologne ;
5. Hermann Heinrich **Becker**, 32 ans, juriste, de Cologne ;
6. Roland **Daniels**, 33 ans, médecin, de Cologne ;
7. Carl Wunibald **Otto**, 43 ans, chimiste, de Cologne ;
8. Abraham **Jacobi**, 22 ans, médecin, de Berlin ;
9. Johann Jacob **Klein**, 34 ans, médecin, de Cologne ;
10. Johann Ludwig Albert **Erhard**⁴, 29 ans, commis commercial, de Cologne ;
11. Friedrich **Lessner**, 27 ans, tailleur, de Mainz.

Les avocats sont au nombre de six : Karl Schneider II, Richard von Hontheim, J.H. Theodor Esser I, Schürmann, Nacken et Thesmar.

Sur le banc du jury (ils sont 12 jurés) se trouvent, écrit Marx, « les représentants du grand capital et de la grande propriété foncière⁵».

L'institution d'un jury et la publicité des débats relevaient du droit napoléonien qui était encore en vigueur dans la seule province rhénane. Le dispositif avait souvent donné lieu à des acquittements lors de procès politiques. Il appartenait donc au pouvoir de veiller soigneusement à la composition de ce jury.

L'accusation publique est assurée par les procureurs Heinrich von Seckendorff et O. J. Arnold Saedt, sous la présidence de Göbel.

Deux journaux vont rendre compte des audiences du procès. Ce sont la *Neue Preussische Zeitung* (dite la *Kreuzzeitung*) qui était l'organe la droite prussienne proche de l'entourage du roi (la Camarilla) et, à Cologne, la *Kölnische Zeitung*⁶.

- 18.10.52 Onzième séance¹. **Première intervention** Pour l'essentiel, l'argumentation de Stieber

¹ Les témoignages relatent l'intensité des manifestations de foule en l'honneur des inculpés lors de leur transport vers la salle d'audience.

² On trouve un témoignage sur la dureté de ces conditions dans la lettre (rédigée en français) que Wilhelm Pieper adresse à Marx le 28 novembre 1851. (BDK3, p. 117). Daniels mourra le 29 août 1855 des suites de la tuberculose contractée en prison.

³ Douze même si l'on compte Ferdinand Freiligrath qui a pu éviter son arrestation et qui se trouve donc jugé par contumace. Nous citons dans l'ordre où ils le sont lors de la première session du 4 octobre 52 du tribunal (K. Bittel, p. 48). J.L. Albert Erhard et F. Lessner ont été ajoutés par rapport à une première liste d'inculpés publiée le 8 novembre 1851 par la Chambre du Conseil. (K. Bittel, p. 21).

⁴ Quelquefois orthographié Ehrhardt.

⁵ Dans sa lettre du 8 octobre 1852 à Adolf Cluss (C3, p. 231). Il écrit dans le prologue de ses *Révélation*s : « Le gouvernement réussit à composer un jury qui n'eut pas son pareil dans les annales de la province rhénane, à savoir : outre des membres de la haute bourgeoisie (...) du patriciat urbain (...), des hobereaux (...), deux conseillers gouvernementaux prussiens dont un chambellan royal (...), enfin un professeur prussien (...). Ainsi, dans ce jury, était représenté l'ensemble des classes dirigeantes en Allemagne, et seulement celles-ci. » (op.cit., p. 585).

⁶ Le journal constituera une importante source d'informations pour Marx qui pourra suivre le déroulement des audiences avec seulement deux jours de retard, ce qui lui permettra de réagir vite aux manœuvres et mensonges de l'accusation.

de Stieber comme principal témoin à charge. Il se présente muni d'une pièce du dossier qu'il s'est bien gardé de joindre à l'acte d'accusation² : ce sont les archives Dietz dont il espère qu'elles sauront frapper l'imagination du jury³. Il ne manque pas du reste, non sans ironie et avec un noir cynisme, de dramatiser sa découverte : « Je dois avouer, déclare-t-il, que j'ai abordé ces documents avec une grande méfiance parce que je ne suis pas un familier de ces histoires de conjuration (...). J'ai du reste cru au début que ces documents étaient des faux. Mais plus je me suis mis à les lire et à les expertiser, plus je me suis convaincu de leur indubitable authenticité⁴. ». On ne peut plus douter, poursuit-il, que depuis 1848, **un vaste réseau conspiratif** s'est étendu sur l'Europe à partir d'une direction établie à Londres. Et de se livrer à une sorte d'histoire de la Ligue depuis la fondation, le 7 février 1840, de l'*Arbeiterbildungsverein* de Londres jusque la rupture du 15 septembre 1850 et les développements du récent procès de Paris.

Marx écrit dans ses *Révélations* : « Jurés, accusés, public, il fallait les prendre au dépourvu ; quant aux avocats, ils devaient se trouver désarmés devant les coups de théâtre de la police⁷. ».

Le même 18 octobre, la police de Cologne procède à l'arrestation du négociant Dominicus Kothes⁸ puis le lendemain, à celle d'Adolph Bermbach. Relâché vers le 20 octobre, Bermbach sera arrêté une seconde fois le soir du 23 octobre et maintenu en détention jusque la fin de novembre⁹.

consistera à soutenir qu'entre Marx/Engels et Willich/Schapper⁵, il ne s'agit que de querelles de personnes⁶. Une manière pour lui de donner toute leur importance aux archives dérobées chez Oswald Dietz qui ne concernaient, il est vrai, que la seule fraction Willich/Schapper.

Marx à Engels, le 25 octobre 52 : « Kothes et Bermbach ont été arrêtés parce que j'avais adressé au second par l'intermédiaire du premier un travail nécessaire à la défense, qui était quelque peu volumineux (malgré le papier fin et la minuscule écriture)¹⁰. ».

Il apparaîtra que Bangya (encore lui) est à l'origine de cette interpellation en révélant à Stieber le rôle de J.D. Kothes comme l'intermédiaire de Marx vers A. Bermbach et les défenseurs des accusés¹¹.

23.10.52 **Deuxième déposition de Stieber.** Le policier reconnaît que lors de sa précédente déposition, il n'a parlé que de la

Engels ne manquera pas de se réjouir en quelque façon de la balourdise de ces preuves apportées. A Marx, le 27 octobre 52 : « C'est du

¹ Les précédentes séances, du 7 au 16 octobre 52 (soit 8 audiences consécutives), ont été consacrées à l'audition des inculpés et à l'exposé des charges contre eux.

² Alors que selon ses propres dires, il en disposait depuis le 5 août 1851.

³ Karl Bittel fournit aux pages 94-94 de son étude la liste des 18 pièces déposées ce jour-là par Stieber.

⁴ K. Bittel, p. 93.

⁵ Dans sa déposition, Stieber parle explicitement du « *Marx-Engelssche* » et du « *Schapper-Willichsche Partei* ». (K. Bittel, p. 103)

⁶ « *Der Streit (la querelle) zwischen beiden Parteien (entre les deux partis) (ist) ein rein persönlicher (est purement personnelle)* ». La lutte entre Marx et Willich, ajoute-t-il, n'a pour enjeu que de savoir « qui de l'un ou de l'autre sera dictateur ou simple ministre après la victoire de la prochaine révolution. ». (K. Bittel, p. 103).

⁷ Op.cit., p. 611.

⁸ BDK3, p. 400.

⁹ Au-delà donc de la fin du procès. Cette seconde arrestation de Bermbach est longuement commentée par Marx au chapitre IV (« Le registre original ») dans ses *Révélations* (op.cit., pp. 610-611). La seule « culpabilité » de Bermbach, démontre-t-il, est d'avoir servi d'intermédiaire entre Marx et la défense. Un *crime* passible de prison...

¹⁰ C3, p. 244.

¹¹ Marx à Engels, le 10.04.53 : « Entre nous soit dit, c'est pour moi une quasi-certitude que Monsieur Bangya a effectivement révélé l'adresse de Kothes. » (C3, p. 347).

seule fraction Willich/Schapper à travers le rôle de Julien Cherval. Mais il se présente cette fois devant la cour avec ce qu'il estime être le document principal de l'accusation, à savoir un registre des délibérations « du parti de Marx ».

Ce document se révélera, grâce à l'obstination de Marx à le prouver, un faux grossier.

Stieber affirme par ailleurs que le registre des délibérations a été fourni par un mouchard introduit par le défunt chef de police Schulz dans le « parti de Marx » après les arrestations de Cologne².

Au cours de cette déposition Stieber s'explique sur les arrestations d'A. Bermbach et de J.D. Kothes : il apparaîtra qu'elles participent de sa mise en scène pour justifier la manière dont il est entré en possession des pièces du « registre original³ ».

En vérité, comme il ressort de la déposition du lieutenant de police Goldheim lors de l'audience du 3 novembre 52, ledit « registre original » a été apporté de Londres par Greif et non pas transmis par la poste⁴.

beau : la police vole, falsifie, fracture les pupitres, fait de fausses dépositions, des faux témoignages et prétend malgré tout cela avoir des prérogatives sur les communistes qui sont *hors la société* ! Ceci et la façon dont la police, en son représentant le plus crapuleux, empiète sur toutes les attributions du ministère public relègue Saedt au second plan, et produit en guise de preuves des papiers non authentifiés, fait état de simples rumeurs, de propos rapportés, de oui-dire comme autant de faits authentiques et juridiquement établis - *c'est trop fort*. Cela ne peut pas ne pas porter¹. ».

Dans sa lettre du 28 octobre 52 à Adolph Cluss, Jenny Marx commentera longuement cette déposition de Stieber : « Avec la séance du 23 octobre, tout a pris une tournure si magnifique, si intéressante et si favorable aux accusés, que nous reprenons un peu confiance ». L'affaire des archives Dietz n'a été, écrite, qu'« un pétard mouillé » : « Il fallait d'autres coups de théâtre et on a donc fabriqué le tissu de mensonges de l'audience du 23 octobre⁵. (...) L'affaire est devenue un combat entre la police et mon mari (...) La *Kölnische Zeitung* nous apporte (...) un plein tombereau de dépêches inouïes et scandaleuses. Nous envoyons sur le champ de nouvelles dépêches camouflées sous des adresses commerciales. Tout un bureau est maintenant installé chez nous. Il y en a deux, trois qui écrivent, d'autres qui courent partout et d'autres qui se démènent pour assembler les pence qui permettront à ceux qui écrivent de survivre et de pouvoir contre l'ordre établi fournir les preuves de ce scandale inouï. » Elle ajoute « Mes trois drôles sifflent et chantent au milieu de tout cela et se font souvent sévèrement houspiller par Monsieur leur père⁶ ».

¹ C3, p. 248.

² « En un mot, *écrit Marx*, si les archives Dietz étaient l'Ancien Testament, le registre original des procès-verbaux est le Nouveau Testament. » (*Révolutions*, op.cit., p. 607).

³ Ainsi que Marx nomme ce dossier dans ses *Révolutions*. L'expression constitue le titre du chapitre IV.

⁴ K. Marx, *Révolutions*, op.cit., p. 609 et K. Bittel, op.cit., p. 168.

⁵ Et Jenny de reproduire ici mot pour mot un large passage de la lettre d'Engels à Marx du 27 octobre 52.

⁶ C3, pp. 259-262.

25.10.52

Marx envisage la publication prochaine d'une brochure consacrée au procès de Cologne. A Engels : « Dès que le procès sera terminé et quelle qu'en soit l'issue, nous devons faire imprimer tous les deux 1 ou 2 placards « pour information du public ». Nous ne retrouverons jamais de moment plus favorable pour nous adresser à *la nation en large*¹. ».

26.10.52 Lors de cette dix-septième séance est lue une lettre d'octobre 1851 de Jenny Marx à l'épouse de Roland Daniels : « Vous n'imaginez pas combien mon mari déplore l'emprisonnement prolongé des accusés de Cologne et surtout avec quelle sympathie intense il pense à votre mari². ».

Cette lettre de pure sympathie avait été confisquée par la police lors de l'arrestation de Roland Daniels.

Le même jour, la *Kölnische Zeitung* publie une déclaration que lui a adressée le père d'Amalie Daniels, le conseiller de justice Müller qui n'hésite pas à dénoncer le registre présenté par Stieber comme une *mystification* : « Le premier coup contre Stieber venait d'une direction inattendue pour lui. Le conseiller de justice Müller, père de Frau Dr. Daniels, juriste respecté et citoyen connu pour ses tendances conservatrices, déclara dans la *Rheinische Zeitung* du 26 octobre que sa fille n'avait jamais correspondu avec Marx et que le registre original de Stieber était « une mystification³ ».

27.10.52 Pressé par l'avocat Schneider II, Stieber tente péniblement lors de cette dix-huitième séance de justifier la présence de l'initiale « H » devant le nom de Liebknecht. Dès le lendemain, Goldheim sera envoyé à Londres pour convaincre Hirsch de venir témoigner à Cologne sous le nom de H. Liebknecht, ce que Hirsch refusera tout net⁴.

« A l'audience du 27 octobre, écrit Marx, Stieber essaya en vain de ne pas perdre contenance. Il redoutait chaque jour de voir arriver de Londres les documents à charge. Stieber se sentait mal à l'aide et l'Etat prussien qu'il incarnait se sentait mal à l'aise. L'étalage devant le public avait atteint un degré excessif⁵. »

Les documents à charge ? Dès le 27 octobre, Marx fait légaliser au tribunal de police de Marlborough Street à Londres les écritures authentiques de Wilhelm Liebknecht et de Werner Rings. Il s'emploie aussitôt à faire parvenir les pièces à Cologne⁶ avec pour résultat

¹ C3, p. 244. Il souligne par ailleurs la surveillance dont leur courrier fait l'objet depuis le début du procès : « Nous devons nous arranger autrement en ce qui concerne notre correspondance. Il est sûr et certain qu'au ministère Derby quelqu'un lit nos lettres. En outre, il y a de nouveau un factionnaire qui surveille mon domicile (le soir), du moins à titre d'essai ». De même Engels, le 27 octobre : « La lettre que j'ai reçue de toi aujourd'hui a été ouverte, car le sceau n'adhérait plus très bien aux 4 pointes de l'enveloppe. » (C3, p. 246). Il détaille ensuite les divers procédés les plus sûrs car les plus détournés pour adresser le courrier.

² *Révélations*, op.cit., p. 1146 et K. Bittel, p. 127. La lettre de Jenny se terminait par un post-scriptum de Marx ainsi rédigé : « Ai-je besoin de vous exprimer ma profonde sympathie en raison de la détention de votre mari et de l'isolement dans lequel vous vous trouvez. Ce qui me rassure, c'est la conviction (...) que vous et votre mari possédez suffisamment de force de caractère pour pouvoir braver les coups du sort. » (C2, p. 340).

³ *Révélations*, op.cit., p. 614. Ma fille m'a assuré, déclare-t-il, n'avoir jamais adressé une lettre au Dr Marx ni à son épouse, ni à quiconque d'autre à Londres. Le texte du communiqué de F. Müller se trouve reproduit page 127 de l'ouvrage de K. Bittel.

⁴ *Révélations*, op.cit., p. 616.

⁵ *Révélations*, op.cit., p. 616.

⁶ *Révélations*, op.cit., p. 621 : « Les anges gardiens prussiens le suivirent de son domicile à Marlborough Street, et, au retour, de Marlborough Street à son domicile, puis de nouveau du domicile à la poste. Ils ne s'éclipserent qu'au moment où Marx fit une démarche ultra-secrète auprès du magistrat de quartier pour obtenir un mandat d'arrêt contre ses deux « adhérents » ». Marx à Engels, le 28 octobre : « Je

tat que lors de l'audience du 29 octobre, un expert déclarera fausses les signatures de Liebknecht et de Rings¹.

- 27.10.52 Apparaît lors de cette même séance du 27 octobre une allusion au *Catéchisme Rouge* de Moses Hess qu'un certain Junkermann, policier à Krefeld, attribue à Marx sur la base d'une lettre d'envoi prétendument de son écriture².
- 28.10.52 Jenny Marx écrit à Adolf Cluss : « Vous pouvez imaginer que le « parti de Marx » travaille jour et nuit et qu'il doit donner de la tête, des pieds et des mains. ». La déposition par Stieber des prétendus procès-verbaux a été, poursuit-elle, « un pétard mouillé », ajoutant « C'est d'ici qu'il nous a fallu, pour tout, fournir la preuve qu'il s'agissait de falsifications. Mon mari a ainsi été obligé de travailler des journées entières, jusqu'à une heure avancée de la nuit. (...) L'affaire est devenue un combat entre la police et mon mari qu'on rend responsable de tout, d'inspirer la révolution, et même de tirer les ficelles du procès. (...) La lutte contre ce pouvoir officiel disposant d'argent et de tous les moyens de combat est évidemment intéressante et serait, si elle devait se terminer à notre avantage, d'autant plus à notre honneur que tout, argent et puissance, est réuni du même côté, tandis que nous, souvent, nous nous sommes demandé où nous allions nous procurer le papier pour rédiger nos lettres, etc., etc.⁴. »
- 28.10.52 Déclaration aux rédactions des journaux anglais⁵ signée par F. Engels, F. Freiligrath, K. Marx et W. Wolff. Les signataires attirent l'attention sur l'attitude de la presse prussienne dans ses comptes rendus du procès de Cologne, mais ils dénoncent non moins les préjugés de la presse anglaise elle-même, le *Times* et le *Daily New* en particulier, sur la culpabilité des prévenus alors que la défense n'a pas encore été entendue. Des nouvelles paraîtront bientôt qui dénonceront clairement les manœuvres policières qui sont à l'œuvre dans le cours du procès : « Sitôt que ces révélations auront été produites au cours des débats actuels, l'opinion publique anglaise comprendra ce qu'elle doit penser des scribes anonymes du *Times* et du *Daily News* qui se font les porte-parole et les défenseurs de mouchards du plus bas étage et ne reculent devant aucune infamie⁶. ».
- 02.11.52 Marx à Engels : « Les avocats ont reçu tout ce qui était nécessaire en temps voulu, c'est-à-dire avant la fin de l'accusation⁷. ».

Le réquisitoire et les plaidoiries

- 2.11.52 Le réquisitoire de l'accusation est prononcé par le procureur général Heinrich von Seckendorff au cours des vingt et une et vingt-deuxième audiences du procès, les 30 octobre et 2 novembre 1852.

pense que nous avons mis en place un contre-feu qui va réduire en fumée toute cette mascarade montée par le gouvernement. Messieurs les Prussiens vont voir *qu'ils ont affaire à plus fort*. » (C3, p. 249).

¹ *Révolutions*, op.cit., p. 615 et C3, p. 251.

² *Révolutions*, Chapitre V, (« La lettre d'envoi du « catéchisme rouge »), op.cit., p. 632.

³ C3, pp. 263-264.

⁴ C3, pp. 260-261.

⁵ Elle est adressée au rédacteur en chef (à Ernest Jones, donc) du journal chartiste *The People's Paper*.

⁶ C3, pp. 262-263.

⁷ C3, p. 269.

- 03.11 Or, juste après ce réquisitoire et avant même que les défenseurs ne puissent prendre la parole, **Stieber intervient une dernière fois** pour inviter **Goldheim** à faire rapport de sa mission à Londres. Il vient attester que Fleury a bien remis à Greif le registre qu'il tenait d'un certain H. Liebknecht. S'il avoue n'avoir pu rencontrer ledit H. Liebknecht, il atteste l'authenticité du contenu du registre tout en affirmant toutefois, et c'est une vraie reculade, d'abord qu'il ne s'agit pas des documents originaux mais d'une sorte de *carnet de notes*¹, ensuite que l'origine de la pièce reste pour lui inexplicable².
- Cette déposition de Goldheim va faire l'objet d'une réfutation parmi les plus méticuleuses de Marx dans ses *Révélations*. Le maniement des dates précises dans l'argumentation est très impressionnant³. C'est au cours de cette déposition que sera révélé pour la première fois le rôle de mouchard joué à Londres par Charles Fleury plutôt connu jusqu'alors comme un honorable négociant de la City.
- 04.11.52 Plaidoirie de Schneider II qui va notamment démontrer toute la machinerie des fausses pièces de l'accusation et confondre Stieber, l'accusant de parjure⁴.
- Une accusation que Stieber supportera mal, s'enlisant dans une contre-argumentation agitée et confuse.
- Georg Bürgers entamera sa propre plaidoirie dès le 4 novembre, après l'intervention de Schneider II et la poursuivra le lendemain 5 novembre⁵.
- 05.11.52 Plaidoirie de l'avocat Schürmann en faveur de Peter Nothjung⁶.
- 06.11.52 Plaidoirie de l'avocat Thesmar en faveur de Wilhelm Joseph Reiff⁷.
- Parallèlement W. Hirsch se trouve amené à Londres, ce samedi 6 novembre 52, à reconnaître « formellement devant le magistrat à Bow Street qu'il (a) lui-même fabriqué sous la direction de Greif et de Fleury le registre original figurant au procès des communistes de Cologne⁸. ».
- Marx à Engels le 10.11.52 : il souligne le rôle de Willich dans l'obligation faite à W. Hirsch de se livrer à de tels aveux, une initiative qu'il attribue au souci de protéger Charles Fleury : « Les choses deviennent très simples si l'on considère qu'il était depuis 6 mois l'homme entretenu du négociant Fleury et que *des choses très compromettantes seraient dévoilées si nous faisons arrêter Fleury*⁹. »
- Marx reviendra sur cette accusation à l'adresse de Willich dans sa lettre à Adolph Cluss du 14 décembre 1852 : « Willich compte sur la distance qui sépare Londres de l'Amérique. Ici pour tous les réfugiés la preuve n'est plus à faire que cet individu est un mouchard. (...) Hirsch a déclaré devant une association de

¹ Un carnet auquel, selon Goldheim, Fleury aurait donné la forme d'un original pour en augmenter la valeur marchande. Un argument sur lequel Marx ironise évidemment : « Un homme aussi scrupuleux que cet agent prussien qui, par amour du lucre, fabrique de faux procès-verbaux et de fausses signatures, est absolument incapable de fabriquer des notes fausses. Voilà comment Goldheim raisonne. » (*Révélations*, op.cit., p. 627).

² La déposition de Goldheim se trouve résumée aux pages 617-618 des *Révélations*. On peut la lire aux pages 167-170 de l'ouvrage de Karl Bittel.

³ Elle occupe la deuxième partie de son chapitre IV « Le registre original », op.cit., pp. 618-631.

⁴ Le compte rendu de la plaidoirie occupe les pages 171-182 de l'ouvrage de Karl Bittel.

⁵ K. Bittel, pp. 188-200.

⁶ K. Bittel, pp. 200-205.

⁷ K. Bittel, pp. 206-212.

⁸ Marx, *Révélations*, op.cit., p. 630.

⁹ C3, p. 279.

travailleurs à Blamisch-street que Willich était son complice. Et ce roublard de Hirsch (!!!) de dire que lui-même espionne dans l'intérêt de la démocratie, alors que Willich le fait déjà au profit de la police. L'association de Willich a eu vent de ces propos ; le voilà sommé de s'expliquer, etc. (peut-être l'as-tu déjà lu dans mes *Révélations*¹. ».

Plaidoirie le même jour, et par lui-même, de Hermann Becker². Elle se poursuivra longuement lors de la vingt-septième audience du 8 novembre 52.

Marx émettra (en privé) un jugement très sévère sur le plaidoyer de H. Becker. A Engels le 10 novembre 1852 : « Si j'étais Bürgers, etc., en aucun cas je n'aurais toléré que Monsieur Becker se pose, aux dépens de tous, en *homme supérieur* avec tant d'impudence et ravale ainsi à un tel point tout le caractère du procès, et ce pour le plus grand triomphe des Démocrates. Se défendre et faire sa propre apologie au détriment d'autrui ça fait deux³. Becker fait partie des épigones de la révolution; il est très roublard mais manque de discernement et sait fort bien calculer comment s'y prendre pour jeter de la poudre aux yeux et passer pour un grand homme. Tous ses talents sont ceux d'un *infiniment petit*⁴. ».

08.11.52 Plaidoirie de l'avocat Esser I en défense de Roland Daniels et d'Albert Erhard⁵.

09.11.52 Plaidoirie de l'avocat *Nacken* en défense de Jacob Klein⁶.

Elle est suivie par une dernière plaidoirie de l'avocat Richard von Hontheim en défense de Friedrich Lessner⁷.

Les plaidoiries terminées, on assiste alors à la réplique du procureur général O.J. Arnold Saedt⁸ qui aura l'habileté d'abandonner toute référence aux pièces du « registre original ».

10.11.52

Marx à Engels : « A mon avis, il ne fait aucun doute que tous les accusés de Cologne, sans exception, seront acquittés⁹ »

Le verdict

12.11.52 Sept des inculpés sont condamnés et quatre sont acquittés.

¹ C3, p. 305.

² K. Bittel, pp. 212-235.

³ Lors de son réquisitoire, Saedt désignera Becker comme « la personnalité la plus marquante ». (K. Marx, *Œuvres*, Gallimard, vol. 4, p. 1451 et K. Bittel, p. 263)

⁴ C3, p. 277. Marx reviendra sur l'attitude d'Hermann Becker dans sa lettre à Cluss du 7 décembre 1852 : « Becker au cours des audiences aux Assises de Cologne s'est déconsidéré lui-même et a déconsidéré le Parti. Il avait été entendu dès le départ qu'il ne devait pas apparaître comme un membre de la Ligue afin de ne pas s'aliéner la clientèle qu'il avait dans la petite bourgeoisie démocrate. Mais soudain le voilà pris de vertige - du côté de la formation théorique, il est très faible, mais pour ce qui est de l'ambition mesquine, il est très fort - il veut se donner l'air d'être le grand homme de la démocratie et ce aux dépens des communistes. Il veut non seulement retrouver purement et simplement sa liberté, mais aussi rafler pour son compte personnel les lauriers du procès. Non content de ne rien perdre de son culot, il devient ignoble. » (C3, p. 301).

⁵ K. Bittel, pp. 238-244.

⁶ K. Bittel, p. 245.

⁷ K. Bittel, pp. 247-249.

⁸ K. Bittel, pp. 249-259 et 261-268.

⁹ C3, p. 279.

Peter Röser, Heinrich Bürgers et Peter Nothjung sont condamnés à **six ans** de forteresse.

Wilhelm Reiff, Karl Otto et Herman Becker sont condamnés à **cinq ans**.

Friedrich Lessner est condamné à **trois ans**.

Sont **acquittés**, Roland Daniels, Jacob Klein, Abraham Jacobi et Johann Ehrard.

Les suites

- 19.11.52 Marx à Engels : « Mercredi dernier¹, sur ma proposition, la Ligue d'ici s'est dissoute et a décidé qu'elle n'avait *plus lieu de continuer d'exister* sur le continent non plus, où du reste depuis l'arrestation de Bürgers-Röser elle avait déjà cessé d'exister en fait². ».
- 20.11.52 Déclaration au journal *The Morning Advertiser* sur le procès de Cologne. Elle est signée par Fr. Engels, F. Freiligrath, K. Marx et W. Wolff³.
« Les soussignés ont le sentiment de remplir un devoir envers eux-mêmes et envers leurs amis récemment condamnés à Cologne en soumettant au public anglais une série de faits en relation avec le procès monstrueux qui vient d'avoir lieu dans cette ville et sur lequel la presse londonienne n'a donné que des informations insuffisantes. ».
- Suit un exposé très clair des conditions dans lesquelles s'est déroulé le procès et des manigances du pouvoir prussien pour occulter les combines qui ont soutenu le dossier de l'accusation⁴.
- 03.12.52 Marx a terminé le manuscrit des *Révélation*s et l'adresse à l'éditeur Schabelitz à Bâle le 6 décembre et à Washington le 7 décembre. Le texte sera imprimé à Zurich vers la mi-Janvier à 2000 exemplaires.
Marx à Engels le 03.12.52 : « Selon toute vraisemblance, ma brochure va être imprimée en Suisse chez Schabelitz junior, qui s'est séparé de son père et a fondé sa maison d'édition à lui. Ce qui n'empêche pas Cluss de la faire imprimer à Washington s'il estime pouvoir faire ses frais. En tout cas, il faut qu'elle sorte, ne serait-ce que pour constituer un document public après l'éclatement de la révolution⁵. ».
- 07.12.52 Marx adresse à Adolph Cluss le manuscrit des *Révélation*s. « Le manuscrit est parti hier pour la Suisse pour y être imprimé et de là être lancé en Allemagne en guise d'*étrennes* pour ces messieurs les Prussiens. Fais-le imprimer de l'autre côté de l'Atlantique si tu crois que, sur le marché américain, nous pourrons en tirer de quoi couvrir les frais. ».
- Il poursuit en soulignant son état de fatigue : « Le procès m'a mis encore plus profondément dans la débîne, en m'obligeant à travailler pendant cinq semaines pour le parti et contre les machinations du gouvernement au lieu de travailler pour gagner mon pain⁶. ».
- 11.12.52 Schabelitz accuse réception du manuscrit : « Votre manuscrit m'est parvenu intact avant-hier et aujourd'hui je relis les épreuves du premier placard. (...) Je suis convaincu que cette brochure aura un immense retentissement, car c'est un chef-d'œuvre⁷. ».

¹ Soit le 17 novembre 1852.

² C3, p. 282.

³ C3, pp. 283-296.

⁴ Nous renvoyons au chapitre 4.3. du présent fascicule.

⁵ C3, p. 293.

⁶ C3, pp. 297-298.

⁷ C3, p. 303.

22.12.52 Engels fait paraître (à la demande de Marx¹ et sous sa signature) un article intitulé « Le récent procès de Cologne » dans le *New York Daily Tribune* du 22 décembre 1852².

1853

- 21.01.53 « Appel pour secourir les représentants du prolétariat condamnés à Cologne et leurs familles ». Cet appel daté du 7 décembre 52 paraît dans la *New-Yorker Criminal-Zeitung* du 21 janvier 1853³.
- 05.03.53 Cluss fait publier les *Révélations* dans la *Neu-England Zeitung* de Boston. Le texte paraîtra en feuilleton du 5 mars au 23 avril 53 puis sous forme de brochure⁵. A noter que le texte paraît sans nom d'auteur.
- 07.03.53 J. Schabelitz prévient Marx que la première livraison des *Révélations*, soit 2.000 exemplaires, vient d'être saisie par la police dans la ville frontalière de Weill entre la Suisse et le Pays de Bade.
- 10.03.53 Marx annonce à Engels la saisie des brochures.
- 05.05.53 Marx publie « Les confessions de Hirsch », une réplique à une série d'articles que
- Marx l'annonçait à Cluss dans sa lettre de ce 7 décembre 52 : « Tu trouveras un appel à une souscription pour les détenus de Cologne et leurs familles. Fais-le imprimer dans les différents journaux. Il serait peut-être bien que vous constituiez là-bas aussi des comités. Il s'agit d'une action menée par le parti. (...) Il s'agit ici non d'un acte de mendicité révolutionnaire, dans le style de Kinkel, etc. mais d'une action du parti menée dans un but précis, que l'honneur du parti ouvrier commande d'atteindre⁴ ».
- « Je ne sais ce qui va se passer maintenant ; en premier lieu une plainte du gouvernement de Bade auprès du Bundesrat, puis vraisemblablement mon arrestation, ou du moins ma mise en accusation, etc.⁶. »
- « Dans ces conditions n'y a-t-il pas de quoi vous ôter toute envie d'écrire ? Toujours travailler pour le roi de Prusse !⁷ »
- Le même jour, Jenny Marx annonce la saisie à Adolf Cluss, insistant sur le manque à gagner pour la famille (« Nous étions en droit d'espérer, sans nous faire d'illusions, 30 livres sterling au moins »). Elle sollicite son intervention pour que le texte puisse au moins paraître aux Etats-Unis : « Il ne reste plus qu'une solution : que vous (le) fassiez paraître sous forme de feuilleton dans quelque journal. Est-ce que les planches ne pourraient pas servir à tirer une brochure que vous nous enverriez par la suite ?⁸ ».

¹ Marx à Engels, le 16.11.52 : « Si cela t'est possible, rédige d'ici vendredi un article sur l'affaire de Cologne pour le *Tribune*. Tu as maintenant une aussi bonne connaissance des pièces du dossier que moi et j'ai depuis 4 ou 5 semaines tellement négligé le merdier domestique pour me consacrer aux affaires publiques que je ne parviendrai pas encore à travailler cette semaine, malgré la meilleure volonté du monde. » (C3, p. 280).

² Nous le reproduisons au chapitre 4.1 du présent fascicule.

³ K. Marx, *Œuvres*, Gallimard, vol. 4, p. 575.

⁴ C3, p. 298.

⁵ Compte tenu de la saisie et de la destruction par la police allemande de l'édition suisse, Marx ne recevra donc de ses *Révélations* que les 440 tirés à part de l'édition de Boston.

⁶ C3, p. 229. Il ajoute qu'il mettra en sécurité le manuscrit du *18 Brumaire*.

⁷ C3, p. 330.

⁸ C3, pp. 334-335. Le texte paraîtra effectivement à Boston, d'abord en feuilleton dans la *Neu-England-Zeitung* puis, en avril 1853, sous forme de brochure.

Wilhelm Hirsch avait fait paraître dans la *New-Yorker Criminal-Zeitung* en avril 1852 sous le titre « Les victimes du mouchardage. Mémoire justificatif¹ ».

Mai 53 : A. Willich commence à réagir dans les journaux germano-américains à la publication des « Révélations ».

28.10.53 A. Willich publie dans la *New-Yorker Criminal-Zeitung* des 28 octobre et 4 novembre 1853 son pamphlet intitulé « Dr. Karl Marx et ses Révélations ».

21.11.53

Marx à Engels, à propos du texte de Willich : « Il faut que toi et Dronke, vous m'envoyiez d'ici vendredi au plus tard des déclarations sur les passages qui me concernent ; je le reprendrai sous cette forme dans ma réponse d'ensemble. Autant le noble Willich a multiplié les atermoiements, autant il importe que nous, nous ripostions du tac au tac. Mets surtout beaucoup d'humour dans ta déclaration². ».

Engels ne tardera pas à répondre à l'invitation de Marx. Le 23 novembre, il lui adresse la longue lettre qui sera reproduite dans le texte du « Chevalier de la noble conscience³ ».

28.11.53 Marx termine la rédaction de son article « Le chevalier de la noble conscience » en réaction aux attaques d'August Willich. Le texte est daté du 28 novembre 53.

Marx à Engels, le 02.12.53 : « J'ai envoyé ma réplique mardi. Il (Willich) ne va pas être peu surpris⁴ ».

Marx ne sera pas le seul à réagir. Ainsi la *New-Yorker Criminal-Zeitung* publiera-t-elle, le 25 novembre 53, une réplique commune de Joseph Weydemeyer, Adolf Cluss et Abraham Jacobi.

Cette parution justifiera que le journal refuse de publier la réponse de Marx, estimant que la polémique était close. Le texte sera finalement édité sous forme de brochure à l'initiative de Weydemeyer.

1874 Liebknecht publie les *Révélations* en feuilleton (du 30 octobre au 18 décembre 1874) dans le *Volkstaat*.

1886 Engels réédite le texte en le préfaçant de son étude connue sous le titre de « Contribution à l'histoire de la Ligue des communistes ».

¹ L'article de Marx concerne surtout ses relations avec Bangya. Il revient toutefois sur l'erreur commise dans les fausses pièces du « registre original » sur le jour de réunion du groupe de ses partisans : « Nos réunions eurent lieu le jeudi, lorsque Hirsch assista aux quelques séances, mais le mercredi, depuis qu'il en fut expulsé. Les faux procès-verbaux, avant comme après la présence de Hirsch, sont datés de jeudi. Qui, sinon Hirsch, pouvait commettre pareille « méprise » ? » (K. Marx, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 4, p. 576).

² C4, p. 54. A Engels le 23 novembre 53 : « Pour la merde de Willich, il est nécessaire d'agir avec promptitude à l'inverse de Willich, justement, qui a tergiversé pendant six mois. » (C4, p. 55).

³ Nous renvoyons à la note 4.5 du présent fascicule qui se trouve consacrée à cet écrit.

⁴ C4, p. 62.

2. K. Marx, *Révélations sur le procès des communistes à Cologne*

Sources :

- Karl Bittel, *Der Kommunistenprozeß zu Köln 1852 im Spiegel der Zeitgenössischen Presse*, Rütten & Loening, Berlin 1955.
- K. Wermuth & W. Stieber, *Die Communisten-Verschworungen des neunzehnten Jahrhunderts*. Volumes 1 et 2, Berlin 1854¹.
- *Der Bund der Kommunisten. Dokumente und Materialien*, Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED/KPdSU, vol. 1 (1836-1849), vol. 2 (1849-1851), vol. 3 (1851-1852), Dietz Verlag Berlin, 1982. (BDK dans nos références, suivi du numéro de volume).
- Marx Engels, *Correspondance*, Éditions sociales. Paris 1971. (C dans nos références, suivi du numéro de volume).

*

2.0. Histoire du manuscrit

La principale source d'information de Marx lui sera fournie par les comptes rendus de la presse, en particulier par les minutes du procès reproduites par la *Kölnische Zeitung* dans ses éditions du 5 octobre au 13 novembre 1852.

- 25.10.52 Marx envisage la publication prochaine d'une brochure consacrée au procès de Cologne. A Engels : « Dès que le procès sera terminé et quelle qu'en soit l'issue, nous devons faire imprimer tous les deux 1 ou 2 placards « pour information du public ». Nous ne retrouverons jamais de moment plus favorable pour nous adresser à *la nation en large*². »
- 27.10.52 Marx à Engels : « Je t'avais écrit que je rédigerai une « circulaire lithographique » sur le « procès de Cologne ». Cette « circulaire lithographique » est devenue un pamphlet d'environ 3 placards. (...) Il n'y a pas d'autre solution que de faire imprimer ce texte. En Allemagne, impossible. Londres est le seul endroit possible. (...) Il n'y a pas un moment à perdre. Si la brochure ne paraît pas maintenant, elle n'offre plus aucun intérêt. Elle n'a pas pour but de sauvegarder nos principes mais de stigmatiser le gouvernement prussien en relatant les faits et le déroulement du procès³. »
- 03.12.52 Marx a terminé le manuscrit des *Révélations* et l'adresse à l'éditeur Schabelitz à Bâle le 6 décembre 52. Marx à Engels: « Selon toute vraisemblance, ma brochure va être imprimée en Suisse chez Schabelitz junior, qui s'est séparé de son père et a fondé sa maison d'édition à lui. Ce qui n'empêche pas Cluss de la faire imprimer à Washington s'il estime pouvoir faire ses frais. En tout cas, il faut qu'elle sorte, ne serait-ce que pour constituer un document public après l'éclatement la révolution⁴. »
- 07.12.52 Marx adresse à Adolph Cluss à Washington le manuscrit des *Révélations* : « Le manuscrit est parti hier pour la Suisse pour y être imprimé et de là être lancé en Allemagne en guise d'*étrennes* pour ces messieurs les Prussiens. Fais-le imprimer de Il poursuit en soulignant son état de fatigue : « Le procès m'a mis encore plus profondément dans la débîne, en m'obligeant à travailler pendant cinq semaines pour le parti et contre les machinations du gouvernement au lieu de travailler pour gagner mon pain⁵. »

¹ L'ouvrage contient la plupart des pièces à charge du procès de Cologne ainsi que, dans son deuxième tome, une biographie succincte des 760 militants qui ont fait l'objet d'un fichage policier au cours de ces années 1848-1854. Les deux volumes ont été numérisés par Google et sont disponibles sur le site de la Bayerische Staatsbibliothek à l'adresse www.bsb-muenchen.de.

² C3, p. 244.

³ C3, pp. 248-249. Il ajoute : « Moi-même je suis évidemment incapable de mettre ne serait-ce qu'un centime dans cette affaire. Hier j'ai mis au clou ma redingote qui datait de Liverpool pour acheter du papier. »

⁴ C3, p. 293.

⁵ C3, pp. 297-298.

l'autre coté de l'Atlantique si tu crois que, sur le marché américain, nous pourrions en tirer de quoi couvrir les frais. ».

- 11.12.52 Schabelitz accuse réception du manuscrit le 11 décembre 52 : « Votre manuscrit m'est parvenu intact avant-hier et aujourd'hui je relis les épreuves du premier placard. (...) Je suis convaincu que cette brochure aura un immense retentissement, car c'est un chef-d'œuvre¹. ».
- 05.03.53 Cluss fait publier les *Révélations* dans la *Neu-England Zeitung* de Boston. Le texte paraîtra en feuilleton du 5 mars au 28 avril 53 puis sous forme de brochure². A noter que le texte paraît sans nom d'auteur.
- 07.03.53 Schabelitz prévient Marx que la première livraison des *Révélations*, soit 2.000 exemplaires, vient d'être saisie par la police dans la ville frontalière de Weil entre la Suisse et le pays de Bade. « Je ne sais ce qui va se passer maintenant, écrit-il, en premier lieu une plainte du gouvernement de Bade auprès du Bundesrat, puis vraisemblablement mon arrestation, ou du moins ma mise en accusation, etc.³. »
- 10.03.53 Marx annonce à Engels la saisie des brochures. « Dans ces conditions n'y a-t-il pas de quoi vous ôter toute envie d'écrire ? Toujours travailler pour le roi de Prusse !⁴ »
- Le même jour, Jenny Marx annonce la saisie à Adolf Cluss, insistant sur le manque à gagner pour la famille : « Nous étions en droit d'espérer, sans nous faire d'illusions, 30 livres sterling au moins. ». Elle sollicite son intervention pour que le texte puisse au moins paraître aux États-Unis : « Il ne reste plus qu'une solution : que vous (le) fassiez paraître sous forme de feuilleton dans quelque journal. Est-ce que les planches ne pourraient pas servir à tirer une brochure que vous nous enverriez par la suite ?⁵ ».
- Le texte paraîtra à Boston, d'abord en feuilleton, du 6 mars au 28 avril 53, dans la *Neue-England-Zeitung* puis, fin avril, sous forme de brochure, toujours sans nom d'auteur.
- 1874 Liebknecht publie les *Révélations* en feuilleton (en 13 épisodes du 28 octobre au 18 décembre 1874) dans le *Volkstaat* de Leipzig avec, pour la première fois, la mention du nom de Marx comme auteur.
- 1875 La brochure paraît séparément avec une postface de Marx datée du 8 janvier 1875.
- 1885 Engels réédite le texte à Zurich en le préfaçant de son étude connue sous le titre de « Contribution à l'histoire de la Ligue des communistes ». Il inclut dans cette édition la postface de Marx du 8 janvier 1875, l'appendice 4 de *Herr Vogt* ainsi que les Adresses de mars et de juin 1850 de l'Autorité centrale de la Ligue.

¹ C3, p. 303.

² Compte tenu de la saisie et de la destruction par la police allemande de l'édition suisse, Marx ne recevra donc de ses *Révélations* que les 440 tirés à part de l'édition de Boston.

³ C3, p. 229. Il ajoute qu'il mettra en sécurité le manuscrit du 18 Brumaire.

⁴ C3, p. 330. Il semble toutefois que quelques exemplaires circuleront en Allemagne. (Marx à Engels, le 23.02.53 : « De Schabelitz toujours pas de nouvelles si ce n'est que la chose circule en Allemagne. » C3, p. 323).

⁵ C3, pp. 334-335.

2. K. Marx, *Révélation sur le procès des communistes à Cologne*

*

Une brève **note de méthode**, d'abord. Une **présentation commentée** des *Révélation*s n'exige pas que l'on procède à une relecture du document en son entier. Les pages de Marx combinent, en effet, des données purement évènementielles le plus souvent relatées dans le détail et des considérations politiques. On se reportera pour les premières à la synthèse offerte par le chapitre précédent intitulé « Chronique d'une répression ». L'exposé des chapitres qui suit s'efforcera plutôt de centrer l'attention sur les **apports politiques** de l'analyse de Marx dans son contexte.

*

2.1. *Préliminaires*¹

Le but de ce prologue est de tracer le cadre général de l'affaire en insistant d'abord sur la durée exceptionnelle de l'instruction en raison des manœuvres de l'accusation, incapable de fournir des pièces probantes.

Nothjung fut arrêté, le 10 mai 1851, à Leipzig. Peu de temps après, Bürgers, Röser, Daniels, Becker, etc. Le 4 octobre 1852, les détenus comparurent devant les assises de Cologne, sous l'inculpation de « complot de haute trahison » dirigé contre l'Etat prussien. L'emprisonnement en prévention, en cellule, avait donc duré une année et demie.

(...)

La durée inaccoutumée de la prison préventive fut motivée de la façon la plus ingénieuse. D'abord le Gouvernement saxon ne voulait pas livrer Bürgers et Nothjung à la Prusse. Le tribunal de Cologne réclama en vain auprès du ministère à Berlin; le ministère de Berlin ne fut pas plus heureux auprès des autorités de Saxe. Cependant l'Etat saxon se laissa attendrir. Bürgers et Nothjung furent livrés. Enfin, en octobre 1851, l'affaire était si avancée que les actes se trouvaient à la disposition de la Chambre des mises en accusation de la cour d'appel de Cologne. La Chambre des mises en accusation décida « qu'aucun fait réel ne venait à l'appui de l'accusation, et que, par suite, l'instruction devait être recommencée ! ». La servilité des tribunaux avait été, sur ces entrefaites, excitée par une loi disciplinaire promulguée tout récemment, qui permettait au Gouvernement prussien de renvoyer tout magistrat qui lui déplairait. Cette fois donc le procès fut suspendu parce qu'il n'existait pas de fait. Le trimestre suivant, le procès devait être remis, parce qu'il y en avait de trop. Le dossier, disait-on, est si énorme que l'accusateur ne peut encore s'y reconnaître. Il s'y reconnut cependant ; l'acte d'accusation fut soumis aux accusés, et l'ouverture des débats fixée au 28 juillet. Cependant l'âme gouvernementale du procès, le directeur de la police, Schulz, était tombé malade. La santé de Schulz coûtait aux accusés trois nouveaux mois d'emprisonnement. Par bonheur Schulz mourut, le public était impatient, le gouvernement était obligé de lever le rideau.

(...)

¹ Nous citons à partir de la traduction de Léon Rémy dans l'ouvrage intitulé *L'Allemagne en 1848, Karl Marx devant les jurés de Cologne – Révélation sur le procès des Communistes par Karl Marx*, Bibliothèque internationale des sciences sociologiques, Librairie C. Reinwald, Schleicher Frères, Editeurs, Paris 1901. L'ouvrage est disponible sur Gallica ainsi que sur le site des *Marxists Internet Archive* à l'adresse www.marxist.org. Cette traduction n'est, hélas, pas la meilleure, ni en précision ni en élégance et nous avons dû l'amender ici et là.

La seconde fonction de ce prologue consiste à établir clairement dès le début¹ la distinction entre la majorité de la Ligue issue de la crise de septembre 1851 et la fraction Willich-Schapper. En cette fin d'année 1852, le moment est venu de marquer le coup publiquement après une période tumultueuse sous l'angle à la fois des relations personnelles et des conflits politiques.

D'après les papiers que l'on saisit chez les accusés, ainsi que d'après leurs propres aveux, il apparaissait qu'une société communiste allemande avait existé, dont le Comité central se trouvait, à l'origine, à Londres. Le 15 septembre 1850, ce Comité se scinda. La majorité — l'acte d'accusation l'appelle *le parti Marx* — transféra le siège du Comité à Cologne. La minorité — exclue plus tard de la Ligue par les gens de Cologne — s'établit en qualité de Comité central indépendant à Londres, et y créa, ainsi que sur le continent, une ligue séparatiste. L'acte d'accusation appelle ce Comité et ses annexes le *parti Willich-Schapper*².

Saedt-Seckendorf³ prétendent que des désaccords purement personnels auraient amené la scission du Comité de Londres⁴. Bien avant Saedt-Seckendorf, le « chevaleresque Willich » avait fait courir, chez les émigrés de Londres, les bruits les plus infâmes sur les raisons de cette scission, et trouvé en M. Arnold Ruge, cette cinquième roue du carrosse de la Démocratie centrale européenne, et en des gens semblables des filières complaisantes dans la presse allemande et américaine. Les démocrates comprenaient combien ils faciliteraient la victoire sur les communistes s'ils improvisaient le « chevaleresque Willich » représentant des communistes. Le « chevaleresque Willich » comprenait, pour sa part, que le parti Marx ne pouvait dévoiler les raisons de la scission sans trahir, en Allemagne, une société secrète et sans surtout livrer le Comité central de Cologne à la sollicitude paternelle de la police prussienne. Ces circonstances n'existent plus maintenant et nous allons citer quelques passages tirés du dernier procès-verbal du Comité central de Londres du 15 septembre 1850.

Dans l'exposé des motifs de sa proposition de scission, Marx dit entre autres choses :

« A la place de la conception critique, la minorité en met une dogmatique, à la place de l'interprétation matérialiste, l'idéaliste. Au lieu que ce soient les rapports véritables, c'est la *simple volonté* qui devient le moteur de la révolution. Tandis que nous disons aux ouvriers : « Il vous faut traverser 15, 20 et 50 ans de guerres civiles et de guerres entre peuples non seulement pour changer les rapports existants, mais pour vous changer vous-mêmes et vous rendre capables du pouvoir politique », vous dites au contraire : « Nous devons arriver de suite au pouvoir, ou alors aller nous coucher. ». Alors que nous attirons l'attention des ouvriers allemands sur l'état peu évolué du prolétariat d'Allemagne, vous flattez de la façon la plus lourde le sentiment national et le préjugé corporatif des artisans allemands, ce qui, sans nul doute, est plus populaire. De même que les démocrates avaient fait du mot *peuple* un être sacré, vous en faites autant du mot *prolétariat*. Comme les démocrates, vous substituez à l'évolution révolutionnaire la phraséologie révolutionnaire, etc., etc. ».

M. Schapper disait textuellement dans sa réponse :

¹ Marx y reviendra dans le chapitre 6 précisément intitulé « La fraction Willich Schapper ».

² Marx semble répondre ici à l'historique de la Ligue tracé par Stieber au cours de sa première intervention du 18 octobre 1852, lequel Stieber utilisait à cette occasion, et pour la première fois, les expressions « le parti de Marx et Engels » et « le parti de Schapper et Willich ». (Karl Bittel, *op.cit.*, p. 103)

³ J. Arnold Saedt et Heinrich von Seckendorff sont les deux procureurs en charge du ministère public.

⁴ Ce sont les termes mêmes de Stieber qui au terme de sa déposition du 18 octobre affirme clairement que le conflit entre les deux fractions n'avait d'autre source que des inimitiés toutes personnelles, la question étant de savoir, selon lui, qui, de Marx ou de Willich, serait élu dictateur ou président après la victoire de la prochaine révolution et qui de leurs adeptes deviendraient ministres. (Karl Bittel, *op.cit.*, p. 103)

« J'ai exprimé l'opinion que l'on combat ici parce qu'en cette matière, je suis un enthousiaste. Il s'agit de savoir si, au début même, nous décapiterons ou si c'est nous qui serons décapités (Schapper promet même d'être décapité dans un an, c'est-à-dire le 15 septembre 1851). En France, les ouvriers aboutiront et, grâce à cela, nous réussirons aussi en Allemagne. S'il n'en était pas ainsi, je n'aurais qu'à aller me coucher et je pourrais avoir une position matérielle tout autre. Si nous triomphons, nous pourrions employer des mesures telles que nous assurerions la domination du prolétariat. Je suis un partisan fanatique de cette opinion; mais le Comité central a voulu le contraire, etc., etc.¹. ».

On le voit, ce ne furent pas des motifs personnels qui divisaient le Comité central. Il serait d'ailleurs également faux de parler ici de divergences de principes. Le parti Schapper-Willich n'a jamais prétendu à l'honneur de posséder des idées originales. Ce qui lui appartient, c'est une incompréhension spéciale d'idées d'autrui qu'il pense avoir fixées sous forme d'articles de foi et s'être appropriées en les réduisant à des phrases. Il ne serait pas moins inexact d'appliquer au parti Willich-Schapper l'accusation d'être un « parti d'action », à moins que l'on entende par action une oisiveté qui se dissimule sous des tapages de cabaret et de vaines conspirations.

Des propos d'une grande sévérité, on le constate. Marx saura être plus indulgent **dans la postface qu'il rédigea en 1875**, écrivant à cette date : « La défaite violente d'une révolution laisse dans les cerveaux de ceux qui y ont participé, de ceux surtout qui se trouvent rejetés de leur patrie en exil, une commotion telle que même des personnalités distinguées en restent, pendant plus ou moins longtemps, comme incapables de discernement; on ne peut rentrer dans le courant de l'Histoire, on ne veut pas voir que la forme du mouvement a changé. Aussi joue-t-on à la conspiration et à la révolution, ce qui est également compromettant pour eux et pour la cause qu'ils servent. De là viennent les bévues de Willich et de Schapper. Willich a montré, dans la guerre de l'Amérique du Nord, qu'il était mieux qu'un fantaisiste, et Schapper, qui fut pendant toute sa vie un pionnier du mouvement ouvrier, comprit et reconnut son erreur peu de temps après la fin du procès de Cologne. Bien des années plus tard, sur son lit de mort, il me parlait avec une mordante ironie de l'époque où il faisait ses « faux pas » de réfugié. D'autre part, les circonstances dans lesquelles les révélations² ont été composées expliquent l'amertume des attaques dirigées contre l'aide involontaire prêtée à l'ennemi commun³. ».

¹ Marx cite sans hésitation un texte devenu public depuis la révélation au tribunal de Cologne des pièces du dossier Dietz. On trouvera le texte complet de ce procès-verbal au chapitre 3.5 de notre précédent fascicule 19.

² Entendons : le texte des *Révolutions*.

³ pp. 396-397 de l'édition Schleicher Frères de 1901.

2.2. L'archive Dietz

La Ligue était-elle une **société de propagande**, ce que n'interdisait pas, même secrète, le code pénal prussien, ou était-elle une **association conspirative** ? De son statut dépendait la validité ou non de l'acte d'accusation.

Le raisonnement de Marx va consister à distinguer l'objectif d'un bouleversement social en son principe et l'opposition circonstancielle à telle forme de gouvernement. Et il va mobiliser à cette fin **trois registres d'argumentation** : celui de la *physique* avec l'image du tremblement de terre (et du poulailler), celui de l'*histoire* en référence aux premiers chrétiens, celui de la *philosophie* dans les rapports entre l'idéalisme critique et le droit divin¹.

Le *Manifeste du Parti communiste* trouvé chez les accusés, imprimé avant la révolution de Février, que pendant des années on put se procurer en librairie, ne pouvait ni par sa forme ni par son objectif constituer le programme d'un « complot ». Les *Adresses* du Comité central que l'on avait saisies s'occupaient exclusivement de la position des communistes vis-à-vis du futur gouvernement de la démocratie; il ne s'agissait donc pas du gouvernement de Frédéric-Guillaume IV. Les statuts étaient ceux d'une société de propagande secrète; mais le « Code pénal » n'édicte pas de pénalités contre les associations secrètes. La fin dernière de cette propagande visait bien, d'une façon avouée, au bouleversement de la société; mais l'Etat prussien a déjà disparu une fois; il peut disparaître dix fois, disparaître même définitivement, sans que la société existante en perde un cheveu. Les communistes peuvent contribuer à accélérer le procès de dissolution de la société bourgeoise et cependant laisser à la société bourgeoise le soin de dissoudre l'Etat prussien. Celui qui se poserait comme but immédiat le renversement de l'Etat prussien et qui indiquerait comme moyen d'y arriver le bouleversement de la société ressemblerait à cet ingénieur dément qui voulait faire éclater la Terre pour débarrasser le chemin d'un tas de fumier.

Mais si le but final de la Ligue est le *bouleversement de la société*, son moyen est nécessairement la *révolution politique* et ce moyen implique le renversement de l'Etat prussien, comme un tremblement de terre implique le renversement du poulailler. Mais les accusés portaient de l'idée saugrenue que le gouvernement prussien actuel tomberait bien sans eux. Ils n'avaient fondé aucune Ligue tendant au renversement du gouvernement prussien actuel et ne s'étaient rendus coupables d'aucun « complot de haute trahison ».

A-t-on jamais accusé les premiers chrétiens de vouloir renverser le premier préfet romain venu ? En Prusse, les philosophes politiques, de Leibnitz à Hegel, ont travaillé à la déposition de Dieu, et si je dépose Dieu, je dépose également le roi par la grâce de Dieu. Mais les a-t-on poursuivis pour attentat contre la maison des Hohenzollern ?

On pouvait donc tourner et retourner l'affaire comme on voulait, le *corpus delicti* que l'on avait inventé disparaissait comme une ombre à la lumière de la publicité. La Chambre des mises en accusation s'était plainte qu'il n'y eût *aucun fait matériel*² et le *parti Marx* fut assez malicieux, pendant l'année et demie que dura l'instruction, pour ne pas ajouter *un iota à l'acte d'accusation*.

Il fallait remédier à cette mauvaise situation. Le parti Willich-Schapper y contribua conjointement avec la police. Voyons comment M. Stieber, le père de ce parti³, l'a fait intervenir dans le procès de Cologne (Cf. la réponse du témoin Stieber dans la séance du 18 octobre 1852⁴).

¹ On comparera (en 4.1.) avec l'argumentation d'Engels, plus tranchante, dans son article du 22 décembre 52 sur « Le procès des communistes de Cologne ».

² Ce qu'elle déclare le 8 novembre 1851, obligeant à recommencer toute l'instruction. (Karl Bittel, op.cit., p. 20.)

³ Au sens où il le nomme (le baptise, en quelque sorte) comme tel dans son rapport.

⁴ Karl Bittel, op.cit., pp. 92-103.

L'objet principal de ce chapitre est fourni par le véritable **coup de théâtre** que produit à l'audience du **18 octobre** la déclaration de Stieber annonçant qu'il détient, depuis le 5 août 1851, affirme-t-il, des preuves écrites accablantes sur l'activité séditeuse des communistes de la Ligue, toutes tendances confondues. Un coup de théâtre ? Assurément, car Stieber s'est bien gardé de joindre au dossier de l'accusation ces pièces dérobées à Londres chez Oswald Dietz, les avocats de la défense subissant ainsi la surprise de se les voir opposer sans pouvoir répliquer sur le champ.

De son côté, Max va s'empresseur de leur fournir des éléments de réponse, mais la surveillance policière de son courrier aboutira très vite à l'arrestation de ses destinataires à Cologne, celle de Dominicus Kothes dès le 18 octobre, celle d'Adolph Bermbach le lendemain 19 octobre 52¹.

Au printemps de 1851, alors que Stieber se trouvait à Londres, en apparence pour protéger les visiteurs de l'Exposition industrielle, la présidence de la police de Berlin lui envoya la copie des papiers trouvés chez Nothjung : « Je fus *particulièrement* invité, déclare Stieber sous serment, à diriger mon attention sur les archives de la conspiration qui, *d'après les papiers trouvés chez Nothjung, devaient se trouver à Londres chez un certain Oswald Dietz et contenir toute la correspondance des membres de la Ligue.* ».

Les archives de la conspiration ? Toute la correspondance des membres de la Ligue ? Mais Dietz était le secrétaire du Comité central Willich-Schapper. S'il se trouvait donc chez lui les archives d'une conspiration, c'étaient celles d'une conspiration Willich-Schapper. S'il se trouvait chez Dietz la correspondance d'une ligue, ce ne pouvait être que la correspondance de la Ligue séparatiste, adversaire des accusés de Cologne. De l'examen des documents trouvés chez Nothjung, il s'ensuit encore bien davantage qu'il ne s'y trouvait rien qui indiquât Oswald Dietz comme archiviste. Comment Nothjung pouvait-il savoir, à Leipzig, ce qu'ignorait le « parti Marx » à Londres ?².

Stieber ne pouvait dire carrément : « Faites attention, Messieurs les jurés ! J'ai fait des découvertes inouïes à Londres. Malheureusement elles se rapportent à une conspiration avec laquelle les accusés de Cologne n'ont rien à voir et sur lesquels les jurés de Cologne n'ont pas à se prononcer, mais qui a fourni le prétexte de garder en cellule les inculpés pendant un an et demi. ». Stieber ne pouvait parler ainsi. L'intervention de Nothjung était indispensable pour établir un semblant de lien entre les découvertes faites, les documents dérobés à Londres, et le procès de Cologne.

Stieber jure qu'un homme a offert d'acheter argent comptant les archives à Dietz. La chose est plus simple : un certain Reuter, mouchard prussien qui n'avait jamais appartenu à un groupe communiste, habitait dans la même maison que Dietz, força son bureau pendant qu'il n'était pas là et vola ses papiers. On peut croire que M. Stieber a payé le voleur; mais il eût été difficile d'épargner à Stieber un voyage au pays de Van Diemen³, si cette manœuvre avait été connue quand il était encore à Londres.

Le 5 août 1851, Stieber reçut à Berlin les « archives Dietz », « un fort paquet enveloppé de toile cirée » venant de Londres : c'était un amas de documents, de « soixante pièces isolées ». Stieber le jure; il jure même que ce paquet, qu'il reçut le *cinq* août 1851, contenait, entre autres choses, des lettres du Cercle directeur de Berlin, datées du *20 août* 1851; il répondrait à bon droit qu'un conseiller du roi de Prusse a autant de droit que l'évangéliste Mathieu à faire des miracles chronologiques.

¹ Marx à Engels, le 25 octobre 52 : « Kothes et Bermbach ont été arrêtés parce que j'avais adressé au second par l'intermédiaire du premier un travail nécessaire à la défense, qui était quelque peu volumineux (malgré le papier fin et la minuscule écriture). ». (C3, p. 244)

² C'est par erreur que l'édition Schleicher que nous avons choisi de suivre indique ici « à Berlin ».

³ « C'est-à-dire la Tasmanie, lieu d'installation d'importants bagnes ». (note de la MIA)

Cette remarque témoigne de l'extrême **vigilance** de Marx dans sa lecture des comptes rendus d'audience reproduits par la presse. Dans sa première déposition du 18 octobre 52, Stieber mentionne en effet la liste des pièces issues des archives Dietz qu'il affirme avoir reçues par la poste à Berlin le 5 août 1851 (le fameux « paquet en toile cirée »). Or la pièce numérotée 18 répertoriait une lettre du Cercle de Berlin à l'Autorité centrale de Londres datée du 20 août 1851¹.

Soit dit en passant. Le bordereau des documents volés au parti Willich-Schapper et leur date prouvent que ce parti, bien que prévenu par l'effraction commise chez Reuter, n'en continua pas moins à trouver constamment le moyen de se laisser voler et de laisser parvenir des documents à la police prussienne².

Quand Stieber se trouva en possession du trésor enveloppé de forte toile, il se trouva infiniment satisfait. « Toute la trame, jure-t-il, se trouvait clairement dévoilée à mes yeux. » Et que cachait le trésor qui pût se rapporter au « parti Marx » et aux accusés de Cologne ? D'après la propre réponse de Stieber : rien, absolument rien qu'« une déclaration originale de plusieurs membres du Comité central, qui forment évidemment le noyau du « parti Marx », datée de Londres, 17 septembre 1850, concernant leur départ de la société communiste³, à la suite de la rupture du 15 septembre 1850 que l'on connaît. ». C'est ce que dit Stieber lui-même; mais, même dans cette réponse inoffensive, il ne peut se résoudre à dire tout simplement la chose. Il est obligé de l'élever à un degré supérieur pour lui donner son importance policière. Ce document original ne contient en effet qu'une déclaration en trois lignes des membres de la majorité de l'ancien comité central et de leurs amis, expliquant qu'ils sortent du *Club ouvrier public* de Great Windmill Street, mais non d'une *société communiste*.

Stieber aurait pu épargner à ses correspondants la dépense de la toile et à ses subordonnés les frais de port. Il n'avait qu'à feuilleter différents journaux allemands de septembre 1850, et il aurait trouvé imprimé, en noir sur blanc, une déclaration du « noyau du parti Marx », qui déclare se retirer du Comité des réfugiés ainsi que du Club ouvrier de Great Windmill Street⁴.

Le dernier résultat des recherches de Stieber fut donc la découverte inouïe que le « noyau du parti Marx » s'était, le 17 septembre 1850, retiré du Club public de Great Windmill Street. « Toute la trame du complot de Cologne se trouvait donc clairement dévoilée à ses yeux. » Mais le public n'en croyait pas ses yeux.

¹ Karl Bittel, op.cit., p. 95.

² Le vol des archives Dietz datant de juillet 1851, on trouve en effet dans le dossier déposé par Stieber plusieurs documents d'une date ultérieure. Cette accusation sera reprise par Marx au tout début de sa réponse à Willich dans *Le Chevalier de la noble conscience*.

³ Il s'agit de l'*Arbeiterbildungsverein* dont la majorité était restée favorable à la fraction Willich-Schapper.

⁴ Cette déclaration du 17 septembre 1850 (« Les soussignés annoncent par la présente qu'ils démissionnent de l'Association ») était signée par Heinrich Bauer, Karl Pfänder, Georg Eccarius, Sebastian Seiler, Karl Marx, Konrad Schramm, Friedrich Engels, Ferdinand Wolff, Wilhelm Liebknecht, August Hain, Hermann Wilhelm Haupt et Gottfried Klose (C2, p. 83. On observera que la liste fournie dans cette page est fautive : « Hain » étant noté comme le prénom de Haupt. Cf. BDK2, pp. 271 et 689).

2.3. Le complot Cherval

Ce troisième chapitre est l'un des plus complexes¹, en raison, d'une part, de **l'enchevêtrement** des actions qui s'y trouvent rapportées et, d'autre part, du **double jeu** des protagonistes.

« Le complot Cherval » est aussi connu, sinon davantage, comme le « complot allemand-français » sous le nom duquel il sera jugé aux assises de la Seine du 22 au 25 février 1852².

Marx relève d'emblée la déclaration de Stieber lors de son audience du **18 octobre 52**, lequel expose comment la réception des archives Dietz l'a aussitôt convaincu de faire le déplacement à Paris, « *en septembre* », dit-il, pour y rencontrer le préfet de police Carlier et entreprendre avec lui de démanteler le réseau parisien de la Ligue.

« Je me mis donc en route pour Paris, en septembre 1851. Je trouvai dans le préfet de police d'alors, Carlier, l'accueil le plus bienveillant... Les agents de police français découvrirent rapidement et sûrement les fils trouvés dans les lettres de Londres. On réussit à connaître les domiciles des différents chefs de la conspiration et à surveiller tous leurs mouvements, en particulier leurs réunions et leur correspondance. On découvrit des choses très graves... Je dus déférer aux demandes du préfet Carlier et l'on procéda dans la nuit du 4 au 5 septembre 1851³. »

C'est l'occasion pour Marx de **se moquer vertement de Stieber**, d'abord sur l'extraordinaire rapidité de l'intervention policière:

Stieber partit de Berlin en septembre. Supposons le 1er septembre. Il arrive à Paris au plus tôt, dans la soirée du 2 septembre. On agit dans la nuit du 4. Restent donc pour s'entendre avec Carlier et prendre les dispositions nécessaires trente-six heures. En ces trente-six heures non seulement on « découvre » le domicile des divers chefs, mais tous leurs mouvements, toutes leurs réunions, toute leur correspondance sont « surveillés », et naturellement cela n'a lieu qu'après que les « domiciles ont été découverts ». L'arrivée de Stieber ne se borne pas à communiquer aux « agents de police français une rapidité et une sûreté merveilleuse », elle fait « s'empressement » les chefs de la conspiration de se livrer à tant de mouvements, de réunions et de correspondances que l'on peut procéder contre eux, le lendemain soir.

(...)

Aussi empressé que pût être Carlier - et personne ne doutera de son empressement à découvrir un complot communiste trois mois avant le coup d'Etat⁴ - Stieber exige de lui plus qu'il n'était capable de faire. Stieber demande des miracles à la police. Non seulement il les demande, mais il y croit. Non seulement il y croit, mais il en témoigne sous serment.

Ensuite sur les circonstances véritablement rocambolesques de l'arrestation de Julien Cherval. Il se trouve, en effet, que Stieber ne peut faire mention à cette date⁵ du rôle déterminant qu'a joué dans les évènements

¹ Un chapitre embrouillé même, au point qu'on peut se demander ce qu'un lecteur lambda de l'époque des *Révélations* a pu comprendre en découvrant ces pages.

² Le compte rendu des audiences paraîtra dans les éditions des 26, 27, 28 et 29 février 1852 de la *Gazette des Tribunaux, Journal de jurisprudence et des débats judiciaires* (la collection est disponible sur le site de Gallica).

³ Marx suit ici littéralement le compte rendu de la déclaration de Stieber tel qu'il est reproduit par la presse (Karl Bittel, op.cit., pp. 98-99).

⁴ Entendons : le coup d'Etat du 2 décembre 1851 de Louis Napoléon Bonaparte.

⁵ Car il sera bien contraint de signaler son rôle plus tard, à l'audience du 3 novembre 52 au cours de laquelle Fleury est nommément désigné par Goldheim comme « l'agent de police » qui a fourni l'original de procès-verbaux.

nements son agent double Charles Fleury présent à Paris sous le nom de Schmidt. Par nécessité¹ et plus sûrement par bravade, il va donc s'inventer un rôle avantageux dans la prétendue agression nocturne que Cherval commet à son domicile.

Or Stieber va commettre l'erreur de soutenir **deux versions différentes** de cet épisode.

Dans la première, présentée à l'audience du 18 octobre, il affirme avoir lui-même pris l'initiative de l'arrestation de Cherval :

« Dès le début de la procédure, j'arrête d'abord personnellement, accompagné d'un commissaire français, le dangereux Cherval, chef principal des communistes français. Il résista vigoureusement; il fallut une lutte acharnée². »

Dans la seconde, présentée à l'audience du 27 octobre³, c'est au contraire lui qui se trouve la cible d'une agression de la part de Cherval :

« Cherval se livra sur moi à Paris à un attentat dans mon propre domicile où il s'était glissé dans la nuit. Ma femme, qui vint me porter secours au cours de la lutte que je soutins, fut blessée. » Telle est l'autre déposition de Stieber, du 27 octobre.

Marx n'éprouve évidemment aucune difficulté pour ridiculiser Stieber et le placer devant ses contradictions :

Dans la nuit du 4 au 5, Stieber pénètre chez Cherval, et il se produit une lutte au cours de laquelle Cherval résiste. Dans la nuit du 3 au 4, Cherval pénètre chez Stieber, et il se produit une lutte au cours de laquelle Stieber résiste. Mais, le 3, régnait précisément l'« entente cordiale » entre conspirateurs et policiers qui permit de tout faire en un seul jour. Maintenant, dans la journée du 3, non seulement Stieber se trouvait aux trousses des conspirateurs, mais les conspirateurs aux trousses de Stieber. Pendant que les policiers de Carlier découvraient le domicile des conspirateurs, ceux-ci découvraient le domicile de Stieber. Pendant qu'à leur égard il remplissait un rôle de surveillance, les conspirateurs remplissaient à son égard un rôle actif. Pendant qu'il rêve à leur complot dirigé contre le gouvernement, ils s'occupent d'un attentat contre sa personne.

Notons que cette seconde version de Stieber sera reprise par les (prétendus) mémoires qui lui sont attribués sous le titre de *Espion de Bismarck*⁴, mais pour la **troisième fois** modifiée : l'agression de Cherval a lieu non plus la nuit mais au cours de la journée⁵ et elle précède l'arrestation des membres de la Ligue que Cherval, une fois maîtrisé, accepte de dénoncer⁶.

« **Venons au fait** », poursuit Marx. Et de mettre en évidence le rôle joué par **Charles Fleury** dans les événements de Paris :

Peu à peu Schmidt apprend à reconnaître les divers chefs des communes de la Ligue Willich-Schapper à Paris. Il n'apprend pas seulement

¹ Quoiqu'il eût pu faire l'économie de cet épisode, l'arrestation de Cherval se déroulant, comme dans les faits, au cours de la rafle policière du 4 septembre. C'est du reste la version de sa déposition du 18 octobre.

² Une lutte acharnée au cours de laquelle Stieber arrache de la bouche de Cherval un papier que celui-ci s'apprêtait à avaler et qui contenait l'adresse de Gipperich. Marx suit ici le texte de la déposition de Stieber tel qu'il se trouve reproduit par l'ouvrage de Karl Bittel, op.cit., p. 99.

³ Stieber répond dans le contexte à une question de l'avocat Schneider II (Karl Bittel, op.cit., p. 137).

⁴ Wilhelm J.C.E. Stieber, *Espion de Bismarck*, aux éditions Pygmalion/Gérard Watelet, Paris 1985. Nous renvoyons sur le sujet au chapitre 4.4. du présent fascicule.

⁵ « (...) Cherval bondit de sa chaise et me menaça de mort si je ne quittais pas la ville immédiatement et ne renonçais pas à mes projets. (...) Cherval sortit de son vêtement un long poignard, et, vif comme l'éclair, se précipita sur moi. Par chance, je réussis à esquiver l'attaque en lançant une chaise contre lui, et à lui arracher son arme des mains avant de le faire tomber à terre grâce à un croc-en-jambe. Il s'abattit sur le plancher avec une telle violence qu'il resta un court instant étourdi par sa chute. J'en profitai pour l'immobiliser à l'aide d'une paire de menottes. » (*Espion de Bismarck*, op.cit., p. 32).

⁶ « Ayant reçu de ma part la promesse de ne pas être traduit en justice pour son agression à mon égard, il (Cherval) dénonça en tant que membres influents de la Ligue des communistes en France bon nombre de ses amis (...) » (*Espion de Bismarck*, op.cit., p. 32).

leurs adresses, il leur rend visite, il espionne leurs correspondances, il surveille leurs mouvements, il s'introduit dans leurs assemblées, il les presse d'aller de l'avant comme un « agent provocateur », porte surtout Cherval aux nues, d'autant plus que Schmidt, son admirateur, le célèbre comme le grand méconnu de la Ligue, comme le « grand chef », qui n'a fait qu'ignorer jusqu'à présent toute son importance, chose qui est déjà arrivée à plus d'un grand homme.

Se place ici l'épisode de la prétendue visite nocturne de Cherval chez Stieber et de son arrestation¹.

Après quoi, Marx poursuit sur le personnage de Cherval² pour expressément récuser les aveux que ce dernier aurait fait en prison à Stieber, des propos selon lesquels : « Il a séjourné assez longtemps dans les pays rhénans et en particulier à Cologne en 1848. Il y a fait la connaissance de Marx et a été admis par lui dans la Ligue qu'il s'est appliqué à développer à Paris en se servant des éléments déjà existants³. »

Il précise :

En 1846, Cherval fut reçu dans la Ligue à Londres par Schapper, et sur la proposition de Schapper, alors que Marx se trouvait à Bruxelles et n'était pas encore membre de la Ligue. Cherval ne pouvait donc être admis en 1848 dans la même Ligue, à Cologne.

Après l'explosion de la révolution de Mars, Cherval fit un voyage de quelques semaines dans les provinces rhénanes, mais il revint alors à Londres où il séjourna sans interruption depuis le printemps de 1848 jusqu'à l'été de 1850. Il ne peut donc pas, dans le même laps de temps, s'être appliqué à développer la Ligue à Paris, à moins que Stieber, qui accomplit des miracles chronologiques, ne soit également capable de produire des miracles dans l'espace et doué des dons d'ubiquité.

Ce ne fut qu'après son expulsion de Paris, en septembre 1849, et après avoir rejoint le Club ouvrier de Great Windmill Street que Marx apprit à connaître superficiellement Cherval, ainsi qu'une centaine d'autres ouvriers. Il ne peut donc avoir fait sa connaissance en 1848, à Cologne.

Cherval, au début, dit la vérité à Stieber sur tous les points. Stieber chercha à lui arracher des réponses mensongères. A-t-il atteint ce but ? Seul le témoignage de Stieber l'affirme, rien ne le prouve donc. Pour Stieber, il s'agissait avant tout d'imaginer des relations entre Cherval et Marx pour mettre artificiellement les accusés de Cologne en relation avec le complot de Paris.

(...)

Les pièces que le gouvernement prussien accumula pendant une instruction d'une année et demie contre les accusés, en partie grâce aux bons offices de Stieber lui-même, s'opposaient à toute entente établie entre les accusés d'une part, et la commune de Paris et le complot franco-allemand, d'autre part.

Autre argument de Marx contre l'idée d'une quelconque relation entre les accusés de Cologne et le complot parisien : il s'agit de l'arrestation de **Conrad Schramm** qui s'est trouvé pris dans la rafle policière du 4 septembre.

Voici le passage :

Un membre du « parti Marx », **Conrad Schramm**, fut, au cours des persécutions dirigées contre les étrangers, arrêté à Paris au mois de septembre 1851, avec 50-60 autres clients d'un café, et maintenu en prison pendant environ deux mois, sous l'inculpation d'avoir participé à un

¹ Une version que Marx reproduit ici sans commentaire, comme l'accréditant.

² Pour le détail sur ce personnage, nous renvoyons à la notice qui lui est consacrée au chapitre 3.1 du présent fascicule.

³ Marx cite littéralement le propos de Stieber dans sa déposition du 18 octobre (Karl Bittel, op.cit., p. 100)

complot dirigé par l'Irlandais Cherval. Le 16 octobre, il reçut, au Dépôt de la préfecture de police, la visite d'un Allemand qui lui tint le discours suivant :

« Je suis fonctionnaire prussien; vous savez que, dans toutes les parties de l'Allemagne et surtout à Cologne, on a pratiqué de nombreuses arrestations, à la suite de la découverte d'une société communiste. La mention du nom dans une lettre suffit pour faire ordonner l'arrestation de la personne en question. Le Gouvernement se trouve un peu embarrassé par la quantité des détenus dont il ne sait s'ils ont quelque chose de commun avec l'affaire ou non. Nous savons que vous n'avez pas participé au « complot franco-allemand », mais que, par contre vous connaissez fort bien Marx et Engels, et vous êtes sans doute renseigné sur tout le détail des relations des communistes allemands. Nous vous serions fort obligés de nous donner à ce sujet les renseignements nécessaires, en nous désignant exactement les coupables et les innocents. Vous pouvez ainsi contribuer à la libération d'un grand nombre de gens. Si vous le voulez, nous pouvons prendre acte de votre déclaration. Vous n'avez rien à craindre, etc., etc. ».

Schramm montra naturellement la porte à ce pieux fonctionnaire prussien¹, protesta auprès du ministère français contre une pareille visite et fut expulsé de France à la fin d'octobre.

La police prussienne savait que Schramm appartenait au « parti Marx » par sa lettre de démission trouvée chez Dietz. Elle confessa elle-même que le « parti Marx » n'avait aucun rapport avec le complot Cherval. Si l'on voulait montrer les relations du parti Marx avec le complot Cherval, cela ne pouvait se faire à Cologne, mais à Paris où, en même temps que Cherval, se trouvait emprisonné un membre de ce « parti Marx ». Mais le gouvernement prussien ne craignait rien tant qu'une confrontation entre Cherval et Schramm, qui devait, dès l'abord, compromettre tout l'avantage qu'il se promettait de tirer du procès de Paris contre les accusés de Cologne. Par la mise en liberté de Schramm, le juge d'instruction français prononçait que le procès de Cologne n'avait aucun rapport avec le complot de Paris.

Le chapitre se termine sur la mise en évidence du **double jeu de Cherval** à la fois comme indicateur de police prussien et comme mouchard au service de la police française :

Le gouvernement prussien subit son sort habituel; il fut dupé. Le gouvernement français lui avait permis de tirer du feu les marrons du complot franco-allemand; mais il ne lui permit pas de les manger. Cherval avait su se concilier les bonnes grâces du gouvernement français, et on le laissa s'enfuir à Londres avec Gipperich, peu de jours après la séance des assises². Le gouvernement prussien croyait avoir acquis en Cherval un précieux instrument dont il pourrait se servir au procès de Cologne; il n'avait fait que de donner au gouvernement français un nouveau mouchard.

« **Résumons-nous** », écrit Marx en conclusion de ce chapitre :

« Avec le concours de Schmidt-Fleury, le gouvernement prussien avait cherché à établir un lien illusoire entre le complot de Paris et les accusés de Cologne, un lien dont il fit attester l'existence par Stieber, sous la foi du serment. Stieber-Greif³-Fleury, cette trinité joue le rôle principal dans le complot Cherval, nous les retrouverons à l'œuvre.

¹ La scène est rapportée par C. Schramm dans sa déclaration de décembre 1851 devant la police française (BDK3, p. 119)

² Peu de temps après le verdict, vers la mi-avril, la police française laissera s'échapper Cherval de la prison de Mazas après un simulacre d'évasion en compagnie de Joseph Gipperich.

³ Ce lieutenant de police prussien avait tenté de convaincre Cherval de venir témoigner à Cologne en échange de sa libération. Cherval avait décliné l'offre, certain d'être bientôt libéré par les Français.

2.4. L'original des procès-verbaux

Ainsi que le précédent, ce chapitre n'offre pas une lecture facile. On y retrouve le même écheveau de mensonges policiers et de déclarations embrouillées.

Le coup de théâtre produit par la révélation, le 18 octobre 52, des « archives Dietz », n'a pas obtenu les effets escomptés. Il était trop évident que ces pièces ne concernaient que les activités de la fraction Willich/Schapper et qu'il ne résultait rien du procès de Paris qui pût incriminer le « parti Marx » et donc, les accusés.

Aussi Stieber va-t-il prendre l'initiative, sinon le risque, de déposer devant le tribunal de **nouvelles pièces** qu'il présente cette fois comme décisives. Au début de la seizième audience du **23 octobre 1852**, il réclame la parole et déclare posséder d'**importants documents nouveaux**.

Jusqu'à présent, affirme-t-il, je n'ai décrit que les activités de la Ligue des communistes antérieures à l'arrestation des inculpés. Or le « parti Marx » s'est depuis lors réorganisé sous la forme d'un nouveau Comité central et j'en possède la preuve sous la forme des comptes rendus de ses réunions que m'a communiqués un de nos agents introduit parmi eux par feu le directeur de police M. Schulz.

En un mot, les archives Dietz étaient l'Ancien Testament; mais les procès-verbaux originaux sont le Nouveau Testament. L'Ancien Testament était empaqueté dans de la toile forte, le Nouveau est relié d'un inquiétant maroquin rouge.

Marx insère à cet endroit un long développement sur la surveillance policière de son courrier¹ et sur les arrestations qui en ont résulté de D. Kothes et d'A. Bermbach².

Puis il en vient au rôle de **Wilhelm Hirsch**.

Le lundi 25 octobre, la *Gazette de Cologne* arrive à Londres, contenant un article sur la déposition de Stieber du 23 octobre.

Le « parti Marx » n'avait ni constitué un nouveau Comité central ni rédigé de procès-verbaux des prétendues séances de ce Comité. On devina immédiatement quel était le fabricant principal de ce Nouveau Testament — c'était Wilhelm Hirsch, de Hambourg.

Au commencement de décembre 1851, Hirsch se présenta à la « société Marx » en qualité de communiste réfugié. Des lettres de Hambourg le dénoncèrent en même temps comme espion. On décida de le tolérer quelque temps dans la société, de le surveiller et de rassembler ainsi les preuves de son innocence ou de sa culpabilité. A la réunion du 15 janvier 1852, on lut une lettre venant de Cologne et dans laquelle un ami de Marx faisait part du nouveau retard apporté au procès et de la difficulté que rencontraient même les parents pour avoir accès auprès des prisonniers. A cette occasion, on mentionna Mme Daniels. On remarqua avec surprise que Hirsch, à partir de ce moment, ne fut plus aperçu dans notre « voisinage immédiat » ; on le perdit de vue. Le 2

¹ Marx : « Mais comment la lettre de Marx était-elle arrivée entre les mains du gouvernement prussien ? Très simplement. Le gouvernement prussien décachette régulièrement les lettres confiées à sa poste, et il le fit pendant le procès de Cologne avec une persévérance spéciale. (...) C'est un pur hasard quand une lettre passe et lui échappe ». La correspondance entre Marx et Engels témoigne de multiples reprises de cette surveillance. Marx à Engels, le 25 octobre 52 : « Nous devons nous arranger autrement en ce qui concerne notre correspondance. Il est sûr et certain qu'au ministère Derby quelqu'un lit nos lettres. En outre, il y a de nouveau un factionnaire qui surveille mon domicile (le soir), du moins à titre d'essai. ». (C3, p. 243). De même Engels, le 27 octobre : « La lettre que j'ai reçue de toi aujourd'hui a été ouverte, car le sceau n'adhérait plus très bien aux 4 pointes de l'enveloppe. » (C3, p. 246).

² Lequel sera arrêté une seconde fois le soir du 23 octobre et maintenu en prison pendant cinq semaines, soit au-delà même de la durée du procès : « Bermbach fut arrêté, écrit Marx, afin que les matériaux pour la défense puissent être exclus. Et Bermbach resta emprisonné cinq semaines. Si on l'avait mis en liberté immédiatement après la clôture du procès, les tribunaux prussiens auraient publiquement avoué leur lâche, leur servile soumission à la police prussienne. Bermbach resta en prison *ad majorem gloriam* des juges prussiens. ».

février 1852, on fit savoir de Cologne à Marx que l'on avait perquisitionné chez Mme Daniels, à la suite d'une dénonciation de police, suivant laquelle une lettre de cette personne, adressée à Marx, aurait été lue dans la société communiste de Londres et Marx aurait été chargé de répondre à Mme Daniels qu'il s'occupait de réorganiser la Ligue en Allemagne, etc. Cette dénonciation forme, mot pour mot, la première page des procès-verbaux originaux. — Marx répondit par retour du courrier que, comme Mme Daniels ne lui avait jamais écrit, il ne pouvait avoir lu une lettre d'elle, que toute la dénonciation, d'ailleurs, était de l'invention d'un certain Hirsch, petit jeune homme crapuleux, qui ne regardait pas à raconter à la police prussienne, contre argent, tous les mensonges qu'elle désirait.

Depuis le 15 janvier, Hirsch avait disparu des réunions. Il fut alors définitivement exclu de la société. On décida même de changer de local, ainsi que le jour de réunion. Jusqu'alors on s'était rencontré dans Farringdon Street, dans la City, chez J.-B. Masters, Markethouse, et le jeudi. On choisit le mercredi pour se réunir et on prit pour local la « Rose and Crown Tavern », Crown Street, Soho.

Ce **détail** du changement de jour de réunion, un mercredi pour un jeudi, va se révéler d'une importance décisive. Il constitue, en effet, l'une des **deux erreurs** commises par Hirsch et Fleury, les deux *fabricateurs* de ces fausses pièces, leur seconde méprise consistant dans l'attribution à Wilhelm Liebknecht d'un prénom commençant par « H ».

Cette affaire va occuper une large part des débats devant la cour, Stieber peinant à justifier l'authenticité de ces documents.

Aussitôt prévenus par Marx¹, les avocats de Cologne ne tarderont pas, en effet, à mettre en cause les déclarations de Stieber, lequel tente alors de reprendre l'initiative au cours de la dix-huitième audience du **27 octobre 1852**.

Stieber (...) fut averti de cette malheureuse expertise d'écriture. Pour prévenir le coup qui le menace, il se lève à l'audience du 27 octobre et déclare : « Il lui a semblé très suspect que la signature de Liebknecht, qui se trouve dans les procès-verbaux, diffère tant d'une autre signature contenue déjà dans les actes. Il s'est livré à des recherches complémentaires et a appris que le signataire des procès-verbaux en question s'appelle H. Liebknecht, tandis que ce nom, dans les actes où il se rencontre, est précédé d'un W. ».

Embarrassé par les questions des avocats, Stieber ne peut toutefois convaincre et se trouve contraint de tergiverser maladroitement, le temps que le policier Goldheim soit envoyé à Londres pour une mission de sauvetage.

A l'audience du 27 octobre, Stieber chercha en vain à défendre son opinion. Il craignait chaque jour que des documents le chargeant n'arrivassent de Londres. Il était mal à son aise, et la Prusse, incarnée en lui, était également mal à son aise. L'étalage devant le public devenait périlleux. Le lieutenant de police Goldheim fut donc envoyé à Londres pour sauver la patrie.

Que venait faire Goldheim à Londres ? Il tentait, avec l'aide de Greif et de Fleury, de pousser Hirsch à venir à Cologne et, sous le nom de H. Liebknecht, affirmer l'authenticité des procès-verbaux. Une pension était formellement promise à Hirsch. Mais ce dernier possédait, tout autant que Goldheim, l'instinct policier. Hirsch savait qu'il n'était ni pro-

¹ Dès le 27 octobre 52, Marx fait légaliser au tribunal de Marlborough Street à Londres les écritures authentiques de Wilhelm Liebknecht et de Werner Rings. « La difficulté, écrit-il, était de faire parvenir ces documents aux avocats. La poste prussienne était un poste avancé qui, des frontières de Prusse jusqu'à Cologne, veillait à ce que les défenseurs ne pussent recevoir aucune munition. On dut avoir recours à des voies détournées, et les premiers documents, envoyés le 25 octobre, ne purent arriver à Cologne que le 30. ».

cureur, ni lieutenant de police, ni conseiller de police. Il savait qu'il n'avait pas le privilège de commettre de faux témoignages et soupçonnait qu'on l'abandonnerait dès que les affaires tourneraient mal. Hirsch ne voulait, en aucune façon, se changer en bouc émissaire. Hirsch refusa tout net (...) Goldheim s'en revint donc à Cologne sans avoir pu conclure l'affaire.

Stieber ne va pas moins tenter de tirer avantage de la mission de Goldheim, lequel se trouve invité à témoigner lors de l'audience du **3 novembre 52**. C'est dans ce témoignage que vont être révélés pour la première fois le rôle et le nom de **Charles Fleury**.

Goldheim va s'efforcer dans sa déposition d'authentifier les pièces mais au prix d'**une nouvelle (double) version** de leur origine et de leur statut, le recueil des comptes rendus originaux devenant un simple « cahier de notes » que « l'agent de police » Fleury aurait reçu non plus du mystérieux « H. Liebknecht », mais de deux amis de Marx, Dronke et Imandt, et qu'il a présenté comme un registre original pour en augmenter la valeur marchande.

Sur un signe de son maître, Goldheim vient sous serment déclarer qu' :

« une fois arrivé à Londres, il s'est tout d'abord adressé au lieutenant de police Greif; ce dernier l'a conduit chez l'agent de police Fleury, dans le quartier de Kensington; c'est cet agent qui a donné à Greif l'original des procès-verbaux. Fleury le lui a affirmé à lui, Goldheim, qui en témoigne et prétend avoir reçu le cahier d'un membre du « parti Marx » du nom de H. Liebknecht. Fleury a expressément reconnu avoir reçu quittance de H. Liebknecht pour l'argent qu'il lui a donné en échange du cahier de procès-verbaux. Le témoin n'a pu mettre la main sur Liebknecht, à Londres, parce que celui-ci, d'après ce qu'en a dit Fleury, craignait de paraître en personne. Lui, Greif s'est convaincu, à Londres, que le contenu du cahier, sauf quelques erreurs, est parfaitement authentique. Il en a reçu confirmation par des agents éprouvés ayant assisté aux réunions de Marx. Seulement le cahier ne serait pas le cahier contenant les procès-verbaux originaux, mais un cahier de notes relatant ce qui se passait à ces réunions. Il n'y a que deux façons d'expliquer l'existence de ce cahier qui n'est certes pas encore très claire. Ou bien il émane réellement de Liebknecht qui, comme l'agent l'assure fermement, pour ne pas dévoiler sa trahison, a évité de donner son propre manuscrit ou bien encore l'agent Fleury a reçu les notes qui composent le livre de deux amis de Marx, des réfugiés Dronke et Imandt et, pour donner une valeur plus grande à sa marchandise, leur a donné la forme d'un cahier de procès-verbaux originaux. Il a été, en effet, établi officiellement par le lieutenant de police Greif que Dronke et Imandt s'étaient souvent rencontrés avec Fleury... Le témoin Goldheim assure qu'à Londres il s'est convaincu que tout ce que l'on rapportait sur les réunions secrètes chez Marx, sur les intelligences existant entre Londres et Cologne, sur la correspondance secrète, etc., exprimait entièrement la vérité. ».

(...)

Ainsi donc, d'après Goldheim, le cahier de procès-verbaux est, à part les parties fausses, parfaitement authentique. Ce qui l'a convaincu de son authenticité, c'est, en effet, que ce cahier de procès-verbaux originaux n'est pas un cahier de procès-verbaux, mais un cahier de notes. Et Stieber ? Stieber ne tombe pas des nues, c'est plutôt un poids dont sa poitrine vient de se trouver débarrassée. Avant qu'il soit trop tard, quand le dernier mot de l'accusation vient à peine de retentir, et que le premier mot de la défense n'a pas encore été prononcé, Stieber se hâte de faire transformer par son Goldheim le cahier de procès-verbaux originaux en un cahier de notes. Quand deux policiers s'accusent réciproquement de mensonge, est-ce que cela ne prouve pas qu'ils sacrifient à la vérité ? Stieber a fait couvrir sa retraite par Goldheim.

Et Marx d'exercer aussitôt son ironie sur la manière dont la police prussienne dénonce le nom de ses agents secrets et livre leur adresse :

« L'agent de police Fleury, dans le quartier de Kensington ! ». Quelle précision ! Comment pourriez-vous encore douter de la véracité du gouvernement prussien qui dénonce ses propres mouchards en livrant leur nom, leur adresse, et jusqu'à la couleur de leurs cheveux ? Si le cahier de procès-verbaux est faux, ne vous en prenez qu'à « l'agent de police Fleury à Kensington ». Oui, vraiment. Ou prenez-vous-en à Monsieur le secrétaire particulier, Pierre, du XIII^e arrondissement. Quand on veut spécifier un individu, on ne se contente pas de donner son nom de famille, on indique aussi son prénom. Ne dites pas Fleury mais Charles Fleury. On désigne un individu par la profession qu'il exerce publiquement et non par un métier qu'il fait en secret. Dites donc le commerçant Charles Fleury; ne dites pas l'agent de police Fleury. Et quand on veut préciser son domicile, on ne désigne pas seulement un quartier qui est en lui-même une ville, mais bien le quartier, la rue et le numéro de la maison. Ne dites pas l'agent de police Fleury à Kensington, mais Charles Fleury, commerçant, 17 Victoria Road, Kensington.

La nouvelle de cette déposition de Goldheim parvient à Londres dans l'édition du 5 novembre 52 de la *Kölnische Zeitung*. Aussitôt Ernst Dronke et Peter Imandt¹ se rendent au domicile de Charles Fleury et obtiennent de lui qu'il signe, le 8 novembre, une déclaration selon laquelle il n'a pu recevoir d'eux les comptes rendus en question et qu'il ne connaît personne du nom de Liebknecht² :

Le vendredi 5 novembre, la *Kölnische Zeitung* apporta à Londres le compte rendu de l'audience des assises du 3 novembre, ainsi que la déposition de Goldheim. On fit aussitôt des recherches au sujet de Greif, et l'on apprit, le même jour, qu'il habitait chez Fleury. En même temps Dronke et Imandt se rendent chez Fleury avec la *Kölnische Zeitung*. Ils lui font lire la déposition de Goldheim. Il pâlit, cherche à faire bonne contenance, joue l'étonné et déclare qu'il est tout prêt à témoigner contre Goldheim devant un magistrat anglais, mais, auparavant, il lui faut consulter son avocat.

(...)

La déclaration fut faite après bien des hésitations et des indécisions. Fleury hésita particulièrement quand on lui fit observer qu'il devait signer non seulement de son nom de famille, mais encore de son prénom. La déclaration était conçue textuellement dans les termes suivants :

« A la rédaction de la *Kölnische Zeitung*.

Le soussigné déclare qu'il connaît M. Imandt depuis un mois environ, époque depuis laquelle il lui donne des leçons de français, et qu'il a vu M. Dronke pour la première fois, le samedi 30 octobre de cette année;

Qu'aucun d'eux ne lui a fait de révélations ayant rapport au cahier de procès-verbaux figurant au procès de Cologne;

Qu'il ne connaît aucune personne portant le nom de Liebknecht, et n'a jamais eu de relation avec quelqu'un de ce nom.

Londres, le 8 novembre 1832, Kensington.

Charles Fleury ».

Dronke et Imandt étaient naturellement convaincus que Fleury enverrait l'ordre à la *Kölnische Zeitung* de n'accepter aucune déclaration portant sa signature. Aussi n'envoyèrent-ils pas la déclaration à ce journal; ils l'adressèrent à l'avocat Schneider II qui ne la reçut qu'à un stade

¹ Fleury avait demandé à Peter Imandt de lui donner des leçons de français, E. Dronke le suppléant quelquefois dans cette fonction.

² Marx à Engels, le 10.11.52 : « Une fois qu'ils eurent la déclaration en poche, ils lui déclarèrent qu'il était un espion, que Greif habitait chez lui, que nous étions au courant de tout et que nous avions roulé la police alors qu'elle croyait nous rouler. Il continua naturellement à protester de son innocence. » (C3, 277-278).

trop avancé du procès pour pouvoir en faire usage.

Marx ajoute :

L'histoire des procès-verbaux n'était pas terminée.

Le samedi 6 novembre, W. Hirsch, de Hambourg, reconnu formellement, devant le magistrat à Bow Street, à Londres, que lui-même, sous la conduite de Greif et de Fleury, avait fabriqué l'original du cahier de procès-verbaux figurant au procès des communistes de Cologne.

Ainsi c'était d'abord l'original du cahier de procès-verbaux du « parti Marx », — puis le livre de notes du policier Fleury, — enfin un produit fabriqué par la police prussienne, un produit fabriqué par la police, fabriqué « sans phrase¹ ».

Le jour même où Hirsch dévoilait le mystère du cahier de procès-verbaux au magistrat anglais à Bow Street, un autre représentant de l'Etat prussien était occupé à Kensington, dans la maison de Fleury, à empaqueter dans une forte toile cirée quelque chose qui n'était cette fois ni des documents volés ou fabriqués ni des documents quelconques, mais bien ses propres hardes. Ce n'était personne d'autre que Greif², le courrier extraordinaire de Cologne, le chef des agents de police prussiens de Londres, le responsable officiel de la mystification, le lieutenant de police attaché à l'ambassade de Prusse à Londres. Greif avait reçu du gouvernement prussien l'ordre de quitter Londres immédiatement. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Avant de conclure :

De même que dans les fins d'opéra, la mise en scène logée dans le troisième dessous, cachée par les coulisses, apparaissant en amphithéâtre, brille tout à coup aux flammes des feux de Bengale et aveugle tous les yeux de contours éblouissants, de même, à la fin de cette tra-gi-comédie policière et prussienne, paraissent les ateliers cachés où fut forgé l'original des procès-verbaux. A l'étage inférieur, on voyait le malheureux mouchard Hirsch travaillant aux pièces. Au second étage, le policier bourgeois et agent provocateur, commerçant dans la cité, Fleury. Au troisième, le lieutenant de police diplomate Greif, et à l'étage supérieur, l'ambassade de Prusse elle-même à laquelle il était attaché. Depuis 6 à 8 mois, Hirsch fabriquait régulièrement, semaine par semaine, ses procès-verbaux originaux dans le cabinet de travail et sous les yeux de Fleury. Mais à l'étage, au-dessus de Fleury, habitait le lieutenant de police Greif, qui le surveillait et l'inspirait. L'hôtel de l'ambassade prussienne fut donc la serre où se développa l'original du cahier des procès-verbaux. Greif devait donc disparaître et disparut en effet, le 6 novembre 1852.

On ne pouvait plus retenir l'original du cahier des procès-verbaux, même comme cahier de notes. Le procureur Saedt en convint dans sa réplique aux plaidoiries des avocats.

On en était donc revenu au point d'où la Chambre de mise en accusation de la Cour d'appel était partie, quand elle avait ordonné une nouvelle instruction parce qu'il n'y avait aucun fait réel.

¹ Selon l'expression française de l'original allemand.

² « que l'oiseau Greif », écrit le texte original. Marx s'est plusieurs fois amusé de l'homonymie du patronyme de « Greif » avec le terme allemand signifiant un griffon, soit un animal fabuleux à la tête d'aigle et au corps de lion.

2.5. La lettre d'envoi du « catéchisme rouge »

Ce cinquième chapitre relate un incident plutôt anecdotique, même si révélateur.

Lors de l'audience du **28 octobre 52**, un expert en écriture avait attribué à Marx une lettre circulaire ainsi rédigée :

« Citoyens ! comme vous avez toute notre confiance, nous vous envoyons 50 exemplaires du « rouge » que vous devrez, le samedi 5 juin, à onze heures du soir, glisser sous les portes de citoyens révolutionnaires reconnus, de préférence d'ouvriers. Nous comptons avec certitude sur votre vertu civique, et nous attendons de vous la mise à exécution de cette prescription. La Révolution est plus proche que beaucoup ne le croient. Vive la Révolution ! Berlin, mai 1852. Salut et fraternité. Le Comité révolutionnaire. »

Le « rouge » en question désignait la brochure connue sous le titre de « Catéchisme rouge pour le peuple allemand » que Moses Hess avait publiée en 1850 à Francfort sans nom d'auteur¹.

Marx n'avait pas tardé à réagir :

Dès que la *Kölnische Zeitung* arriva à Londres, avec les dépositions des témoins des 27 et 28 octobre, Marx alla trouver le magistrat de Marlborough Street, copia le texte de la circulaire donné par le journal, fit légaliser cette copie, puis fit la déclaration suivante tenant lieu de serment :

1. Qu'il n'avait pas écrit cette circulaire;
2. Qu'il n'avait appris l'existence de celle-ci que par la *Kölnische Zeitung*;
3. Qu'il n'avait jamais vu le soi-disant catéchisme rouge;
4. Qu'il n'avait jamais, en aucune façon, contribué à le répandre².

Remarquons en passant qu'une « déclaration » semblable, faite devant le magistrat, comporte, quand elle est fautive, toutes les suites d'un faux serment.

Le document ci-dessus fut envoyé à Schneider II, mais parut en même temps dans le *Morning Advertiser* de Londres. On avait pu se convaincre en effet au cours du procès que la poste prussienne se faisait du secret postal cette singulière conception qu'elle avait le devoir de tenir secrètes aux destinataires les lettres qui lui étaient confiées.

L'affaire en est finalement restée là :

Le procureur général s'opposa à ce que les documents fussent produits, même à titre de pièces de comparaison. Le parquet général savait, en effet, qu'il suffirait d'un seul coup d'œil passant de la lettre d'envoi originale à la copie dûment légalisée que Marx en avait faite pour révéler la supercherie, l'imitation intentionnelle de son écriture

¹ Ce texte était une version réécrite de la « Profession de foi communiste par questions et réponses » que Moses Hess avait publiée en décembre 1844 dans le *Vorwärts* puis en 1846 dans les *Rheinische Jahrbücher zur gesellschaftlichen Reform*. M. Hess fera paraître à Genève une version française en décembre 1851. Pour le détail, nous renvoyons au chapitre 4 de notre fascicule 14 spécialement consacré à cet écrit de M. Hess dans le contexte de la rédaction du *Manifeste* par Marx et Engels.

² Le texte de cette déclaration du 30 octobre 1852 se trouve aux pages 263-264 de C3. Marx à Engels, le 2 novembre 52 : « En ce qui concerne le papier qui m'est faussement attribué, il ne me manque plus que l'adresse de Moses Hess, qui habite à Liège. Voici en effet ce que je vais lui écrire : « Explique-moi à qui tu as donné les *Catéchismes* et qui les a colportés en Allemagne. Sinon je déclare dans l'*Indépendance* que tu es un faussaire. » (C3, p. 270).

ne pouvant échapper même à la perspicacité de ces jurés-là. Dans l'intérêt de la moralité de l'Etat prussien, le parquet général protesta contre toute comparaison.

(...)

Le parquet général lui-même n'osa pas recourir à cette circulaire dans sa catilinaire. Il la laissa de côté.

2.6. La fraction Willich-Schapper

Ce sixième chapitre enchaîne une sorte de **conclusion politique** et de sévères **règlements de compte** nommément infligés.

Une **conclusion politique** ?

Le texte se lit, en effet, comme une reprise en miroir de l'argumentation du prologue. Dans les conditions de la défaite de 1848-1849, le parti prolétarien n'avait d'autre choix selon Marx que de poursuivre la lutte sous la forme d'une société secrète. Non pour comploter contre tel ou tel gouvernement¹, mais pour se ressaisir dans la perspective d'une nouvelle crise systémique, lointaine sans doute mais inévitable, du capitalisme.

Après la défaite de la Révolution de 1848-1849, le parti prolétarien perdit, sur tout le continent sans exception, ce qu'il possédait durant cette période : la presse, la liberté de parole et le droit d'association, c'est-à-dire les moyens légaux d'organiser un parti. Le parti bourgeois-libéral comme le parti des démocrates petit-bourgeois trouvèrent, dans la position sociale des classes qu'ils représentent, les moyens de subsister en dépit de la réaction, sous une forme ou sous une autre et de faire plus ou moins valoir leurs intérêts communs. Le parti prolétarien, après 1849 comme après 1848, n'avait qu'un moyen à sa disposition : la société secrète. A partir de 1849, le continent vit naître toute une foule de sociétés secrètes prolétariennes, découvertes par la police, condamnées par les tribunaux, ruinées par les emprisonnements et que les circonstances faisaient continuellement renaître.

Une partie de ces sociétés secrètes poursuivait directement le renversement de l'Etat existant. Cela était justifié en France, où le prolétariat était vaincu par la bourgeoisie, et où l'attaque dirigée contre le gouvernement se confondait avec l'attaque dirigée contre la bourgeoisie. Une autre partie de ces sociétés secrètes s'occupait d'organiser le prolétariat en parti sans se préoccuper du gouvernement existant; la chose était nécessaire dans des pays comme l'Allemagne, où la bourgeoisie et le prolétariat étaient soumis tous deux à des gouvernements à demi-féodaux. Dans ce cas, une victoire remportée sur les gouvernements existants aurait, au lieu de détruire sa puissance, porté au pouvoir la bourgeoisie ou encore ce qu'on appelle les classes moyennes. Sans doute, les membres du parti prolétarien auraient participé encore à une révolution dirigée contre le *statu quo*. Mais ce n'était pas leur tâche de *préparer* cette révolution, de faire de l'agitation en sa faveur, de conspirer, de comploter pour elle. Ils pouvaient laisser ce soin aux conditions générales et aux classes qui s'y trouvaient directement intéressées. Ils devaient le faire s'ils ne voulaient pas renoncer à la constitution du parti et à leurs devoirs historiques, qui découlent eux-mêmes des conditions générales d'existence du prolétariat. Pour eux, les gouvernements actuels n'étaient que des manifestations éphémères, et le *statu quo* un court point arrêté. S'attaquer à lui était une tâche qu'il fallait laisser à une démocratie mesquine et étroite.

La *Ligue des communistes* n'était donc pas une société de conspirateurs, mais poursuivait en secret l'organisation du parti prolétarien, parce que le prolétariat allemand se voyait officiellement interdire l'eau et le feu, le droit d'écrire, de parler et de s'associer. Quand une semblable société conspire, ce n'est que dans le sens où la vapeur et l'électricité conspirent contre le *statu quo*².

Cette ligne politique ne pouvait convenir à ceux qu'habitait une impatience révolutionnaire irraisonnée : sont ici explicitement visés et dénoncés les membres de la **fraction Willich/Schapper**.

On comprend qu'une société secrète de cette espèce qui poursuit la

¹ Avec, notons-le, une exception pour la France. L'espoir placé dans le sursaut révolutionnaire français en 1852 laisse manifestement des traces.

² On appréciera la métaphore physicaliste du pouvoir prolétarien en puissance.

constitution non *du parti du gouvernement* mais *du parti d'opposition de l'avenir* offre peu d'attraits à des individus qui, d'une part, couvrent leur nullité personnelle du manteau de conspirateur, et, d'autre part, bornent leur ambition étroite au jour de la Révolution, mais qui, pour le moment, font les importants, prennent part à la curée démagogique et veulent être bien accueillis par les charlatans démocrates¹.

Aussi une fraction se sépara-t-elle de la Ligue des communistes, ou bien si l'on veut, on en exclut une fraction qui si elle ne tenait pas aux véritables conspirations, demandait au moins à en avoir l'apparence et recherchait l'alliance des héros éphémères de la démocratie, - la fraction Willich-Schapper.

Ce qu'il y a de caractéristique, c'est que Willich figure avec Kinkel et à côté de lui comme « entrepreneur » dans l'affaire de l'emprunt révolutionnaire germano-américain.

Le rapport existant entre ce parti et la majorité de la Ligue des communistes à laquelle appartenaient les accusés de Cologne vient d'être établi : Bürgers² et Röser se sont étendus sur ce sujet avec force, d'une façon complète, dans les débats des assises.

De sévères règlements de compte personnels ?

Les premiers reproches relèvent **l'inexcusable silence** gardé par les responsables de la fraction Willich-Schapper tout au long des audiences du procès de Cologne. Et le blâme vise en premier **Karl Schapper**³.

Arrêtons-nous, avant de conclure, pour jeter un coup d'œil rétrospectif sur la conduite de la fraction Willich-Schapper pendant le procès de Cologne.

Comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, les dates des documents dérobés à cette fraction par Stieber prouvent que ses documents, même après le vol commis par Reuter, savaient encore prendre le chemin de la police. Jusqu'à cette heure, cette fraction nous doit toujours l'explication de ce phénomène.

Schapper connaissait très bien le passé de Cherval; il savait que ce dernier avait été reçu dans la Ligue par lui en 1846 et non par Marx en 1848, etc. Son silence vient à l'appui des mensonges de Stieber.

La fraction savait que le nommé Hake⁴, un de ses membres, avait écrit une lettre de menaces au témoin Haupt. Elle laisse le soupçon planer sur le parti des accusés.

Moses Hess, membre de la fraction, auteur du *Catéchisme rouge* - cette parodie malheureuse du *Manifeste du parti communiste* - Moses Hess, qui ne se contente pas d'écrire lui-même ses livres, mais qui en assure également lui-même la diffusion, savait exactement à qui il avait confié des lots de son « Rouge ». Il savait que Marx n'avait pas diminué sa richesse d'un seul exemplaire. Mais Moses laisse tranquillement planer sur les accusés le soupçon d'appartenir à un parti qui expédie son « Rouge » dans la province rhénane avec des lettres d'envoi mélodramatiques.

¹ Référence faite ici à l'alliance de Willich avec Kinkel.

² Le plaidoyer d'Heinrich Bürgers occupe la seconde partie de l'audience du 4 novembre 52 et le début de celle du 5 novembre (Karl Bittel, pp. 188-200 et BDK3, pp. 219-230). De même que Peter Roser dès le 7 octobre 52 (Karl Bittel, p. 57-58), Bürgers s'est appliqué à marquer les distances prises avec la fraction Willich/Schapper par les partisans d'une ligne politique clairement définie dans le *Manifeste* qu'il cite et dont il se revendique. Le compte rendu de la *Kölnische Zeitung* du 6 novembre témoigne de la forte impression qu'a laissée le discours de Bürgers. (BDK3, p. 442)

³ Ce reproche de passivité est une manière, notons-le, de le préserver si l'on compare avec les accusations infamantes de complicité lancées plus loin contre Willich.

⁴ Johann Carl Hake (ou Haacke), un tailleur de la *commune* de Hambourg de la Ligue. Il devait son arrestation en juin 51 aux dénonciations d'Hermann Haupt (BDK3, pp. 401 et 425).

Plus graves, ce sont les **témoignages hostiles** aux accusés qui ont été apportés par certains militants de la fraction Willich-Schapper au cours du procès.

La fraction fait cause commune avec la police prussienne tant par son silence que par ses paroles. Quand elle intervient dans les débats, ce n'est jamais sur le banc des accusés, mais comme « témoin du roi ».

Hentze¹, ami et bienfaiteur de Willich, qui avoue être entré dans sa Ligue, passe quelques semaines chez Willich, à Londres, et part ensuite pour Cologne pour faire contre Becker, sur lequel les indices manquent beaucoup plus que sur lui-même, le faux témoignage que Becker a été, en 1848, membre de la Ligue.

Hätzel², comme le prouvent les archives de Dietz, appartient à la fraction et est soutenu financièrement par elle; déjà traduit une première fois devant les assises à Berlin pour participation à la Ligue, il vient déposer contre les accusés. Il fait un faux témoignage en établissant un rapport imaginaire entre l'armement exceptionnel du prolétariat berlinois pendant la période de la révolution et les statuts de la Ligue.

Steingens³, convaincu par ses propres lettres (cf. l'audience du 18 octobre) d'avoir été l'agent principal de la fraction à Bruxelles, paraît au procès de Cologne non à titre d'accusé, mais à titre de témoin.

Enfin les accusations les plus **infamantes** s'adressent à **August Willich**, non pas seulement pour sa complicité avec Kinkel dans l'aventure de l'emprunt révolutionnaire, mais en raison de ses manigances très suspectes avec les deux mouchards Hirsch et Fleury.

(...)

Nous avons raconté plus haut que Hirsch, le 6 novembre, avoua devant le magistrat de Bow Street avoir fabriqué l'original du cahier de procès-verbaux, sous la direction de Greif et Fleury. Ce fut Willich qui le détermina à faire cette démarche; ce furent Willich et l'aubergiste Schärttner qui l'accompagnèrent devant le magistrat. L'aveu de Hirsch fut rédigé en trois exemplaires, et ceux-ci furent envoyés à Cologne, à diverses adresses.

Il était de la plus haute importance de faire arrêter Hirsch dès qu'il passerait le seuil du tribunal. En mettant à profit la déposition qu'il avait sur lui et qui se trouvait dûment légalisée, le procès perdu à Cologne pouvait être gagné à Londres, sinon au profit des accusés, au moins au détriment du gouvernement. Willich fit tout, au contraire, pour rendre la chose impossible. Il observa le silence le plus absolu non seulement vis-à-vis du « parti Marx », qui était directement concerné, mais même vis-à-vis des siens, même vis-à-vis de Schapper. Seul Schärttner était dans le secret. Schärttner déclare que Willich et lui ont accompagné Hirsch jusqu'au bateau. Hirsch devait en effet, conformément aux intentions de Willich, aller porter témoignage à Cologne contre lui-même.

Willich informe Hirsch du chemin que vont prendre les documents; Hirsch en informe l'ambassade de Prusse; celle-ci en informe la poste. Les documents n'arrivent pas à destination. Ils s'évanouissent. Plus tard Hirsch, qui avait disparu, reparaît à Londres et déclare, dans une

¹ Franz Julius Hentze : cet ancien officier prussien, membre de la fraction Willich, a déposé comme témoin à charge (en particulier contre Becker) lors de l'audience du 8 novembre 52 (Karl Bittel, p. 234).

² Karl Joseph August Hätzel, cordonnier de profession, apparaît en effet dans le dossier des archives Dietz révélé par Stieber le 18 octobre (Karl Bittel, p. 95). Il dépose comme témoin à charge au cours de l'audience du 19 octobre (Karl Bittel, p. 106).

³ Luitbert Heinrich Hermann Steingens, peintre en bâtiment de profession, originaire de Krefeld, est clairement identifié lors de l'audience du 14 octobre 52 comme appartenant à la fraction Willich-Schapper de la Ligue. Il n'est toutefois appelé à intervenir, le 21 octobre 52, que comme simple témoin dans le cadre de l'historique que Stieber a dressé de la Ligue. (Karl Bittel, pp. 101 et 111). Steingens a joué un rôle central au sein de la commune bruxelloise de la Ligue à partir de mars 1848 et pendant toute la période révolutionnaire. En octobre 1850, il subit l'influence de Niels Lorenz Petersen et rejoint la fraction Willich-Schapper (BDK2, p. 545).

réunion publique de démocrates, que Willich est son complice¹.

Willich avoue, répondant à une question qu'on lui posait à ce sujet, être rentré en relation, depuis août 1852, avec Hirsch que l'on avait exclu sur sa proposition, en 1851, du groupe de Great Windmill. Hirsch aurait trahi au profit de Willich l'espion prussien Fleury, et lui aurait donné connaissance de toutes les lettres entrant chez ce dernier ou en sortant. Lui, Willich, se serait servi de ce moyen pour surveiller la police prussienne.

Willich était notoirement, depuis environ un an, l'ami intime de Fleury, dont il avait reçu des secours. Mais, si Willich savait, depuis août 1852, que c'était un mouchard prussien, s'il était renseigné sur ses faits et gestes, comment avait-il pu ne pas connaître le cahier original des procès-verbaux ?

Comment se fait-il qu'il n'intervienne que quand le gouvernement prussien a déjà dévoilé la qualité de mouchard de Fleury ?

Qu'il intervienne de telle façon qu'au pis aller, il fait sortir son ami Hirsch d'Angleterre et prive le « parti Marx » de la preuve, dûment légalisée, de la culpabilité de Fleury ?

Qu'il continue à recevoir des secours de Fleury qui se vante de tenir de lui un reçu de 15 livres sterling ?

Que Fleury continue à opérer dans l'emprunt révolutionnaire germano-américain ?

Qu'il indique à Fleury le local et le lieu de réunion de sa propre société secrète, si bien que les agents prussiens postés dans la pièce voisine puissent rédiger les procès-verbaux des débats ?

Qu'il renseigne Fleury sur la route suivie par l'émissaire, le compagnon tailleur dont nous avons parlé², et reçoive même de Fleury de l'argent destiné à cette mission ?

Qu'il raconte enfin à Fleury qu'il a instruit Hentze, qui habitait chez lui, de la façon dont celui-ci devrait déposer *contre* Becker devant les assises de Cologne ? - Il faut avouer « *que tout cela n'est pas bien clair*³ »

Marx ajoute ici une note de bas de page qui rend public un extrait d'une lettre que Hermann Becker lui a adressée le 27 janvier 1851. Suite à une plaisanterie de Conrad Schramm qui avait envoyé à Willich une fausse correspondance de Becker sur la possibilité, selon lui, d'un très prochain soulèvement révolutionnaire en Rhénanie et sur la proposition de lui confier la dictature militaire, Willich s'était livré à des courriers les plus délirants vers Becker. Celui-ci en informe Marx dans cette lettre du 27 janvier 1851 : « Willich, *écrit-il*, m'adresse les lettres les plus amusantes; je ne réponds pas mais cela ne l'empêche pas de m'exposer ses nouveaux projets révolutionnaires. Il m'a désigné pour fomenter la subversion dans la garnison de Cologne !!! Nous en avons ri à nous tenir les côtes. Avec ses sottises, il finira par mettre dans le pétrin une foule de gens (...)»⁴.

¹ Marx rapporte en termes très proches le comportement suspect de Willich dans sa lettre à Engels du 10 novembre 1852 : « Ainsi Monsieur Willich nous a soufflé l'occasion d'une procédure judiciaire que nous voulions engager nous-mêmes à Londres. Dans quel but ? Les choses deviennent très simples si l'on considère qu'il était depuis 6 mois *l'homme entretenu* du négociant Fleury et que des choses très compromettantes seraient dévoilées si nous faisons arrêter Fleury. ». (C3, p. 279)

² Un émissaire chargé par Kinkel de faire de la propagande en Allemagne en faveur de l'emprunt révolutionnaire.

³ En français dans le texte allemand. Marx fournit lui-même la référence à Beaumarchais, « La folle journée ».

⁴ Le même extrait de la lettre de Becker se trouve transmis par Marx à Engels dans sa lettre du 28 octobre 52 (C3, p. 249). Marx et Engels se sont plus d'une fois amusés entre eux de la plaisanterie de Schramm et de la naïveté de Willich. Engels à Marx, le 19.03.51 : « La prose de Willich a largement contribué à égayer mon petit-déjeuner. Quel crétin ! J'ai vraiment du mal à comprendre qu'il ait pu considérer la lettre de Schramm comme une réponse à sa première lettre. Mais la perspective d'exercer une dictature militaire dans la province rhénane sans presse qui puisse le contester, *sapristi*, voilà qui ne pouvait manquer de tourner la tête à cette andouille finie. ». (C2, p. 176).

2.7 Le verdict

A mesure que les mystères policiers devenaient moins obscurs, l'opinion publique se déclarait de plus en plus en faveur des accusés. Quand l'imposture, tentée avec l'original des procès-verbaux, se découvrit, on attendit de toutes parts un acquittement. La *Kölnische Zeitung* dut, pour une fois, s'incliner devant l'opinion publique et se tourner contre le gouvernement. De petites notes, favorables aux accusés et pleines de suspicion à l'égard de Stieber, s'égarèrent dans ses colonnes, jadis uniquement ouvertes aux insinuations de la police. Le gouvernement prussien lui-même abandonnait la partie. Ses correspondants du *Times* et du *Morning Chronicle* se mirent subitement à préparer l'opinion publique de l'étranger à un échec. Quelque corruptions, quelque détestables qu'aient été les doctrines professées par les accusés, quelque abominables qu'aient été les documents trouvés chez eux, les preuves réelles d'un complot ne manquaient pas moins, une condamnation était donc à peine vraisemblable. C'est avec cette résignation qu'écrivait le correspondant berlinois du *Times*, écho servile des appréhensions qui frappaient les sphères les plus élevées sur les bords de la Spree. La jubilation de cette cour byzantine et de ses eunuques n'en fut que plus vive quand le télégraphe électrique lança de Cologne à Berlin le « *coupable !* » prononcé par les jurés.

Pour rappel, le verdict du **12 novembre 1852** prononce **sept condamnations** et **quatre acquittements**. Sont condamnés : Peter Röser, Heinrich Bürgers et Peter Nothjung à **six ans de forteresse**, Wilhelm Reiff, Karl Otto et Herman Becker à **cinq ans**, Friedrich Lessner à **trois ans**. Sont acquittés, Roland Daniels, Jacob Klein, Abraham Jacobi et Johann Erhard.

Or, ce qui est remarquable, c'est que dans sa réplique aux avocats de la défense, le 10 novembre 52, le procureur général O. J. Saedt abandonnera toute référence au registre des procès-verbaux dans ses successives versions¹. Et cela malgré le caractère central de cette pièce dans la durée même du procès, y compris celle de la prison préventive imposée aux accusés².

L'affaire était en vérité devenue éminemment politique.

Avec les révélations sur les procès-verbaux originaux, le procès était entré dans un nouveau stade. Les jurés n'étaient plus libres d'affirmer la culpabilité ou l'innocence des accusés; il leur fallait déclarer coupables ou bien les accusés, ou bien le gouvernement. Absoudre les accusés, c'était condamner le gouvernement.

Il ne restait donc plus aux magistrats que de poursuivre à travers **un jeu de sophismes**, à quoi s'est habilement livré le procureur O. J. Saedt dans ses conclusions en se servant du concept de « tendance » pour incriminer non pas les *actes* des accusés mais le *penchant* à les commettre qu'impliquent leurs convictions politiques³.

¹ Il déclare : « En ce qui concerne le registre des procès-verbaux (« das Protokollbuch »), à propos desquels on a aussi cherché à jeter la suspicion sur les témoins, il s'agit d'un livre vraiment désastreux, non parce qu'il n'est pas authentique – car moi-même je ne crois pas à son authenticité – mais parce que même s'il l'avait été, on n'en aurait tiré aucune preuve nouvelle et il n'aurait servi qu'à faire perdre beaucoup de temps et à détourner l'attention de la question principale. (...) Le Ministère public n'a donc pas fait usage de ce document ni d'aucun écrit qui présente les mêmes défauts. » (Karl Bittel, p. 262).

² « Le cahier original, écrit Marx, n'était pas un incident. C'était le nœud où venaient se réunir tous les fils de l'activité gouvernementale, ambassade et police, ministère et magistrature, parquet et direction des postes. Londres, Berlin et Cologne. Le cahier original fut important en ce qu'il fut inventé pour qu'il y eût une affaire. Courriers, dépêches, saisies de lettres, faux témoignages, tout fut employé pour soutenir le cahier original; on usa du faux pour le créer, on tenta de corrompre pour le justifier. Le mystère du cahier original une fois dévoilé, le mystère du procès monstre l'était également. ».

³ Ainsi ce qu'il déclare à propos de H. Becker (dont il note au passage qu'il est d'autant plus dangereux qu'il est intelligent) : « Si quelqu'un est accusé d'un crime qui présuppose des tendances, nous devons nous interroger sur ces tendances et si elles concordent avec l'action criminelle, elles doivent être regardées comme une preuve. ». Il ajoute : « L'accusé a voulu vous exposer ses propres tendances, du moins

« Les découvertes que l'on a faites, dit Saedt en ouvrant les débats¹, vous prouveront, Messieurs les jurés, que ce procès n'est pas un procès de tendance. ». Maintenant il relève le caractère tendancieux pour faire oublier les découvertes policières. Après un an et demi d'instruction préliminaire, les jurés avaient besoin d'un fait réel pour se justifier devant l'opinion publique. Après cinq semaines de comédie policière, il leur fallait quelque chose de « purement tendancieux », pour se sauver de la boue réelle. Saedt ne se borne pas aux matériaux dont la Chambre des mises en accusation avait déclaré qu'ils ne fournissaient pas d'acte réel. Il va plus loin. Il cherche à démontrer que la loi qui frappe le complot n'exige pas d'acte réel mais est une pure loi de tendance, et que, par suite, la catégorie de complot n'est qu'un prétexte de brûler des hérétiques politiques sous le couvert du droit. Dans sa tentative il se promettait un grand succès de la mise à contribution du nouveau Code prussien promulgué après l'arrestation des accusés. Sous le prétexte que ce Code contenait des dispositions plus douces, le tribunal servile pouvait en faire un emploi rétroactif.

Mais si le procès était un pur procès de tendance, pourquoi une prévention de un an et demi ? Par tendance.

La tendance communiste ?

Saedt va se livrer dans son exposé à un commentaire du *Manifeste* lui-même, démontrant par là toute la **dimension purement idéologique** de son réquisitoire. C'est pour Marx l'occasion de redresser les approximations du procureur et de conclure dans la clarté.

Saedt avoue (audience du 8 novembre²) « que lorsque la tâche lui fut dévolue, il y a quelques mois, par Monsieur le Procureur général, de représenter avec lui le ministère public dans cette affaire et qu'il commença à dépouiller les pièces du procès, il eut tout d'abord l'idée de voir d'un peu plus près ce qu'était le communisme et le socialisme. Il se croyait d'autant plus obligé de communiquer aux jurés le résultat de ses investigations qu'il se croyait autorisé à supposer que peut-être beaucoup parmi les jurés s'étaient, comme lui, encore peu occupés de ces questions. »

Saedt acheta donc le célèbre manuel de Stein³.

(...)

Mais le ministère public jouait de malheur. Il cherchait l'affaire Marx et trouvait l'affaire Cherval. Il cherche le communisme que les accusés répandent, et trouve le communisme qu'ils combattent. Dans le manuel de Stein on trouve, à la vérité, beaucoup d'espèces de communisme, sauf celle que cherche Saedt. Stein n'a pas encore enregistré le communisme allemand, le communisme critique. A la vérité entre les mains de Saedt se trouve le *Manifeste du Parti communiste* que les accusés reconnaissent comme le manifeste de leur parti. Or, dans ce manifeste se trouve un chapitre qui contient la critique de toute la littérature communiste et socialiste antérieure, c'est-à-dire de tout ce qui est en-

dans une certaine mesure, en se déclarant, comme il l'a dit au début, un agitateur républicain. » (Karl Bittel, p. 263).

¹ C'est-à-dire en ouvrant le procès lui-même, soit le 4 octobre 52, à une date où il faisait encore confiance aux pièces déposées par la police.

² Cette notation suit le texte allemand des *Révélations* qui est toutefois fautif sur ce point : la déclaration de Saedt ici mentionnée est prononcée par lui au cours de l'audience du 9 novembre 52 (Karl Bittel, p. 250)

³ Il s'agit soit du premier ouvrage, plutôt ancien, de Lorenz Stein publié en 1842 sous le titre *Der Socialismus und Communismus des heutigen Frankreichs. Beitrag zur Zeitgeschichte (Le Socialisme et le communisme dans la France d'aujourd'hui. Contribution à l'histoire contemporaine)*, soit de son second ouvrage sur le sujet publié en 1848 sous le titre *Die sozialistischen und kommunistischen Bewegungen seit der dritten französischen Revolution (Les mouvements socialistes et communistes depuis la troisième révolution française)*.

registré par Stein. Ce chapitre montre la différence entre la tendance communiste incriminée et toutes les autres tendances du communisme, il contient donc le contenu spécifique et la tendance spécifique de la doctrine contre laquelle Saedt requiert. Aucun Stein ne pouvait épargner cette pierre d'achoppement¹.

Sur ce point il était indispensable de comprendre, ne fût-ce que pour maintenir les poursuites. Comment s'en tire donc Saedt, abandonné ainsi à lui-même par Stein ? Il prétend :

« Ce *Manifeste* se compose de trois parties. La première contient un développement historique de la situation sociale des différents citoyens (!) du point de vue du communisme (*very fine*)... La deuxième partie explique la position des communistes vis-à-vis des prolétaires... Enfin, dans la dernière partie, on traite de la situation des communistes dans les différents pays (!) (Audience du 6 novembre²) »

Le *Manifeste* se compose, à la vérité, de quatre parties et non de trois; mais *ce que j'ignore me laisse froid*. Saedt prétend donc qu'il se compose de trois parties au lieu de quatre. La partie qui n'existe pas pour lui est précisément cette malheureuse partie qui contient la critique du communisme exposé par Stein, qui contient donc *la tendance spécifique* du communisme incriminé. Pauvre Saedt ! Il lui manquait *le fait*, maintenant il lui manque la *tendance*.

(...)

Dans la personne des accusés, le prolétariat révolutionnaire était désarmé en face des classes dominantes représentées dans le jury. Les accusés étaient donc condamnés parce qu'ils paraissaient devant ce jury. Ce qui aurait pu toucher quelque moment la conscience bourgeoise des jurés, c'était l'intrigue gouvernementale dévoilée, la corruption du gouvernement prussien qui s'était étalée sous leurs yeux. Mais, se disaient-ils, si le gouvernement prussien prend le risque d'employer contre les accusés des moyens aussi infâmes et aussi téméraires, s'il met en jeu son honneur aux yeux de l'Europe, ces accusés, que leur parti soit aussi petit qu'on voudra, doivent être doublement dangereux, et, en tous cas, leur doctrine doit constituer une puissance. Le gouvernement a violé toutes les lois du Code criminel pour nous protéger contre des crimes monstrueux. Faisons violence un petit peu à notre « point d'honneur » pour sauver l'honneur du gouvernement. Soyons reconnaissants : condamnons.

La noblesse et la bourgeoisie rhénanes, en déclarant les accusés coupables, parlaient comme la bourgeoisie française après le 2 décembre : « Seul le vol peut sauver la propriété, seul le parjure sauvera la religion, la bâtardise, la famille, et le désordre, l'ordre ! »

L'Etat tout entier s'est prostitué en France. Et cependant aucune institution ne s'est aussi complètement prostituée que les tribunaux et les jurys français. Dépassons les jurés et les juges français crièrent le jury et le tribunal de Cologne.

(...)

La confiance dans le jury, qui régnait encore dans les provinces rhénanes, fut ruinée à jamais. On comprit que le jury est un tribunal de caste des classes privilégiées, établi pour combler les lacunes de la loi par la large conscience de la bourgeoisie.

Iéna³ !... C'est le dernier mot lancé à un gouvernement qui emploie de semblables moyens pour subsister et à une société qui a besoin d'un pareil gouvernement pour se protéger. C'est le dernier mot du procès des communistes de Cologne... Iéna !

¹ Marx joue ici sur l'homonyme du patronyme de Lorenz Stein, avec le vocable « Stein », la *pierre*.

² Une référence conforme au texte allemand, mais fautive.

³ Soit la défaite humiliante subie par la Prusse le 14 octobre 1806 devant les armées napoléoniennes.

Le 21 janvier 1853 paraîtra dans la *New-Yorker Criminal-Zeitung* un « Appel pour secourir les représentants du prolétariat condamnés à Cologne et leurs familles¹ » : « Il est du devoir du parti ouvrier, *lit-on*, d'adoucir le sort de ses pionniers condamnés à Cologne et surtout de porter secours aux familles restées dans la détresse. Nous espérons que les travailleurs allemands des États-Unis voudront eux aussi s'acquitter de cette dette envers le parti ». Ferdinand Freiligrath est désigné comme le responsable de l'encaissement des dons. Le texte est signé par 20 militants et proches de la Ligue : J. Baer, E. Dronke, J.G. Eccarius, J.F. Eccarius, F. Engels, F. Freiligrath, Imandt, E. Jones, G. Lochner, K. Marx, W. Liebknecht, F. Münks, C. Pfänder, W. Pieper, M.W. Rings, E. Rumpf, J. Ulmer, F. Wolff, W. Wolff, Münks II².

L'appel est daté du 7 décembre 1852 et adressé le même jour par Marx à Adolf Cluss à Washington en même temps que le manuscrit des *Révélations* : « Tu trouveras un appel à une souscription pour les détenus de Cologne et leurs familles. Fais-le imprimer dans différents journaux. Il serait peut-être bien que vous constituiez là-bas aussi des comités. Il s'agit d'une action menée par le parti. Tu peux voir qu'Ernest Jones intervient directement en tant que membre du parti. Dans une note préliminaire signée de vous, vous pourriez peut-être souligner tout particulièrement qu'il s'agit ici non d'un acte de mendicité révolutionnaire, dans le style de Kinkel, etc., mais d'une action du parti menée dans un but précis, que l'honneur du parti ouvrier commande d'atteindre³. ».

¹ K. Marx, *Œuvres*, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, vol. 4, p. 575 et BDK3, pp. 266 et 267.

² Münks I et II sont deux frères, membres du cercle de Londres de La Ligue en 1852 mais à propos desquels même BDK3 ne dispose d'aucun renseignement (BDK3, p. 429).

³ C3, p. 298.

2.8. La postface de Marx de 1875.

Vers la fin d'octobre 1874, Wilhelm Liebknecht annonce à Marx que le *Volkstaat*¹ a entrepris la réédition des *Révélations*². Il lui demande de rédiger à cette occasion un avant-propos et de signaler d'éventuelles modifications. Le texte paraîtra dans l'édition du **27 janvier 1875** du journal.

Les « Révélations sur le procès des communistes de Cologne » dont le *Volkstaat* tient pour opportune une nouvelle publication parurent d'abord à Boston³, Massachussetts, et à Bâle.

Cette dernière édition fut, pour la plus grande partie, saisie à la frontière allemande. Cet écrit vit le jour quelques semaines après la fin du procès. Il s'agissait alors de ne pas perdre de temps; aussi quelques erreurs de détail étaient-elles inévitables. Par exemple, dans la liste des jurés. De même, ce n'est pas M. Hess, mais un certain Levy qui doit être considéré comme l'auteur du *Catéchisme rouge*⁴. W. Hirsch, assure dans son « mémoire justificatif⁵ » que l'évasion de Cherval de la prison de Paris fut complotée par Greif, la police française et Cherval lui-même, pour qu'on pût employer ce dernier, à Londres, en qualité de mouchard pendant les débats du procès. C'est vraisemblable, parce qu'une falsification de billets commise en Prusse, avec le danger d'extradition qui en résultait, forçait Crämer (c'est le véritable nom de Cherval) à être accommodant⁶. La façon dont j'ai exposé la scène s'appuie sur des « révélations spontanées » de Cherval à l'un de mes amis. L'indication de Hirsch jette une lumière encore plus vive sur le faux serment de Stieber, sur les intrigues de l'ambassade prussienne à Londres et à Paris, et sur les interventions infâmes de Hinckeldey⁷.

Quand le *Volksstaat* se mit à publier ce pamphlet dans ses colonnes, je me demandai un moment s'il ne vaudrait pas mieux laisser de côté le chapitre VI (« La fraction Willich-Schapper »). Mais en y réfléchissant davantage, toute modification au texte prit pour moi l'aspect d'une falsification de document historique.

On relèvera le passage suivant en ce qu'il exprime une **évocation rétrospective apaisée** de la période 1850-1852 au sein de la Ligue.

La défaite violente d'une révolution laisse dans les cerveaux de ceux qui y ont participé, de ceux surtout qui se trouvent rejetés de leur patrie en exil, une commotion telle que même des personnalités de caractère en restent, pendant plus ou moins longtemps, comme incapables de discernement; on ne peut rentrer dans le courant de l'Histoire, on ne veut pas voir que la forme du mouvement a changé. Aussi joue-t-on à la conspiration et à la révolution, ce qui est à la fois compromettant pour eux et pour la cause qu'ils servent. De là viennent les bévues de Willich et de Schapper. Willich a montré, dans la guerre de l'Amérique du Nord, qu'il était mieux qu'un visionnaire, et Schapper, qui fut pen-

¹ *Der Volkstaat* était l'organe du Parti ouvrier social-démocrate.

² Et pour la première fois sous le nom d'auteur de Marx.

³ En feuilleton, du 6 mars au 28 avril 53, dans la *Neue-England-Zeitung* de Boston puis, fin avril, sous forme de brochure,

⁴ Une étrange correction, à vrai dire, de Marx, car le *Catéchisme rouge pour le peuple allemand* est effectivement un écrit de Moses Hess. Le 21 juillet 1850, ce dernier adresse de Genève un exemplaire de son *Catéchisme* à Joseph Weydemeyer, alors à Francfort, « sur les conseils, écrit-il, de Ernst Dronke ». (BDK2, pp. 239-240)

⁵ Il s'agit de l'article de Wilhelm Hirsch paru en avril 1853 dans la *New-Yorker Criminal-Zeitung* sous le titre « Die Opfer der Moucharderie. Rechtfertigungsschrift » (« Les victimes du mouchardage. Mémoire justificatif »)

⁶ Nous renvoyons sur ce point à la note 3.2 du présent fascicule consacrée au personnage de Fleury.

⁷ Karl Hinckeldey a été, à partir de 1848, le directeur de la police de Berlin.

dant toute sa vie un pionnier du mouvement ouvrier, comprit et reconnut son erreur peu de temps après la fin du procès de Cologne. Bien des années plus tard, sur son lit de mort, il me parlait avec une mordante ironie de l'époque des « balourdises des réfugiés ». D'autre part, les circonstances dans lesquelles les *Révélations* ont été rédigées expliquent l'amertume des attaques dirigées contre l'aide involontaire prêtée à l'ennemi commun.

Aux époques de crise, le manque de réflexion devient un crime envers le parti et exige une pénitence publique.

Les propos qui suivent sont de **brefs commentaires sur la situation politique en 1875**. On en retiendra la mention relative à la carrière de Wilhelm Stieber après le procès de Cologne. Sauf une période de disgrâce en 1860, ce dernier va en effet devenir, sous l'autorité de Bismarck, et dans le cadre des deux conflits contre l'Autriche en 1866 et contre la France en 1870, le principal responsable des services secrets de l'Etat prussien.

« *Toute l'existence de la police politique dépend de l'issue de ce procès* ». Dans ces mots, qu'il écrivait à l'ambassade de Prusse à Londres, pendant les débats du procès de Cologne (...)¹, Hinckeldey dévoilait le secret du procès des communistes. « *Toute l'existence de la police politique* » : ce n'est pas seulement l'existence et l'activité du personnel immédiatement employé à ce métier, c'est la subordination de toute la machinerie gouvernementale, y inclus les tribunaux (voir les dispositions disciplinaires s'appliquant aux magistrats du 7 mai 1851) et de la presse (voir le « fonds pour reptiles² ») à cette institution comme tout l'Etat à Venise était soumis à l'inquisition publique³. La police politique, paralysée en Prusse pendant la tourmente révolutionnaire, avait besoin d'une transformation pour laquelle le second Empire français fournissait le modèle.

Après la chute de la révolution de 1848, le mouvement ouvrier allemand ne se manifestait que sous la forme d'une propagande théorique, restreinte à des cercles étroits et sur l'innocuité de laquelle le gouvernement prussien ne s'illusionna pas un instant. La persécution des communistes lui servait de préliminaire à la croisade réactionnaire qu'il méditait contre la bourgeoisie libérale, et la bourgeoisie elle-même fortifiait encore l'arme principale de cette réaction, la police politique, en condamnant les représentants des travailleurs et en acquittant Hinckeldey-Stieber. C'est ainsi que Stieber gagna ses éperons de chevalier devant les assises de Cologne. A cette époque Stieber n'était le nom que d'un policier subalterne tout à la chasse d'augmentations et d'avancement. Aujourd'hui Stieber signifie la toute-puissance de la police politique dans le nouveau Saint Empire prusso-germanique. En un certain sens, il est devenu une personne morale, morale au sens figuré, comme le Reichstag, par exemple, qui, lui aussi, est une personne morale. Et maintenant la police politique ne frappe plus l'ouvrier pour atteindre le bourgeois. Au contraire, Bismarck, en sa qualité de dictateur de la bourgeoisie libérale d'Allemagne, se croit assez fort pour rayer le parti ouvrier du monde des vivants. A la grandeur de Stieber, le prolétariat peut mesurer le progrès que le mouvement a accompli depuis le procès des communistes de Cologne.

L'infailibilité du pape est une puérité comparée à l'infailibilité de la police politique. Après avoir mis sous clef, en Prusse, pendant des décennies entières des dizaines de jeunes turbulents qui s'enflammaient

¹ « voir mon livre Herr Vogt p.. 271 », écrit Marx en référence à l'édition de 1860 publiée à Londres.

² Cette expression énigmatique fait référence à un propos polémique de Bismarck à la tribune du Reichstag le 30 janvier 1869 à l'adresse des journalistes, les désignant comme des reptiles hostiles au gouvernement. Le terme « fonds reptiles » désignait les moyens financiers mobilisés par Bismarck pour souder les journalistes.

³ Marx fait ici référence au *Conseil des Dix* créé au 14e siècle dans la République de Venise pour assurer la sûreté de l'Etat et au collège des *trois inquisiteurs*, un tribunal en charge de la police d'Etat.

trop pour l'unité allemande et pour l'empire allemand¹, elle emprisonne aujourd'hui de vieilles têtes chauves qui refusent d'adorer ces présents de Dieu. Aujourd'hui elle s'efforce, avec tout aussi peu de succès, à éclaircir les rangs des ennemis de l'Empire, qu'elle le faisait autrefois pour ses amis. Quelle preuve plus frappante qu'elle n'est pas appelée à faire l'histoire, quand ce ne serait que l'histoire de la dispute pour la barbe de l'empereur² !

Le procès des communistes de Cologne lui-même marque l'impuissance de l'Etat dans son combat contre l'évolution de la société. Le procureur du roi de Prusse relevait à la charge des accusés d'avoir répandu secrètement les principes dangereux pour l'Etat contenus dans le *Manifeste communiste*. Et cependant, vingt ans plus tard, ces mêmes principes ne sont-ils pas publiquement propagés en pleine rue, en Allemagne ? N'ont-ils pas retenti à la tribune du Reichstag ? Est-ce que, sous la forme de Programme de l'*Association Internationale des Travailleurs*, ils n'ont pas fait le tour du monde, malgré tous les mandats lancés par les gouvernements ? La société ne retrouvera son équilibre que quand elle tournera autour de son soleil, le travail.

Les *Révélations* disent en terminant : Iéna... c'est le dernier mot lancé à un gouvernement qui emploie de pareils moyens pour subsister et à une société qui a besoin d'un pareil gouvernement pour la protéger. Voici le dernier mot du procès des communistes : Iéna ! Une « prédiction réalisée », dit en riant sous cape le premier Treitschke³ venu, en célébrant avec fierté la dernière victoire militaire de la Prusse et le fusil Mauser. Quant à moi, il me suffit de rappeler qu'il n'y a pas seulement un Düppel à l'intérieur⁴, mais aussi un Iéna intérieur.

Karl Marx. Londres, le 8 janvier 1875.

¹ Référence faite ici au décret de Karlsbad de 1819 et à la répression qui s'en est suivie du mouvement des associations étudiantes (la *Burschenschaft*).

² « Se disputer pour la barbe de l'empereur » (« Streiten um des Kaisers Bart ») est une expression proverbiale allemande pour signifier le fait de se quereller pour des futilités.

³ Référence à Heinrich von Treitschke, un libéral antisémite partisan de la puissance d'Etat et l'un des soutiens de la politique de Bismarck.

⁴ L'expression trouve sa signification dans le nom de la forteresse danoise de Düppel (Dybbøl), dans le Schleswig, prise d'assaut en avril 1864 par les troupes prussiennes durant la guerre de la Prusse et de l'Autriche contre le Danemark. L'expression « Düppel im Innern » désignait l'*ennemi de l'intérieur*.

3.1. Julien Cherval : les trois vies d'un mouchard

L'objectif de cette note est d'établir un point de précision, s'il se peut, sur le personnage de fonctionnaire de police et d'agent provocateur nommé **Joseph Crämer**, alias **Julien Cherval**, alias **Gilbert Nugent**.

Sources :

- K. Marx, *Révélations sur le procès des communistes*, in Karl Marx, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, vol. 4. pp. 583-648.
- K. Marx, *Herr Vogt*, traduction par J. Molitor, Alfred Costes, Éditeur, Paris 1927, en trois volumes (et en particulier le chapitre III. 3 (« Cherval »), vol. 1, pp. 59-78.
- K. Marx, Lettre au conseiller de justice Weber du 24.02.1860, *Correspondance Marx Engels*, Editions sociales, Paris 1978, vol. 6, pp. 74-94. (C dans nos références, suivi du numéro de volume)
- K. Marx, Lettre du 01.06.1860 à Ferdinand Lassalle, *Correspondance Marx Lassalle 1848-1864*, traduction et annotation par Sonia Dayan-Herzbrun, pp. 336-345¹.
- K. Wermuth & W. Stieber, *Die Communisten-Verschwörungen des neunzehnten Jahrhunderts*. vol. 1 et 2, Berlin 1854².
- *Der Bund der Kommunisten, Dokumente und Materialien*, Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED/KPdSU, vol. 1 (1836-1849), vol. 2 (1849-1851), vol. 3 (1851-1852), Dietz Verlag Berlin, 1982. (BDK dans nos références, suivi du numéro de volume)

*

On ne dispose d'aucune indication sur les années de jeunesse de cette personne. Les deux mentions (à l'entrée « 111. Cherval » et « 116. Crämer ») que lui réserve le *livre noir* de Wermuth & Stieber sont très sommaires et même incorrectes³. Une note du premier volume de cet ouvrage le renseigne comme le fils d'un fonctionnaire rhénan du nom de Joseph Krämer⁴. Les minutes du procès du complot allemand-français aux assises de la Seine en février 1852 lui donnent l'âge de 28 ans à cette date⁵. Voilà tout.

1844 Arrêté pour fabrication de faux papiers⁶, une aptitude que lui conférait sa formation professionnelle de lithographe, le dénommé **Joseph Crämer** parvient à s'évader en 1845 de la prison d'Aix-la-Chapelle et à s'enfuir en Angleterre.

*

1846/47 Il est accueilli sous le nom de **Julien Cherval** au sein de la *Ligue des Justes* à Londres par Karl Schapper. Dans ses *Révélations* de 1853, Marx écrit : « En 1846, Cherval a été admis dans la Ligue à Londres par Schapper et sur la proposition de Schapper⁷ ».

¹ Cette longue lettre constitue un document éclairant sur les relations complexes entre les protagonistes. On la trouve également aux pages 165-169 du volume 6 de la correspondance Marx Engels.

² Cet ouvrage contient la plupart des pièces à charge du procès de Cologne ainsi que, dans son deuxième tome, une biographie succincte des 760 militants qui ont fait l'objet d'un fichage policier au cours de ces années 1848-1854. Les deux volumes sont disponibles sur le site de la Bayerische Staatsbibliothek à l'adresse www.bsb-muenchen.de. Les éditions *Nabu Public Domain Reprints* ont publié une version photocopie du second volume.

³ Elles situent par exemple en 1853 sa condamnation de février 1852 aux assises de la Seine (op.cit., vol. 2, p. 38).

⁴ Wermuth & Stieber, op.cit., p. 81. Il est renseigné avec le même prénom que celui de son père, et de surcroît avec une erreur dans l'indication de la ville (Cologne au lieu d'Aix-la Chapelle) où le nommé Crämer purgera sa peine en 1844.

⁵ K. Wermuth & W. Stieber, vol. 1, p. 102.

⁶ « Falsification de traites » selon Marx dans sa lettre à Ferdinand Lassalle du 2.6.1860, (C6. p. 166)

⁷ Marx, *Révélations*, op.cit., p. 598. Il ajoute : « Alors que Marx se trouvait à Bruxelles et n'était même pas membre la Ligue ». Et plus loin: « Mieux que quiconque, Schapper connaissait le passé de Cherval. Il savait que Cherval fut accueilli par lui à la Ligue en 1846 et non par Marx en 1848. » (*Révélations*, op.cit., p. 636). La date de 1846 est donnée à titre indicatif. Dans le modèle de déclaration que Marx

1848

Marx à Engels le 28.10.52 : « De la fin du printemps 1848 à l'été 1850, Cherval demeura sans interruption à Londres, comme ses logeurs peuvent l'attester. Pendant cette période, il ne séjournait donc pas à Paris comme propagandiste. (...) Il ne se rendit à Paris qu'à l'été 1850¹. »

Le 27 février 1860 (on est à cette date au centre de « l'affaire Vogt »), Marx sollicitera Karl Schapper (avec lequel il s'est entretemps réconcilié) pour lui demander de signer sous serment devant les autorités de justice anglaises une déclaration selon laquelle Cherval (alias Crämer) fut introduit par lui (et non par Marx) au sein de l'amicale allemande nommée « der Bund », et qu'en 1851-1852, lors de son séjour à Paris, le même Cherval était membre de cette branche de l'amicale allemande en question alors dirigée par Schapper et Willich. A l'automne 1852, poursuit Schapper, après son retour à Londres, Cherval adhéra à l'*Arbeiterbildungsverein* avant de s'en faire exclure en raison des révélations faites à son sujet lors du procès de Cologne. Il disparut peu après de Londres².

1850 Au cours de l'été 1850, Cherval se rend à Paris, officiellement pour y faire du commerce³. Il prend la direction d'une *commune* de la Ligue appartenant à la fraction Willich/Schapper et comme tel correspond avec Oswald Dietz.

Il agit en même temps comme agent provocateur au service de l'ambassadeur de Prusse à Paris, le prince Hatzfeldt, à qui il révèle le rôle d'archiviste d'Oswald Dietz et son adresse à Londres. Stieber et Greif seront aussitôt prévenus et pourront faire procéder au cambriolage, par Max Reuter, de l'appartement de Dietz⁴.

Sept. 51 La rencontre à Paris entre Stieber et le préfet de police Pierre Carlier va permettre la mise en œuvre d'une action policière conjointe entre les polices française et prussienne pour monter de toutes pièces un prétendu complot communiste dans la capitale et en France : on arrête plus de 150 émigrés en majorité allemands ainsi que 26 français. Les inculpés appartiennent tous à la fraction Willich/Schapper.

Le but poursuivi du côté allemand est d'alourdir le dossier des inculpés de Cologne. L'intérêt du côté français, à la veille du coup d'Etat de Louis Bonaparte, est d'impliquer non seulement de dangereux conspirateurs mais aussi l'émigration démocratique française à Londres et notamment Ledru-Rollin⁵.

28.02.52 Verdict dans le prétendu complot germano-français : ils sont 10 prévenus à se voir lourdement condamner pour préparation d'un coup d'Etat.

Peu de temps après le jugement, vers la mi-avril, la police laissera s'échapper Cherval de la prison de Mazas après un simulacre d'évasion en compagnie de Joseph Gipperich (qui se révélera être aussi un mouchard).

Marx à Engels, le 22 mai 52 : « Tu as certainement lu les exploits de Cherval devant les assises de Paris dans le *Complot allemand-français*.

fera signer par Karl Schapper en 1860, il laisse la date en blanc. Dans sa lettre du 28 octobre 52 à Engels, Marx parle de l'année 1847. (C3, p. 249). De même dans la note qu'il adresse à l'avocat Schneider II en octobre 52, il date de 1847 l'admission de Cherval à la Ligue par Schapper (C3, p. 249).

¹ C3, p. 249.

² C6, pp. 96-97. Schapper signera cette déclaration le 1er mars 1860 devant le tribunal de police de Bow Street à Londres.

³ Il est à cette époque muni d'un passeport irlandais.

⁴ Marx à Ferdinand Lassalle, le 2 juin 1860 (C6, p. 167).

⁵ Comme cela apparaît clairement dans le réquisitoire de l'avocat général M. Croissant, le 28 février 1852 devant les assises de la Seine, le ministère public accusant le *Comité Central démocratique* de Ledru-Rollin, Mazzini, Darasz et Ruge d'être partie prenante du complot de Paris. (Source : le compte rendu des actes du procès dans la *Gazette des Tribunaux, Journal de jurisprudence et des débats judiciaires*, édition du 29 février 1852 (en ligne sur le site de Gallica).

Comme tu l'as peut-être appris par les journaux anglais (...) il a échappé aux argousins en faisant preuve d'une témérité extraordinaire. Il s'avère après coup que c'était avec l'accord de la police à laquelle il avait dit tout ce qu'il savait. Les gens de Great Windmill eux-mêmes ont été obligés d'exclure ce héros qu'ils avaient fait parader à Londres¹. ».

Il semble bien que dans cette affaire, Cherval ait été rétribué (sous le nom de Frank) comme agent de la police française², laquelle le chargera du reste, en l'envoyant à Londres, de surveiller les activités des opposants orléanistes. Marx à Engels, le 13 juillet 1852 : « On l'a donc envoyé à Londres pour y surveiller les réfugiés allemands et garder en outre un « œil sur Claremont³ ».

Mai 52 Cherval se réfugie à Londres en mai 52 et rejoint l'*Arbeiterbildungsverein* de la Great Windmill Street où il est d'abord accueilli « comme un martyr politique⁴ » avant d'être bientôt démasqué et exclu.

A Londres, il se trouve embauché par Greif qui l'envoie « enquêter » à Jersey⁵.

25.10.52 Marx à Engels : « Cherval a écrit lui-même à l'*Association londonienne des travailleurs* qu'il « était un *espion*, mais au sens noble de l'*espion* de Cooper⁶ ».

*

1853 Cherval s'installe à Genève sous le nom de **Gilbert Nugent**⁷.

Habile lithographe, il s'introduit dans les milieux progressistes (l'*Arbeiterbildungsverein* de Genève) et pousse à fabriquer de la fausse monnaie pour, selon ses dires, ruiner le crédit des États et déclencher une révolution européenne.

Par ailleurs, il entre en contact avec Carl Vogt⁸.

Il est découvert et dénoncé par Johann Marx fournit dans *Herr Vogt*² un large extrait de

¹ C3, p. 132.

² Ou le soit devenu.

³ C3, p. 151. Claremont était un château dans les environs de Londres où résidait Louis-Philippe depuis sa fuite de Paris en 1848. Cette double appartenance à la police allemande et française aura pour conséquence que l'ambassade prussienne cessera désormais de rétribuer ses services. (Marx à Engels, le 28 octobre 52, C3, p. 151 et pp. 249-250).

⁴ K. Marx, *Herr Vogt*, op.cit., p. 61.

⁵ Marx à Lassalle, le 2 juin 1860. : « Dès son arrivée à Londres, Cherval fut embauché pour un fixe hebdomadaire de 1 £ et 10 shillings par Greif, qui l'envoya notamment à Jersey pour qu'il y mette au point un grand complot politique. Par la suite, les relations entre Greif et Cherval se sont interrompues. » (C6, p. 169).

⁶ C3, p. 244-245. L'expression fait référence à un roman de James Fenimore Cooper intitulé *L'Espion*. Le personnage principal affirmait être devenu un espion par patriotisme.

⁷ Du nom de son épouse ou de sa compagne.

⁸ Qui l'occupe comme lithographe. Marx, au chapitre « Cherval » de *Herr Vogt* : « Je l'avais depuis longtemps perdu de vue lorsqu'une note envoyée par un correspondant genevois à la « République des Ouvriers » paraissant à New York m'apprit par hasard qu'en mars 1853 Cherval était arrivé à Genève sous le nom de Nugent et en était reparti dans l'été de 1854. Il se rencontra donc avec Vogt à Genève quelques semaines après que mes *Révélations*, compromettantes pour lui, eurent paru chez Schabelitz à Bâle. » (op.cit., pp. 61-62).

Philipp Becker qui prend l'initiative de faire circuler un exemplaire des *Révéla-tions* de Marx¹.

la lettre du 20 mars 1860 de Johann Philipp Becker à l'un de ses correspondants à Londres, lettre où il décrit le comportement de Cherval à Genève et la manière dont le personnage lui est devenu suspect.

Il est alors expulsé de Genève par Jean-Jacques Castoldi, le chef du Département de Justice et Police du canton.

1854 Retour à Paris

Marx à Engels, le 26 août 1854 : « Cherval, après avoir, sous le nom de « Crâmer » - mais, cette fois c'est son vrai nom qui lui a servi de pseudonyme - vécu toutes sortes d'aventures en Suisse (il a travaillé entre autres comme lithographe pour Monsieur Vogt également et s'est placé sous sa protection toute spéciale) vit maintenant à Paris. J'ai son adresse³ ».

Cherval reprend contact avec Vogt⁴.

*

La littérature historique semble avoir perdu la trace de Cherval à partir de cette date.

¹ Parallèlement, Cherval avait été reconnu par un réfugié français, l'avocat Laya qui l'avait défendu lors de son procès à Paris.

² Op.cit., pp. 68-78.

³ C4, p. 154.

⁴ Ceci explique qu'il occupera une place importante dans la controverse de *Herr Vogt*, ce dernier ayant accusé Cherval d'être...un agent de Marx.

3.2. Karl Krause, alias Charles Fleury

Sources :

- Kurt Kranke, « Marginalien zum agent-provocateur Charles Fleury », in Beiträge zur Marx-Engels-Forschung 13 (1982), pp. 79-88.
- K. Marx, *Révélations sur le procès des communistes*, in Karl Marx, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, volume 4, pp. 483-648
- K. Marx, *Herr Vogt*, traduction par J. Molitor, Alfred Costes, Éditeur, Paris 1927, en trois volumes (et en particulier le chapitre III. 3 (« Cherval »), pp. 59-78 ainsi que l'annexe 4, vol. 3, pp. 89-103).
- K. Marx, Lettre au conseiller de justice Weber du 24.02. *Correspondance Marx Engels*, Editions sociales, Paris 1978, 1860, vol. 6, pp. 74-94 (C dans nos références, suivi du numéro de volume).
- K. Marx, Lettre du 01.06.1860 à Ferdinand Lassalle, *Correspondance Marx Lassalle 1848-1864*, traduction et annotation par Sonia Dayan-Herzbrun, pp. 336-345¹.
- K. Wermuth & W. Stieber, *Die Communisten-Verschwörungen des neunzehnten Jahrhunderts*. Vol. 1 et 2, Berlin 1854. La notice concernant Krause/Fleury se trouve aux pages 60-70 du second volume².
- *Der Bund der Kommunisten, Dokumente und Materialien*, Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED/KPdSU, vol. 1 (1836-1849), vol. 2 (1849-1851), vol. 3 (1851-1852), Dietz Verlag Berlin, 1982. (BDK dans nos références, suivi du numéro de volume)

*

- | | |
|--|---|
| De son vrai nom Carl Friedrich August Krause , il est né le 9 janvier 1824 à Coswig, près de Dresde, en Saxe ³ . | Il est le fils du cordonnier Krause exécuté en 1835 à Dresde pour complicité dans le meurtre, le 13 avril 1834, de la comtesse Henriette von Schönberg et de sa camériste Marianne Spitzberger ⁴ . |
| 1842 | En mars 1842, selon le <i>livre noir</i> de K. Wermuth et W. Stieber, il subit une peine de quatre années de prison pour vol avec effraction. |
| 1846 | Libéré le 13 octobre 1846, il s'installe à Dresde où il travaille comme cigarier. |
| 1849 | Il collabore au début de 1849 à la <i>Dresdner Zeitung</i> de L. Wittig avant de prendre part, en mai 1849, aux journées insurrectionnelles de Dresde. Il s'engagera par la suite dans les combats du Bade et du Palatinat au cours desquels il se verra emprisonner, le 25 juin 49, à Karlsruhe puis transférer à Rastatt. |
| 1850 | Il réapparaît sous le nom de Charles Fleury à Londres où il se trouve accueilli un certain temps au sein de la « caserne ⁵ » d'August Willich. |

Marx évoque cette période dans l'une des annexes de son *Herr Vogt*. S'appuyant sur les révélations de Wilhelm Hirsch dans son article justificatif d'avril 1853 sur « Les victimes du mouchardage », il écrit : « Fleury (était) autrefois occupé à l'expédition de la *Dresdner Zeitung* rédigée par L. Wittig. Sur la foi de recommandations apportées de Saxe, le gouverne-

¹ Cette longue lettre constitue un document éclairant sur les relations complexes entre les protagonistes. On la trouve également aux pages 165-169 du volume 6 de la correspondance Marx Engels aux Editions sociales.

² On peut la lire en caractères romains aux pages 571-572 du volume 8 des *Marx Engels Werke*, Dietz Verlag, Berlin 1960.

³ Dans ses *Révélations*, Marx situe sa naissance à Altenbourg (op.cit. p. 628).

⁴ Marx à Ferdinand Lassalle, le 2 juin 1860 (C6, p. 168).

⁵ On nommait ainsi le local où Willich accueillait à Londres dans un cadre militaire les réfugiés allemands sans ressources.

ment provisoire du grand-duché de Bade l'envoya dans le palatinat pour y organiser le Landsturm, etc. Quand les Prussiens entrèrent à Karlsruhe, il fut fait prisonnier, etc. Il reparut tout à coup à Londres à la fin de 1850 ou au début de 1851. Il porte dès le premier jour le nom de *Fleury*, se trouve comme tel au milieu des autres réfugiés dans une situation critique, du moins en apparence, s'installe avec les camarades à la caserne aménagée pour les réfugiés par le comité spécial, et touche l'allocation. Au début de l'été 1851, sa situation s'améliore tout à coup; il s'installe dans un appartement convenable et épouse, à la fin de l'année, la fille d'un ingénieur anglais¹. ».

- 1851 Son mariage avec une anglaise de famille riche² lui permet de s'établir comme un respectable négociant de la City. Il ne cesse pour autant pas d'agir au service de la police prussienne. Cette aisance lui permettra d'offrir un soutien financier à A. Willich³, lequel n'évitera pas de participer à son insu (ou non ?) au double jeu de son bienfaiteur⁴.

En juillet 1851, il est l'un des protagonistes du vol des archives Dietz à Londres, chargé par Stieber de racheter les pièces volées par Max Reuter.

Vers la fin de l'été ou à l'automne 1851, il est envoyé sous le nom de **Schmidt** à Paris où il entre en relation avec Julien Cherval (en vérité Joseph Crämer), avec le ministre plénipotentiaire prussien, le comte Edmund von Hatzfeld et l'espion français Lucien de la Hodde⁵. Il s'agit d'infiltrer la direction parisienne de la fraction Willich/Schapper⁶ afin de renforcer le dossier d'accusation de Cologne.

- 1852 De retour à Londres, Fleury va entreprendre de février à septembre 52 de fabriquer avec Wilhelm Hirsch, et sous la direction de Greif, les fausses pièces du prétendu « registre original » dont Stieber fera mention dans sa déposition du 23 octobre 52 à Cologne. Ensemble, ils rédigent non moins de faux tracts qu'ils attribuent au « parti de Marx », un appel « Au prolétariat rural » et un autre intitulé « Aux enfants du peuple⁷ ».

W. Hirsch et lui collaboreront jusque la fin d'octobre 1852⁸.

- 8.10.52 Fleury fait la connaissance de Peter Imandt qu'il engage pour lui donner des leçons de français⁹.

- 3.11.52 C'est à l'occasion de la déposition du 3 novembre 52 au procès de Cologne du policier Friedrich Goldheim que se trouve publiquement révélé le rôle joué à Londres par

¹ Op.cit., vol. 3, pp. 92-93.

² « Une famille respectable de quakers anglais », selon Marx (C3, p. 279).

³ Marx à Engels, le 02.11.52 : « Le négociant Fleury atteste (...) que presque chaque semaine Willich a extorqué à lui-même et à ses amis anglais plusieurs livres, sous prétexte qu'il en avait besoin pour des réfugiés » (C3, p. 270)

⁴ Marx à Cluss, le 17 avril 1853 : « Willich tout au début du procès de Cologne s'est vanté auprès de Fleury (qui rapporta la chose à Imandt) de posséder une lettre de moi datée de Manchester et adressée à Bangya. (...) Donc Willich avait à ce moment-là avec Hirsch des relations qu'il n'aurait pas dû avoir. Il savait que Hirsch avait ce même genre de relations illicites avec Greif et que son ami Fleury était un espion. (...) Le « courageux brave homme » dont le dernier but, soit dit en passant, est de boire et de manger gratis, voulait me tendre un piège et pour atteindre ce but se commit avec des mouchards avec qui il noua de noires intrigues » (C3, pp. 358-359).

⁵ Sous le nom de Duprez (*Herr Vogt*, op.cit., p. 60).

⁶ La fraction Willich-Schapper disposait de 4 *communes* à Paris et de quelques groupes à Strasbourg, Valenciennes et Metz.

⁷ K. Marx, *Herr Vogt*, vol. 3, p. 97 et C6, lettre à F. Lassalle, p. 169.

⁸ K. Marx, *Herr Vogt* : « Les dernières rencontres de Hirsch et de Fleury datent de fin octobre 1852 » (vol. 3, p. 104).

⁹ « Le 8 ou 9 octobre, Imandt entra « en contacts fréquents » avec Fleury, à savoir en qualité de percepteur » (K. Marx, *Révélation*, op.cit., p. 628).

Charles Fleury dans la « transmission » des comptes rendus de réunion du « parti de Marx ».

La nouvelle parvient à Londres à travers le compte rendu de la *Kölnische Zeitung* du 5 novembre 52. Aussitôt, Ernst Dronke¹ et Peter Imandt se rendent à son domicile (le même immeuble où résidait Goldheim) pour obtenir de lui qu'il signe, le 8 novembre, une déclaration selon laquelle il n'a pu recevoir d'eux les comptes rendus en question, et que par ailleurs, il ne connaît personne du nom de Liebknecht².

Marx dans son *Herr Vogt*: « Quelques mois après le procès des communistes, Fleury fut, pour faux en écritures publiques, condamné à Londres à plusieurs années de travaux forcés⁴. ».

Marx à Engels, le 10.11.52 : « Une fois qu'ils eurent la déclaration en poche, ils lui déclarèrent qu'il était un espion, que Greif habitait chez lui, que nous étions au courant de tout et que nous avions roulé la police alors qu'elle croyait nous rouler. Il continua naturellement à protester de son innocence³. ».

Marx à Lassalle, le 2 juin 1860 : « (...) le même Fleury-Krause a été condamné à Londres à trois ans de pontons⁵ pour contrefaçon. Il a, à présent, purgé sa peine et repris ses anciennes habitudes⁶. » .

¹ Dronke qui remplaçait quelquefois Imandt dans ses leçons de français.

² K. Marx, *Révélation*, op.cit., p. 630. Cette déclaration visait surtout à démentir l'affirmation de Goldheim selon laquelle Fleury aurait attesté l'existence à Londres d'un « H. Liebknecht », une manière de sauver la prétendue authenticité des pièces déposées par Stieber à Cologne.

³ C3, pp. 277-278.

⁴ K. Marx, *Herr Vogt*, op.cit., vol. 3, Annexe 4, p. 93.

⁵ De vieux navires utilisés comme prisons. Il nous manque de connaître les circonstances de cette condamnation.

⁶ C6, p. 168.

3.3. Un faussaire nommé Wilhelm Hirsch

Sources :

- Kurt Kranke, « Marginalien zum agent-provocateur Charles Fleury », in Beiträge zur Marx-Engels-Forschung 13 (1982) pp. 79-88.
- K. Marx, *Révélations sur le procès des communistes*, in Karl Marx, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, volume 4, pp. 483-648
- K. Marx, *Herr Vogt*, traduction par J Molitor, Alfred Costes, Éditeur, Paris 1927, en trois volumes (et en particulier l'annexe 4 intitulée « Le procès communiste de Cologne¹ », vol. 3, pp. 89-104.
- K. Marx, Lettre au conseiller de justice Weber du 24.02.1860, *Correspondance Marx Engels*, Editions sociales, Paris 1978, vol. 6, pp. 74-94. (C dans nos références, suivi du numéro de volume)
- K. Marx, Lettre du 01.06.1860 à Ferdinand Lassalle, *Correspondance Marx Lassalle 1848-1864*, traduction et annotation par Sonia Dayan-Herzbrun, pp. 336-345².
- K. Wermuth & W. Stieber, *Die Communisten-Verschwörungen des neunzehnten Jahrhunderts*. Vol. 1 et 2, Berlin 1854.

- *Der Bund der Kommunisten, Dokumente und Materialien*, Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED/KPdSU, vol. 1 (1836-1849), vol. 2 (1849-1851), vol. 3 (1851-1852), Dietz Verlag Berlin, 1982. (BDK dans nos références, suivi du numéro de volume)

*

Le principal des informations que l'on peut réunir sur le personnage de Wilhelm Hirsch dans ses relations avec Marx et Engels couvre la période 1851-1853, et spécialement les mois de février à septembre 1852 au cours desquels il entreprend de fabriquer avec Charles Fleury les fausses pièces des délibérations du « parti de Marx ». En amont de ces dates et en aval, les données sont rares³.

1848 Originaire de Hambourg, W. Hirsch aurait été emprisonné dans cette ville en 1848 « à cause d'un poème révolutionnaire⁴ ».

Déc. 51 Il arrive à Londres à l'automne 1851 et se trouve accueilli en décembre au sein de la section « marxiste » de la Ligue.

Marx écrit dans ses *Révélations* : « Au début décembre 1851, Hirsch se présentait à la société Marx comme réfugié communiste. Simultanément, des lettres envoyées de Hambourg le dénonçaient comme espion. On décida néanmoins de tolérer momentanément sa présence dans la Société, de le surveiller et de se procurer des preuves de son innocence ou de sa culpabilité⁵. ».

Or l'incident d'une perquisition à Cologne chez l'épouse de Roland Daniels va bientôt convaincre Marx et ses camarades du rôle d'informateur policier de Hirsch : « (...) toute la dénonciation, *poursuit Marx*, avait été inventée par un certain Hirsch, jeune voyou qui n'eut aucun scrupule de conter à la police prussienne, contre argent comptant, autant de mensonges qu'elle souhaitait. Depuis le 15 janvier, Hirsch avait disparu des réunions; il fut, dès lors, formellement exclu de la Société⁶. ».

¹ Marx procède en effet à de larges citations des déclarations de Wilhelm Hirsch parues en avril 53 dans la *New-Yorker Criminal-Zeitung* sous le titre « Les victimes du mouchardage. Mémoire justificatif ».

² Cette longue lettre constitue un document éclairant sur les relations complexes entre les protagonistes. On la trouve également aux pages 165-169 du volume 6 de la correspondance Marx Engels.

³ La notice qui lui est consacrée par le *livre noir* de K. Wermuth & W. Stieber (op.cit., vol. 2, pp. 58-59) est notamment des plus sommaires.

⁴ K. Marx, « Le chevalier de la noble conscience », in K. Marx, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 4, p. 668.

⁵ K. Marx, *Œuvres*, op.cit., vol. 4, p. 612.

⁶ K. Marx, *Révélations*, op.cit., pp. 612 et 613.

- 12.01.52 Il rédige une déclaration polémique contre Willich/Schapper. A cette date, Hirsch fait encore partie de la section londonienne de la Ligue. C'est du reste Marx lui-même qui adresse le 16 janvier 1852 le texte de cette déclaration à J. Weydemeyer : « Ci-joint une « Déclaration » d'un de nos membres de la Ligue que tu dois insérer dans ton journal, en petits caractères parmi les annonces ou sous la partie rédactionnelle⁷. ».
- Marx se ravisera bientôt. A Weydemeyer le 20 février 1852 : « A propos, n'imprime pas l'annonce de Hirsch, si elle ne l'est pas encore ». Puis une seconde fois, au même, le 5.03.52 : « Si ce n'est pas encore fait, ne publie pas la déclaration de Hirsch. Ce n'est pas un type propre, bien qu'il ait raison contre Schapper et Willich⁸. ».
- 18.01.52 Hirsch participe à la création, le 18 janvier 1852, du *Neuer Londoner Arbeiterverein*. C'est lui qui rédige les procès-verbaux des réunions constitutives⁹.
- Fév. 52 Hirsch est démasqué et se trouve exclu de la Ligue¹⁰.
- Marx à Engels, le 3 mars 52 : « L'espion est « Hirsch » de Hambourg que nous avons chassé de la Ligue il y a quinze jours. Il y avait été admis en Allemagne, mais comme je n'ai jamais eu une totale confiance en lui, je n'ai jamais émis en sa présence le moindre propos compromettant¹¹. »
- Il ne tarde pas alors à entrer en contact avec les services de police attachés à l'ambassade de Prusse à Londres.
- Marx fournit dans son annexe 4 à *Herr Vogt* un large extrait du récit qu'a laissé Wilhelm Hirsch de sa première rencontre avec Greif et Fleury¹².
- De février à septembre 1852, Hirsch et Fleury vont entreprendre de rédiger les faux documents destinés à servir l'accusation au procès de Cologne.
- Oct. 52 Hirsch est approché par le policier Goldheim qui a été envoyé à Londres pour le persuader de venir témoigner à Cologne sous le nom de « H. Liebknecht », attestant ainsi l'authenticité des pièces signées par ce personnage tout à fait imaginaire. Hirsch refuse prudemment de s'engager dans une telle démarche.
- Marx dans les *Révélations* : « Hirsch se vit offrir une pension d'Etat en règle, mais tout autant que Goldheim, Hirsch avait son flair policier. Il n'était pas sans savoir que n'étant ni procureur, ni lieutenant de police, ni conseiller de police, il n'avait pas le privilège de se parjurer impunément. L'instinct lui disait qu'on le laisserait tomber dès que l'affaire tournerait mal. Le cerf¹³ ne voulait pas devenir un bouc, ni surtout un bouc émissaire : il refuse tout net¹⁴. ».
- Selon Hirsch, Fleury s'efforcera ensuite de lui faire signer sous serment une attestation au nom de H. Liebknecht attestant l'authenticité des pièces évoquées à Cologne. La démarche n'aboutira pas, ce qui explique que Fleury se soit trouvé publiquement dévoilé par la déposition du 3 novembre 52 à Cologne de Goldheim, lequel devait à tout prix
- Il a été question d'une autre usurpation d'identité lorsque le chef de la police prussienne à Berlin, Karl Hinckeldey, envisagea de faire déposer Hirsch à Cologne sous le nom de Wilhelm Haupt qui s'était enfui au Brésil : « Après la « disparition » soudaine, pendant le procès des communistes à Cologne, du témoin hambourgeois Haupt, Hinckeldey chargea par courrier l'ambassade de Prusse à Londres de

⁷ C3, p. 14.

⁸ C3, p. 81.

⁹ Cette nouvelle société dont Marx annonce la création dans sa lettre à Weydemeyer du 23 janvier 52 se posait en concurrente de l'*Arbeiterbildungsverein* de Willich et Schapper. Elle n'a eu toutefois qu'une existence éphémère. Les comptes rendus de Hirsch transmis par G.L. Stechan ont permis à Marx de disposer d'un spécimen de son écriture. (C3, p. 267)

¹⁰ En même temps, le jour de réunion de la section de la Ligue se trouve modifié, un détail qui prendra toute son importance lorsqu'il s'agira de dénoncer comme des faux les pièces déposées par Stieber devant le tribunal de Cologne.

¹¹ C3, p. 74.

¹² *Herr Vogt*, annexe 4, vol. 3, p. 90-93.

¹³ « Der Hirsch » en allemand signifie « le cerf ».

¹⁴ K. Marx, *Révélations*, p. 616.

- conforter la crédibilité de ces documents en leur attribuant une « source sûre¹⁵ ».
- trouver quelqu'un qui se chargeât du rôle de Haupt et confirmât devant les assises « sous serment » les dénonciations de celui-ci. (...) Hirsch, après s'être entendu avec Fleury (...) se déclara prêt¹⁶. ».
- 6.11.52 Hirsch reconnaît sous serment devant « l'officier de police Jardine » de Bow Street qu'il a lui-même fabriqué, sous les ordres de Greif et de Fleury, les pièces du registre original figurant dans le dossier d'accusation de Cologne¹⁷.
- Il fait cette déposition sous la pression de Willich qui, selon Marx, lui donne ensuite de l'argent « pour décamper », allant même « jusqu'à le faire conduire sur le vapeur sous prétexte de l'envoyer à Cologne faire lui-même ses aveux¹⁸. ».
- 01.04.53 Hirsch publie du 1er au 22 avril dans un hebdomadaire allemand de New York, la *New-Yorker Criminal-Zeitung*¹⁹, une série d'articles qu'il intitule « Les victimes du mouchardage. Mémoire justificatif de Wilhelm Hirsch ».
- Hirsch de trouve encore à Londres au moment de leur rédaction.
- Fin avril Marx à Engels, le 27 avril 1853 : « Hirsch était avant-hier chez le consul russe et le même jour dans la maison de Fleury avec Stieber et Goldheim²⁰. ».
- J. Weydemeyer publie, fin avril 53, dans la *New-Yorker Criminal-Zeitung*, sous le titre « Le mouchard "démocratique" », une réfutation des affirmations de Wilhelm Hirsch.
- Marx à Lassalle le 2 juin 1860 : « En avril 1853, Goldheim et Stieber retournèrent à Londres pour inventer et tisser des liens entre le mystérieux complot des poudres de Kossuth et celui de Berlin (de Ladendorf²¹). Hirsch se trouvait alors constamment en leur compagnie à Londres (donc plusieurs mois après la fin du procès de Cologne) et coopérait activement avec eux²². ».
- 5.05.53 Marx fait paraître dans la *New-Yorker Criminal-Zeitung* sa réplique à Wilhelm Hirsch intitulée « Les confessions de Hirsch²³ ».
- Marx avait été prévenu dès le 24 mars de la parution prochaine des articles de Hirsch par Adolph Cluss²⁴.

¹⁵ C6, p. 172.

¹⁶ K. Marx, C6, pp.169-170. Cette manigance fut abandonnée sur les indications du Procureur général lui-même.

¹⁷ K. Marx, *Révolutions*, p. 630 et C6, p. 172. Marx note que le même jour, « l'oiseau Greif (...) le chef des agents de la police prussienne à Londres, le responsable officiel des mystifications, le lieutenant de police attaché à l'ambassade de Prusse » s'empresse de quitter Londres. On est à cette date du 6 novembre à la fin du procès dont le verdict sera rendu le 12 novembre 52.

¹⁸ C3, p. 279. Marx trouve dans cette attitude de Willich la preuve de sa compromission avec la compagnie de mouchards à laquelle appartenait Hirsch : « Ainsi Monsieur Willich nous a soufflé l'occasion d'une procédure judiciaire que nous voulions engager nous-mêmes à Londres. Dans quel but ? Les choses deviennent très simples si l'on considère qu'il était depuis 6 mois l'homme entretenu du négociant Fleury et que des choses très compromettantes seraient dévoilées si nous faisons arrêter Fleury ». Sur le sujet, nous renvoyons aux deux pages de conclusion du chapitre « La fraction Willich-Schapper » des *Révolutions* (op.cit., pp. 638-639).

¹⁹ Le titre complet de cette publication est *Belletristisches Journal und New-Yorker Criminal-Zeitung.*, autrement dit *Le journal des Belles-Lettres et Gazette criminelle new-yorkaise*.

²⁰ C3, p. 367.

²¹ Lequel avait été dénoncé à Berlin (et accusé de complot) avec plusieurs autres militants par un ancien membre de la Ligue, Hentze, devenu indicateur de police (et témoin à charge lors du procès de Cologne).

²² C6, p. 168.

²³ K. Marx, *Œuvres*, op.cit., vol. 4, pp. 575-579.

²⁴ Lettre de Marx à Engels du 10 avril 1853, C3, p. 345.

1860 Marx à Engels, le 31.01.60 : « l'ami Hirsch (...) est en prison à Hambourg pour faux et usage de faux¹ ».

Marx à Weber, le 24.02.60 : « un certain Hirsch, actuellement en prison à Hambourg² ».

Marx à Lassalle vers le 2.06.60 : « Hirsch, actuellement en prison³ ».

¹ C6, p. 22.

² C6, p. 91.

³ C6, p. 166. Il nous manque de connaître les circonstances de cet emprisonnement.

4.1. Fr. Engels, *Le procès des Communistes à Cologne*

Marx sollicite Engels le 16.11.52 : « Si cela t'est possible, rédige d'ici vendredi un article sur l'affaire de Cologne pour le *Tribune*. Tu as maintenant une aussi bonne connaissance des pièces du dossier que moi et j'ai depuis 4 ou 5 semaines tellement négligé le merdier domestique pour me consacrer aux affaires publiques que je ne parviendrai pas encore à travailler cette semaine, malgré la meilleure volonté du monde¹. ».

Engels à Marx, le 29.11.1852 : « J'ai travaillé à l'article ci-joint jusqu'à une heure du matin² ». Daté du 1^{er} décembre 1852, le texte paraîtra dans le *New York Daily Tribune* n° 3645, du **22 décembre 1852** sous la signature de Marx³.

Les dates indiquent que la rédaction de ce texte d'Engels est quasi contemporaine de l'écriture par Marx de ses *Révélations*⁴. Il s'agit donc, c'est important de le noter, d'un écrit original en ce sens qu'il n'est pas un simple décalque rédigé à partir des analyses de Marx. Et sous cet angle, il offre un bel exemple de **la sobre rigueur** du style d'Engels, de **son intelligence politique** et de **ses facultés de synthèse**.

Vous aurez probablement reçu par les journaux européens de nombreux rapports sur le procès monstre des communistes à Cologne en Prusse et ses résultats⁵. Mais comme aucun des rapports ne fait un exposé tant soit peu véridique des faits, et comme ces faits jettent une lumière crue sur les méthodes politiques à l'aide desquelles le continent européen est maintenu sous le joug, je considère comme nécessaire de revenir sur ce procès.

Le Parti communiste ou prolétarien, de même que les autres partis, avait perdu, par suite de la suppression des droits d'association et de réunion, les moyens de se donner une organisation légale sur le continent. De plus, ses chefs avaient été exilés de leurs pays. Mais aucun parti politique ne peut exister sans organisation; et si la bourgeoisie libérale et les boutiquiers démocrates, grâce à leur situation sociale, à leur situation économique favorable et aux relations journalières, établies de longue date entre leurs membres, pouvaient jusqu'à un certain point suppléer à l'absence de cette organisation, la classe prolétarienne à laquelle faisaient défaut semblable position sociale et semblables moyens financiers était nécessairement contrainte de la chercher dans l'association secrète. De ce fait, en France et en Allemagne surgissaient ces nombreuses sociétés secrètes qui, dès 1849, ont toutes, les unes après les autres, été découvertes par la police et poursuivies comme des conspirations; mais si nombre d'entre elles étaient réellement des conspirations organisées avec l'intention formelle de renverser le gouvernement du jour - et lâche serait celui qui n'emploierait pas en certaines circonstances des méthodes conspiratrices, comme serait imbécile celui qui s'y cramponnerait en d'autres circonstances⁶ - , il existait aussi quelques autres sociétés formées dans un but plus large et plus élevé. Celles-là savaient que le renversement d'un gouvernement établi ne serait qu'une étape passagère dans la grande lutte imminente, et elles avaient l'intention d'organiser et de préparer le parti dont elles formaient le noyau, pour le dernier combat décisif qui doit un jour ou l'autre écraser pour toujours la domination, non pas simplement des « tyrans », « despotes », et « usurpateurs », mais d'un pouvoir de beaucoup plus puissant, de beaucoup plus terrible que le leur, **celui du Capital sur le Travail**⁷.

¹ C3, p. 280.

² C3, p. 291.

³ Nous citons à partir de la traduction disponible sur le site www.marxiste.org (et soigneusement amendée). Le texte a paru comme vingtième chapitre de l'ensemble intitulé « Révolution et contre-révolution en Allemagne », in Friedrich Engels, *La révolution démocratique bourgeoise en Allemagne*, Éditions sociales, Paris 1951 pp. 302-307.

⁴ Marx annonce à Engels le 3 décembre 52 qu'il a terminé le manuscrit des *Révélations*.

⁵ Pour rappel, le verdict a été prononcé le 12 novembre 1852.

⁶ Engels se garde bien d'une condamnation de principe, au risque de recommander une voie très difficile à suivre dans les circonstances de l'action militante concrète.

⁷ C'est nous qui soulignons.

Telle était l'organisation du Parti communiste qui était en première ligne en Allemagne. D'accord avec les principes du *Manifeste* (publié en 1848) et avec ceux qui sont exposés dans une série d'articles sur *Révolution et contre-révolution* en Allemagne, publiés dans la *New York Daily Tribune*¹, ce parti ne s'était jamais imaginé qu'il serait capable de provoquer, à son gré, à n'importe quel moment, cette révolution qui devait réaliser ses idées. Il étudiait les causes qui avaient produit les mouvements révolutionnaires en 1848, et les causes qui les avaient fait échouer. Ayant reconnu que l'antagonisme social des classes était au fond de toutes les luttes politiques, il s'appliquait à étudier les conditions dans lesquelles une classe de la société peut et doit être appelée à représenter l'ensemble des intérêts d'une nation, et arriver à la gouverner politiquement. L'histoire a montré au Parti communiste comment, après l'aristocratie foncière du moyen âge, la puissance financière des premiers capitalistes grandit et saisit les rênes du gouvernement; comment l'influence sociale et la domination politique de cette partie des capitalistes, l'aristocratie financière, furent supplantées par la force croissante, depuis l'introduction de la vapeur, des capitalistes industriels, et comment, à l'heure présente, deux autres classes encore revendiquent le pouvoir politique, la classe des petits bourgeois et celle des ouvriers industriels. L'expérience révolutionnaire pratique de 1848-49 confirma les réflexions théoriques, qui aboutissaient à la conclusion que la démocratie des petits bourgeois devait tout d'abord² avoir son tour au gouvernement avant que la classe ouvrière communiste pût espérer s'établir au pouvoir d'une façon permanente et détruire ce système de l'esclavage du salariat qui la maintient sous le joug de la bourgeoisie. L'organisation secrète des communistes ne pouvait donc avoir pour but direct le renversement des gouvernements *établis* d'Allemagne. Étant créé pour renverser non ceux-ci, mais le gouvernement insurrectionnel qui tôt au tard doit leur succéder, ses membres, individuellement, auraient pu et certainement voulaient prêter main-forte à un mouvement révolutionnaire contre le *statu quo*; mais la *préparation* d'un pareil mouvement autrement que la propagande secrète des opinions communistes dans la masse ne pouvait être l'objectif de l'association. Ces principes de la société étaient si bien compris par la majorité de ses membres que, lorsque certains ambitieux arrivistes essayèrent de la transformer en une conspiration pour faire une révolution *ex tempore*³, ils furent promptement jetés dehors.

On se trouve ici au centre d'une argumentation dont il fait souligner la **densité politique** :

1. Le radicalisme des communistes en son principe s'exerce contre la logique organique du mécanisme d'exploitation Capital/Travail et non, par une espèce de complotisme, contre telle ou telle forme circonstancielle de pouvoir gouvernemental.
2. La logique du mode de production capitalise conduit nécessairement à sa mise en crise.
3. Il appartient au parti communiste de donner toute la mesure de sa lucidité en cas de crise insurrectionnelle et d'assurer dans ces circonstances l'hégémonie politique du prolétariat. On est ici dans le droit fil de l'Adresse de mars 1850⁴.

C'est le même raisonnement que Marx soutient dans les deux premiers chapitres de ses *Révolutions* mais Engels est ici, comme souvent, plus tranchant. Tout se joue dans le processus révolutionnaire lui-même qui n'est pas conspiratif par nature. Les communistes sont appelés à accomplir leur rôle politique dans le cadre du pouvoir insurrectionnel qui *surgira de la force même du développement antagoniste du mode de production*.

Or, une telle association ne pouvait, d'après aucune loi exister sur la

¹ Ces vingt articles d'Engels ont paru du 25 octobre au 22 décembre 1852 sous la signature de Marx. Leur réunion en volume a été publiée (et toujours sous la signature de Marx) en 1896 à Londres à l'initiative d'Eleanor Marx. Nous renvoyons au chapitre 1.1. de notre fascicule 17.

² « Tout d'abord », oui : c'était la thèse de Marx et d'Engels dès le début de la révolution de mars 48 en Allemagne.

³ Autrement dit, « sans considération des circonstances de l'époque présente ». La version des Editions sociales parle ici de « révolution prématurée » (p. 303)

⁴ Et devant une position léniniste avant la lettre (« renverser le gouvernement insurrectionnel qui tôt ou tard doit succéder au gouvernement établi », écrit Engels).

surface du globe, être appelée un complot, une conspiration pour des fins de haute trahison. Si c'était une conspiration, c'en était une, non contre le gouvernement existant, mais contre ses successeurs probables. Et le gouvernement prussien s'en rendait compte. C'est là la raison pour laquelle on garda les onze accusés en prison cellulaire pendant dix-huit mois employés par les autorités à exécuter les tours de force judiciaires les plus étranges. Figurez-vous que les prévenus après huit mois de détention furent maintenus pendant plusieurs mois encore « faute de preuves contre eux d'un crime quelconque¹ » ! Et quand enfin ils furent traduits devant la cour d'assises², pas un seul acte manifeste portant le caractère de la haute trahison ne peut être prouvé contre eux. Et néanmoins, ils furent condamnés et vous allez voir comment.

Un des émissaires de la Ligue fut arrêté en mai 1851, et sur la base de documents trouvés sur lui on procéda à d'autres arrestations. Un agent de police prussien, un nommé Stieber, fut immédiatement dépêché à Londres pour trouver les traces des ramifications du prétendu complot. Il réussit à s'emparer de certains papiers concernant les dissidents susmentionnés de la Ligue³, lesquels, après avoir été expulsés, avaient organisé un vrai complot à Paris et à Londres⁴. Ces papiers furent obtenus par un double crime. On suborna un individu, du nom de Reuter, pour forcer le bureau du secrétaire de la société⁵ et voler les papiers. Ce n'était rien encore. Ce vol amena la découverte et la condamnation du prétendu complot franco-allemand à Paris, mais ne donnait point d'indices sur la grande association communiste⁶. Le complot parisien, faisons-le remarquer aussi, était sous la direction de quelques imbéciles ambitieux, de *chevaliers d'industrie* politiques de Londres et d'un faussaire jadis condamné, travaillant actuellement comme indicateur de la police à Paris⁷ ; les dupes qu'ils avaient faites compensaient par des ragots hargneux et des cris d'énergumènes altérés de sang la parfaite insignifiance de leur existence politique.

On ne quitte pas dans ce passage le registre rhétorique du ressentiment contre l'aventurisme de la fraction Willich-Schapper. Quelque vingt ans après, dans sa postface de janvier 1875, Marx fournira un **jugement plus apaisé** sur l'action des uns et des autres. Il écrit : « La défaite violente d'une révolution laisse dans les cerveaux de ceux qui y ont participé, de ceux surtout qui se trouvent rejetés de leur patrie en exil, une commotion telle que même des personnalités distinguées en restent, pendant plus ou moins longtemps, comme incapables de discernement; on ne peut rentrer dans le courant de l'Histoire, on ne veut pas voir que la forme du mouvement a changé. Aussi joue-t-on à la conspiration et à la révolution, ce qui est également compromettant pour eux et pour la cause qu'ils servent. De là viennent les bévues de Willich et de Schapper. Willich a montré, dans la guerre de l'Amérique du Nord, qu'il était mieux qu'un fantaisiste, et Schapper, qui fut pendant toute sa vie un pionnier du mouvement ouvrier, comprit et reconnut son erreur peu de temps après la fin du procès de Cologne. Bien des années plus tard, sur son lit de mort, il me parlait avec une mordante ironie de l'époque où il faisait ses « faux pas » de réfugié. D'autre part, les circonstances dans lesquelles les révélations⁸ ont été composées expliquent l'amertume des attaques dirigées contre l'aide involontaire prêtée à l'ennemi commun⁹ ».

Force fut alors à la police prussienne de chercher des découvertes nouvelles. Elle établit un véritable bureau de police secrète à l'ambassade prussienne à Londres. Un agent de police du nom de Greif exerçait son odieux métier sous le titre d'attaché d'ambassade - pro-

¹ La décision est prise le 8 novembre 1851 de recommencer l'instruction (Karl Bittel, op.cit., p. 20). Marx et Engels le rappellent dans leur déclaration au *Times* du 29 janvier 1852 (C3, p. 35).

² Soit le 4 octobre 1852. L'arrestation de Peter Nothjung datait du 10 mai 1851.

³ Autrement dit ceux qui étaient partisans d'une « révolution *ex tempore* ». Engels ne nomme pas la fraction Willich-Schapper.

⁴ Un vrai complot ? A l'évidence, Engels charge ici (même sans la nommer) la fraction Willich-Schapper. Le complot dit allemand-français a été une création purement policière.

⁵ Oswald Dietz. Le vol survient en juillet 1851.

⁶ Autrement dit la Ligue elle-même dont l'Autorité centrale avait été transférée à Cologne.

⁷ Il s'agit de Julien Cherval.

⁸ Entendons : le texte des *Révolutions*.

⁹ pp. 396-397 de l'édition Schleicher Frères de 1901. Marx ajoute : « Aux époques de crise, le manque de réflexion devient un crime envers le parti et exige une pénitence publique ».

céde qui devrait suffire à mettre hors le droit international toutes les ambassades prussiennes, et auquel même les Autrichiens n'ont pas encore osé recourir. Sous ses ordres travaillait un certain Fleury, commerçant à Londres, homme possédant quelque fortune et ayant des relations assez respectables, une de ces lamentables créatures qui commettent les plus viles actions par un penchant inné à l'infamie. Un autre agent était un employé de commerce nommé Hirsch, mais qui avait déjà été dénoncé comme mouchard lors de son arrivée. Il s'introduisit dans la société de quelques réfugiés communistes allemands à Londres, lesquels dans le but d'obtenir des preuves de son véritable caractère, l'avaient admis chez eux pendant un court laps de temps¹. Les preuves de ses rapports avec la police furent vite acquises et à partir de ce moment M. Hirsch s'éclipça. Bien qu'il renonçât de la sorte à toutes les occasions d'obtenir les renseignements pour lesquels il était payé, il ne resta pourtant pas inactif. De sa retraite à Kensington où jamais il ne rencontrait aucun des communistes en question, il fabriquait de semaine en semaine de prétendus comptes rendus de prétendues séances d'un prétendu Comité central de cette même conspiration sur laquelle la police prussienne ne parvenait pas à mettre la main. Le contenu de ces rapports était du caractère le plus absurde : aucun prénom n'était exact; aucun nom n'était correctement orthographié; on ne faisait pas parler un seul individu comme il l'aurait vraisemblablement fait. Son seigneur et maître, Fleury, l'aidait dans ses faux, et il n'est pas encore prouvé que l'« attaché » Greif puisse se laver les mains de ces procédés infâmes. Le gouvernement prussien, chose incroyable, prenait ces ineptes inventions pour vérité d'évangile, et vous pouvez vous imaginer quelle confusion créèrent de telles pièces dans le matériel d'enquête porté devant le jury. Quand arriva le procès, M. Stieber, l'agent de police déjà mentionné, vint à la barre des témoins attester sous serment la vérité de toutes ces absurdités, et avec pas mal de suffisance persista dans son dire qu'il avait placé un agent secret dans l'intimité très étroite des personnes à Londres qui passaient pour être les inspirateurs de cette terrible conspiration. Bien secret en effet était cet agent secret, car, huit mois durant, il s'était terré à Kensington, par crainte de rencontrer vraiment un de ces personnages dont il prétendait rapporter de semaine en semaine les pensées, les paroles et les agissements les plus intimes.

MM. Hirsch et Fleury, cependant, tenaient en réserve une autre invention. Ils manipulèrent tous les rapports qu'ils avaient fabriqués, ils en firent un « registre original des procès-verbaux » des séances du comité secret suprême dont la police prussienne affirmait l'existence; et M. Stieber, ayant découvert que ce registre concordait à merveille avec les rapports déjà reçus des mêmes personnes, il le remit aussitôt au jury en déclarant sous serment que, après examen approfondi, selon sa conviction la plus absolue le registre était authentique². C'est alors que la plupart des absurdités rapportées par Hirsch furent rendues publiques. Vous pouvez imaginer l'étonnement des prétendus membres de ce comité secret lorsqu'ils entendirent exposer sur leur compte des choses dont ils n'avaient jamais eu connaissance auparavant. Tel qui avait été baptisé Guillaume³ s'appelait ici Louis ou Charles; à d'autres on faisait prononcer un discours à Londres à l'instant où ils se trouvaient à l'autre bout de l'Angleterre; à d'autres on faisait lire des lettres qu'ils n'avaient jamais reçues; on les faisait se réunir régulièrement tous les jeudis, alors qu'ils se réunissaient entre amis une fois par semaine, le mercredi; un ouvrier qui savait à peine écrire⁴ figurait comme un des auteurs des procès-verbaux et signait

¹ Il s'agit en vérité du groupe des partisans de Marx lui-même qui, dans ses *Révélations*, relate ainsi cette arrivée de Hirsch : « Au début décembre 1851, écrit-il, Hirsch se présentait à la société Marx comme réfugié communiste. Simultanément, des lettres envoyées de Hambourg le dénonçaient comme un espion. On décida néanmoins de tolérer momentanément sa présence dans la Société, de le surveiller et de se procurer des preuves de son innocence ou de sa culpabilité. » (K. Marx, *Œuvres*, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, vol. 4, chapitre IV, « Le registre original », p. 612).

² Il s'agit de la deuxième déposition de Stieber, le 23 novembre 1852.

³ Autrement dit Wilhelm Liebknecht.

⁴ Marx, à propos de Rings à qui les documents policiers attribuaient le rôle de secrétaire de séance : « Comme tu sais Rings sait à peine écrire. Hirsch a donc eu une riche idée de le bombarder secrétaire de séance » (C3, p.251).

comme tel; et tous on leur faisait tenir un langage qui peut bien être celui d'un poste de police prussien, mais qui n'est certainement pas celui d'une réunion où des hommes de lettres, favorablement connus dans leurs pays, formaient la majorité. Pour couronner toute l'affaire, on fabriqua le récépissé d'une somme d'argent que les faussaires étaient censés avoir payée pour ce registre au prétendu secrétaire du comité central fictif; mais l'existence de ce prétendu secrétaire ne reposait que sur un tour joué par quelque malin communiste à l'infortuné Hirsch.

Cette grossière machination était trop scandaleuse pour ne pas aller à l'encontre du but poursuivi. Quoique les amis londoniens des accusés fussent privés de tous les moyens de porter à la connaissance du jury les faits réels; quoique les lettres qu'ils adressaient aux défenseurs fussent interceptées par la poste; quoique les documents et déclarations sous serment qu'ils parvenaient à faire remettre entre les mains des avocats ne fussent pas admis comme preuve, néanmoins l'indignation générale était si grande que même le procureur général, que dis-je, M. Stieber - dont le serment servait de garant à l'authenticité de ce registre - furent contraints de reconnaître le registre comme un faux.

Ce faux, néanmoins, n'était pas le seul du même genre dont la police fut coupable. Deux ou trois faits analogues furent divulgués au cours du procès. Au moyen d'interpolations faites par la police, on avait défiguré le sens des documents volés par Reuter. Un document plein de non-sens forcenés imitait l'écriture de Dr. Marx et, pendant un certain temps, on soutint que c'était lui qui l'avait écrit jusqu'à ce que, finalement, l'accusation fût obligée de reconnaître le faux¹. Mais pour toute infamie policière prouvée comme telle, il en surgissait cinq ou six toutes fraîches qu'on était impuissant à dévoiler sur-le-champ, parce que les défenseurs étaient pris à l'improviste, qu'il fallait faire venir les preuves de Londres, et que toute correspondance des défenseurs avec les réfugiés communistes à Londres était traitée, en pleine cour de justice, comme une preuve de complicité dans le prétendu complot!

Que Greif et Fleury sont tels qu'on les représente ici, Herr Stieber lui-même l'a déclaré dans son témoignage; quant à Hirsch, il a confessé devant un magistrat de Londres avoir falsifié le « registre des procès-verbaux » sur l'ordre et avec l'assistance de Fleury; il s'est sauvé d'Angleterre afin d'échapper à une poursuite judiciaire.

Le gouvernement aurait pu soutenir beaucoup de révélations aussi flétrissantes que celles mises au jour pendant le procès. Et pourtant il disposait d'un jury tel que la province rhénane n'en avait pas encore vu : six membres de la noblesse réactionnaire de la plus belle eau, quatre membres de l'aristocratie financière, deux fonctionnaires de l'Etat. Ce n'étaient pas des hommes à examiner bien attentivement l'amas confus de témoignages amoncelés devant eux durant six semaines, tandis qu'on leur cognait sans cesse aux oreilles que les accusés étaient les chefs d'une affreuse conspiration communiste ayant pour but le renversement de tout ce qu'il y a de sacré : propriété, famille, religion, ordre, gouvernement et loi. Et néanmoins, si le gouvernement dans le même moment n'avait pas donné à entendre aux classes privilégiées qu'un acquittement dans ce procès serait le signal de la suppression du jury, et qu'il serait interprété comme une démonstration politique directe, comme une preuve que l'opposition libérale bourgeoise était prête à s'unir aux révolutionnaires les plus extrêmes, le verdict eût été un acquittement. En l'occurrence, l'application rétroactive du nouveau code prussien permit au gouvernement de faire condamner sept prisonniers tandis que quatre seulement furent acquittés; la peine prononcée contre les condamnés était un emprisonnement variant de 3 à 6 ans, comme vous l'avez sans aucun doute déjà appris au moment où cette nouvelle vous est parvenue.

¹ Il s'agit de ladite « lettre d'envoi » du *Catéchisme rouge* qu'un expert en écriture avait attribué à Marx lors de l'audience du 28 octobre 52 du procès de Cologne. Nous renvoyons au chapitre 2.5 des *Révéla-tions*.

4.2. Lettre de Marx à Lassalle du 2 juin 1860

Cette lettre à Ferdinand Lassalle présente un intérêt certain pour notre dossier, car elle offre un résumé éclairant de la procédure de Cologne et des manœuvres policières qui l'ont orientée¹.

Marx se trouve à cette date au centre de **l'affaire Vogt** qui mobilise toute son énergie depuis le début de cette année 1860². La cause va être l'occasion pour lui d'un rapprochement avec Lassalle³ après leurs divergences de l'année 1859. Marx attend de Lassalle un appui dans la plainte en diffamation qu'il a déposée contre la *National-Zeitung* qui avait offert ses colonnes aux calomnies de Vogt.

Pour l'heure, ce qui les réunit se rapporte non moins à la récente condamnation, le 16 mai 1860, du journaliste Karl Wilhelm Eichhoff qui avait été poursuivi en justice pour avoir dénoncé dans une série d'articles les pratiques policières de W. Stieber et qui s'était vu infliger une peine de quatorze mois de prison pour diffamation.

Je vais [à présent] indiquer quelques points que tu peux peut-être utiliser. J'ai écrit les *Enthüllungen*⁴ tout de suite après la fin du procès de Cologne. Mais, par la suite, j'ai poursuivi mes recherches sur ce *casus*⁵ qui me tient particulièrement à cœur. Auparavant, encore une remarque: ce fut à vrai dire une riche idée d'Eichhoff de citer Goldheim et Greif, principaux complices, comme témoins à décharge pour lui. Toute l'affaire est agencée de telle sorte qu'on ne pourrait confondre devant un tribunal Stieber et consorts que si le gouvernement ordonnait une enquête sur le procès de Cologne. Mais il s'en gardera bien.

A Cologne, Stieber aurait déclaré sous serment (voir p. 10 de mes *Enthüllungen*) qu'à Londres son « attention avait été attirée sur les archives du complot chez Oswald Dietz, à la suite de l'envoi, à Londres, par la préfecture de Police de Berlin, d'une copie « des papiers trouvés chez Nothjung ». On doit pouvoir réfuter ce faux serment simplement en compulsant les pièces du procès de Cologne, où doivent nécessairement figurer les papiers trouvés chez Nothjung.

Voilà l'enchaînement de toute l'affaire: Cherval (Joseph Crämer) était le correspondant parisien du groupe Willich-Schapper et, en cette qualité, en relation avec Oswald Dietz. En même temps, Cherval était un agent de l'ambassadeur de Prusse à Paris, le prince Hatzfeldt. Non seulement il lui dénonça Dietz comme secrétaire de l'organisation de Londres, mais écrivit encore des lettres à Dietz, qui devaient servir ultérieurement de pièces à conviction. Hatzfeldt avait informé Stieber et Greif (Greif l'a raconté *lui-même* à Hirsch en présence de Fleury). Ce qu'ils ont fait découvrir par Reuter, ce fut le domicile de Dietz, après quoi Fleury, aidé de Reuter, sur l'ordre de Stieber, a procédé au vol commis chez Dietz. Cela aussi Hirsch le sait.

(...)

Stieber (d'après la *Kölnische Zeitung*, voir page 11 des *Enthüllungen*) déclare (...) , sous serment, avoir reçu à Berlin, expédié de Londres, le

¹ La précision de cette évocation huit ans après les faits témoigne de l'intensité du rapport de Marx avec cet épisode. Il est vrai que pour répondre à Vogt, il s'est imposé dès le début de cette année 1860 de rassembler une imposante documentation, de relire notamment sa correspondance et la presse allemande de 1848 à 1859. Nous citons à partir de C6, pp. 165-176.

² C'est en décembre 1859 qu'a paru sous le titre de « *Mon procès contre l'Allgemeine Zeitung* » la brochure de cet ancien régent d'empire qui va se livrer à une violente entreprise de diffamation contre Marx accusé de vivre aux crochets des organisations ouvrières et d'être le chef d'une bande de voyous (Cf. la lettre de Marx du 24.02.1860 au conseiller de justice Weber, C6, p. 86). La riposte de Marx avec son pamphlet *Herr Vogt* paraîtra le 1^{er} décembre 1860.

³ Au point qu'ils ont un moment envisagé de fonder ensemble un journal à Berlin, un projet dont ils débattrent ensemble lors du séjour de Marx dans la capitale prussienne en mars-avril 1861.

⁴ A savoir les *Révélations*.

⁵ « Sur cette affaire ».

5 août 1851, le dossier de Dietz. Le *fact* [la réalité], c'est que Stieber a emporté ces « archives » avec lui de Londres à Paris, le 20 juillet 1851.

(...)

Monsieur Greif a juré à Berlin ne pas connaître Hirsch, si ce n'est que très superficiellement. Le *fact*, c'est que Hirsch a fait la connaissance de Fleury par l'intermédiaire de Greif, dans l'ancien appartement privé d'Alberts (alors et actuellement encore *secrétaire de l'ambassade de Prusse* à Londres), 39, Brewer Street, Golden Square, après que Greif s'est fait faire dès avant cela un rapport par Hirsch sur l'activité de l'émigration révolutionnaire. Depuis, Greif-Fleury-Hirsch (sous la direction de Greif) ont travaillé ensemble et rédigé notamment le faux recueil de procès-verbaux.

(...)

(...) la police a devant le tribunal reconnu Fleury comme un des siens: en fait, ce Fleury s'appelle Krause, fils du cordonnier Krause, exécuté pour avoir assassiné, il y a 22 ans ou 25 ans, la comtesse Schönberg et sa femme de chambre à Dresde. Quelque temps après le procès de Cologne, le même Fleury-Krause a été condamné à Londres à 3 ans de *hulks*¹ pour contrefaçon. Il a, à présent, purgé sa peine et repris ses anciennes habitudes.

Le complot français (complot allemand-français) a été fomenté par Cherval sous les ordres de Stieber, avec la collaboration de Greif, Fleury, Beckmann², Sommer³ et l'espion français Lucien de La Hodde (sous le nom de Duprez). A l'instigation de Cherval, Greif (qui, tout comme Stieber, jure ne pas connaître les mouchards franco-prussiens Cherval et Gipperich) partit pour l'Allemagne du Nord, pour Hambourg d'abord, afin d'y découvrir le domicile d'un certain tailleur Tietz et de s'y emparer des lettres à lui écrites par Cherval, sur l'ordre de la police. A Hambourg, il se rendit chez la fiancée de Tietz en proposant, « en tant qu'ami de celui-ci », de mettre en sûreté toute correspondance qui pourrait être dangereuse. Mais son *coup* échoua.

Greif a été aussi en correspondance avec Maupas⁴ par l'intermédiaire de La Hodde Duprez au sujet de la libération de Cherval et Gipperich. Dès son arrivée à Londres, Cherval fut embauché pour un fixe hebdomadaire de 1 livre sterling 10 sh. par Greif, qui l'envoya notamment à Jersey, pour qu'il y mette au point un grand complot politique. Par la suite, les relations entre Greif et Cherval se sont interrompues. Tous ces points, s'il le veut bien, Monsieur Hirsch peut les confirmer sous serment. C'est important parce qu'ils prouvent, d'une part, que Greif a fait de faux serments et parce qu'ils concernent, d'autre part, les relations de Cherval avec Stieber et la « véracité » des déclarations faites à Cologne par Stieber sur Cherval. C'est au moment même où il *jurait* à Cologne qu'il ne savait pas où Cherval résidait, etc. (voir p. 27 des *Enthüllungen*) qu'avait lieu cette collaboration entre Cherval et Greif agissant sur ordre de Stieber. Mais naturellement, *juridiquement*, on ne peut le prouver que par les témoignages de Hirsch (qui acceptera peut-être de parler en audience publique), et de Cherval (sur qui on ne peut mettre la main). Le secrétaire de l'ambassade, Alberts, ne parlera évidemment pas, pas plus que de La Hodde, Beckmann, Maupas, etc.

¹ de pontons : il s'agissait de vieux navires démâtés que l'on avait transformés en prisons

² Marx au conseiller de justice Weber, le 24.02.60 : « Beckmann (...) était à la fois agent de la police prussienne et le correspondant de la *Kölnische Zeitung*. » (C6, p. 87 et BDK3, p. 433). On lit au chapitre III des *Révélations* : « Pendant les débats du procès Cherval, le mouchard Beckmann envoya de Paris la note suivante datée du 25 février 1852 à la *Kölnische Zeitung* : « Plusieurs accusés sont en fuite, parmi eux un certain Majer que l'on présente comme un agent de Marx et Cie » (K. Marx, Œuvres, Gallimard, vol. 4, op.cit., p. 600 et MEW, vol. 8, p. 426). Marx avait aussitôt réagi en signalant que ledit A. Majer était un partisan de la fraction Willich-Schapper, une mise au point publiée par la *Kölnische Zeitung*.

³ Lui aussi un agent des services prussiens à Paris.

⁴ Charlemagne-Emile de Maupas, préfet de police de Paris en 1851 et ministre de la Police générale de 1852 à 1853. Il a été l'un des organisateurs du coup d'Etat de Louis Bonaparte.

Hirsch et Fleury (qui avait, à cet effet, loué une presse lithographique à l'imprimerie Stanbury, Fether Lane, Fleet Street, Londres) rédigèrent et tirèrent, sur l'ordre de Greif, des tracts « An das Landproletariat¹ », « An die Kinder des Volkes² » etc., que Greif envoya au gouvernement prussien en tant que documents émanant du parti de Marx.

Après la « disparition » soudaine, pendant le procès des communistes à Cologne, du témoin hambourgeois Haupt, Hinckeldey chargea par courrier l'ambassade de Prusse à Londres de trouver quelqu'un qui se chargeât du rôle de Haupt et confirmât devant les assises, « sous serment », les dénonciations de celui-ci. La préfecture de Police paierait une récompense de 1000 thalers. Hinckeldey écrivit que tout l'avenir de la police politique dépendait de l'issue de ce procès. Hirsch, après s'être entendu avec Fleury (mû par de « nobles » desseins, comme il le dit lui-même plus tard) se déclara prêt. Tout était en bonne voie quand Fleury revint de l'ambassade de Prusse avec une réponse négative. Une nouvelle lettre de Hinckeldey précise: « Le procureur d'Etat espère obtenir un verdict de culpabilité en raison de l'heureuse composition du jury, même sans avoir recours à des *mesures exceptionnelles*, c'est pourquoi, il (Hinckeldey) demande qu'on ne fasse pas de nouvelle tentative ». L'espion prussien Beckmann, de Paris, qui avait déjà reçu mission de se rendre à Cologne pour confirmer les déclarations de Stieber sur le *complot allemand-français*, reçut un contre-ordre pour la même raison.

Mais voici l'histoire la plus curieuse, que Monsieur Hirsch connaît, très bien, et qui est caractéristique aussi bien de Stieber que de Goldheim.

Fleury avait appris que j'avais l'intention de faire authentifier devant un tribunal à Londres l'écriture véritable des prétendus signataires des procès-verbaux (W. Liebknecht, Rings et Ulmer). Il savait qu'un émigré du nom de Becker habitait dans la même maison que Willich. Aussi écrivit-il la lettre suivante au nom de Becker.

« A la Préfecture de police royale de Berlin, Londres, le ... »

Dans l'intention de dénoncer comme fausses les signatures des signataires des procès-verbaux de la Ligue, Marx et ses amis envisagent d'obtenir ici la légalisation de certaines signatures, afin de les présenter comme les signatures authentiques aux assises.

Quiconque connaît la loi anglaise sait également qu'on peut sur ce point la tourner et la retourner et que celui qui assure l'authenticité d'une chose ne fournit à vrai dire pour autant pas la moindre garantie.

Celui qui communique ce qui précède n'hésite pas, dans une affaire où il y va de la vérité, à signer de son nom Becker, 4, Litchfield Street. »

Stieber avait déclaré, devant les assises de Cologne, avoir eu entre les mains, 15 jours plus tôt (avant de le présenter) le registre des procès-verbaux et avoir réfléchi avant d'en faire usage; il poursuivit en disant qu'il lui était parvenu par le truchement d'un messenger de Greif. Or, Monsieur Goldheim écrivit à l'ambassade de Prusse à Londres:

« Le registre de procès-verbaux n'a été présenté si tardivement qu'afin d'éviter que d'éventuelles interpellations au sujet de son authenticité aient *quelque succès*. »

La lettre signée « Becker » était adressée à la préfecture de Police de Berlin. Si Becker en avait été réellement l'origine, elle aurait dû être acheminée sur Berlin. Au lieu de cela, la lettre parvint au policier Goldheim, Frankfurter Hof, à Cologne, et l'enveloppe de cette lettre adressée à la préfecture de Police de Berlin contenait le billet suivant: « Monsieur Stieber, de Cologne, donnera des *précisions* sur la raison

¹ « Au prolétariat rural ».

² « Aux enfants du peuple ».

(de cet envoi) ». Stieber savait donc dans quel but cette fausse lettre avait été envoyée. En outre, Fleury avait écrit en particulier sur ce sujet à Goldheim.

Ainsi, il existait un accord tacite sur ce faux entre Fleury, Goldheim, Stieber et la préfecture de Police prussienne.

(Contraint déjà de laisser tomber le registre de procès-verbaux étant donné que, indépendamment des signatures légalisées que j'avais envoyées, Schneider II avait pu se procurer à Cologne une signature de Liebknecht et de Rings et avait vu, en lisant une de mes lettres écrite bien antérieurement, que Hirsch était l'auteur du faux, Stieber ne fit pas usage de la fausse lettre de Becker. En plus, Stieber avait eu vent que Schneider et, après lui, d'autres avocats avaient comparé au *greffe* les signatures de Liebknecht, etc. C'est alors qu'à la séance suivante, il s'avança à la barre en inventant le **H.** Liebknecht (voir p. 38-40 des *Enthüllungen*).

Stieber savait que le registre de procès-verbaux était un faux. Sinon, pourquoi aurait-il eu à craindre la légalisation des véritables signatures ?

Le 29 octobre, Goldheim arriva à Londres. Stieber l'y avait envoyé pour qu'il voie, sur place, avec Fleury et Greif par quel coup on pouvait sauver le cahier de procès-verbaux. Il lui fallut rentrer bredouille après avoir fait savoir à Fleury que Stieber était résolu, si besoin était, à le sacrifier¹, afin de ne pas compromettre les chefs de la police.

Fleury employa alors un moyen ultime. Il fournit à Hirsch un modèle d'écriture que celui-ci devait imiter pour copier une déclaration qui, signée Liebknecht, serait présentée au Lord Mayor² devant lequel Hirsch la confirmerait sous serment en se faisant passer pour Liebknecht. Lorsque, ensuite, Fleury transmit à Hirsch le texte à copier, il lui dit que l'écriture était celle de celui qui avait rédigé le cahier de procès-verbaux et que Goldheim l'avait ramenée de Cologne.

(Il s'ensuit que le cahier de procès-verbaux présenté à Cologne n'était pas celui qu'avaient rédigé Hirsch et Fleury. Stieber lui-même en avait fait faire copie, mais il se différençait essentiellement de celui fabriqué par Hirsch et Fleury, hormis quelques modifications sans importance, par ceci que les procès-verbaux expédiés par Fleury ne portaient pas de signature tandis que ceux présentés par Stieber étaient pourvus de *signatures*).

Hirsch recopia le mieux possible la déclaration en imitant le modèle. (*Celui-ci* était encore en sa possession lorsqu'il quitta Londres.) Il ressortait de la déclaration que le soussigné, Liebknecht donc, considérait cette signature comme seule authentique et déclarait fausse celle que Marx et consorts avaient fait légaliser. En allant chez le maire, Hirsch déclara qu'il ne prêterait pas serment devant celui-ci. Fleury déclara qu'il prêterait lui-même le serment. Auparavant, il se présenta au consulat de Prusse (où il était bien entendu fort connu), y fit contresigner sa signature (en se faisant passer pour Liebknecht) par le consul de Prusse. Il se rendit ensuite, avec Hirsch chez le Lord Mayor pour prêter serment. Ce dernier exigea cependant des garanties et, Fleury ne pouvant pas les fournir, il n'y eut pas de déclaration sous serment. (Un jour plus tard - *mais trop tard* - Fleury réussit à faire certifier son texte par un homme de loi.)

Toutes ces saletés, Hirsch les déclara devant l'officier de Police Jardine, à Bow Street, ce qui tenait lieu de témoignage sous serment. On l'envoya au président de la Cour d'appel Göbel et, en même temps, deux copies à Schneider II et à l'avocat Esser.

¹ C'est ce qui adviendra effectivement au cours de l'audience du 3 novembre 1852, l'échec de la mission de Goldheim à Londres forçant ce dernier à mettre en scène pour la première fois le rôle de Charles Fleury.

² Au maire.

J'ignore si l'on pourra faire venir Hirsch en personne de Hambourg à Berlin, afin qu'il témoigne à l'audience publique et soit confronté avec Stieber-Goldheim-Greif. Impossible, sous le régime actuel, de faire comparaître Cherval qui, en plus, maintenant, se présente en « civilisateur » et en « libérateur ».

Dans mon propre témoignage, je ne pourrais pas même prouver, sans commettre toutes sortes d'indiscrétions, de quelle façon j'ai été mis sur la piste de tel ou tel fait. En outre, une déclaration comme la mienne ne serait pas une preuve.

Le procès serait extrêmement simple, si le gouvernement était *de bonne foi*. Dans la situation actuelle, ce procès est très difficile à mener.

4.3. Déclaration du 20 novembre 1852 au *Morning Advertiser*

Cette déclaration constitue avec la lettre de Marx à Ferdinand Lassalle du 2 juin 1860 l'un des résumés les plus clairs des manigances policières lors du procès de Cologne.

Nous la livrons à titre de document, sans commentaire particulier¹.

Londres, le 20 novembre 1852.

Au rédacteur en chef du *Morning Advertiser*.

Monsieur,

Les soussignés ont le sentiment de remplir un devoir envers eux-mêmes et envers leurs amis récemment condamnés à Cologne, en soumettant au public anglais une série de faits en relation avec le procès monstrueux qui vient d'avoir lieu dans cette ville et sur lequel la presse londonienne n'a donné que des informations insuffisantes.

On a passé dix-huit mois à préparer des preuves pour le procès. Pendant tout ce temps nos amis ont été maintenus en cellule, privés de toute possibilité de s'occuper, même de livres; s'ils tombaient malades, on leur refusait le secours d'un médecin normal ou, s'ils l'obtenaient, l'état dans lequel ils se trouvaient faisait qu'ils n'en tiraient nul profit. Même après leur avoir communiqué les « actes d'accusation », on leur a interdit - ce qui est contraire à la loi - de se concerter avec leurs avocats. Et quels prétextes avançait-on pour justifier cette détention cruelle et prolongée ? Au terme des neuf premiers mois, la « Chambre des mises en accusation » déclara qu'il n'existait pas de base objective justifiant l'accusation et que l'enquête devait donc être reprise. On recommença à zéro. Trois mois plus tard, à l'ouverture de la session des Assises, l'avocat général prétextait que le dossier s'était enflé à un point tel qu'il n'avait pu étudier la masse des documents à charge. Et après trois nouveaux mois, le procès fut encore remis, cette fois parce qu'un des principaux témoins du gouvernement était malade.

La véritable raison de tous ces retards était la peur du gouvernement prussien de devoir confronter la maigreur des faits aux « révélations sensationnelles » qu'on avait annoncées à son de trompe. Finalement le gouvernement réussit à mettre sur pied un jury tel que la province rhénane n'en avait jamais vu, composé de six nobles réactionnaires, de quatre membres de la haute finance et de deux membres de la bureaucratie prussienne.

En quoi consistaient les preuves soumises à ce jury ? En tout et pour tout les proclamations absurdes et les lettres d'un groupe d'illuminés ignorants, de conspirateurs qui voulaient faire les importants, d'hommes de main, complices d'un certain Cherval, qui a avoué être au service de la police. La plus grande partie de ces documents était en possession d'un certain Oswald Dietz. Pendant la grande exposition industrielle, un jour que Dietz était absent de chez lui, la police prussienne² avait forcé ses tiroirs, se procurant ainsi les documents désirés par un vol ordinaire. Ces papiers donnèrent d'abord le moyen de découvrir ce qu'on a appelé le complot français-allemand de Paris. Mais voilà que le procès de Cologne apporta la preuve que ces conspirateurs et leur agent parisien Cherval étaient précisément les adversaires politiques des accusés et de leurs amis de Londres qui s'adressent à vous aujourd'hui. Le procureur quant à lui prétendit que seule une querelle de personnes avait empêché ces derniers de participer au complot de Cherval et de ses alliés³. Cette argumentation avait pour but de

¹ Nous citons à partir de C3, pp. 283-286

² On observera la prudence du propos.

³ C'est la teneur de la déclaration de Stieber lors de sa déposition du 18 octobre, les querelles, selon lui, entre les deux fractions ne portant que sur la question de savoir qui exercerait les plus hautes responsabilités après la révolution (Karl Bittel, *Der Kommunistenprozess zu Köln 1852 im Spiegel der Zeitgenössischen Presse*, Rütten & Loening, Berlin 1955, p. 103).

démontrer que les accusés colonais étaient moralement complices du complot de Paris. Et tandis que de la sorte on rendait les accusés de Cologne responsables des actes de leurs ennemis déclarés, le gouvernement fit venir les amis jurés de Cherval et de ses alliés, non pour les placer comme les prévenus dans le box des accusés, mais pour les citer à la barre des témoins et les faire déposer contre les accusés⁴. Mais cela fit une impression par trop mauvaise. L'opinion publique contraignit le gouvernement à se mettre en quête de preuves moins équivoques. Sous la direction d'un certain Stieber, témoin principal du gouvernement à Cologne, qui était conseiller de police royal et chef de la police criminelle de Berlin, tout l'appareil de la police fut alors mis en branle. A la séance du 23 octobre, Stieber annonça qu'un courrier spécial de Londres lui avait apporté des documents d'une extrême importance qui prouvaient irréfutablement que les accusés avaient participé avec les soussignés à une prétendue conjuration. « Entre autres documents, dit-il, ce courrier lui avait apporté le registre où étaient consignés les procès-verbaux des séances de la société secrète, présidée par le Dr. Marx, avec qui les accusés avaient correspondu. ». Cependant, Stieber s'enferma, donnant des indications contradictoires sur la date à laquelle le courrier serait arrivé. Le principal défenseur des accusés, le Dr. Schneider, l'accusa ouvertement de parjure; Stieber n'osa rien répondre: il ne sut que se dérober en invoquant sa dignité de représentant de la couronne, à qui la plus haute autorité de l'Etat avait confié une mission d'une importance extrême. En ce qui concerne le registre des procès-verbaux, Stieber déclara à deux reprises, sous la foi du serment qu'il s'agissait du registre authentique de la Ligue des Communistes de Londres mais par la suite, poussé dans ses retranchements par la défense, il a reconnu qu'il pouvait s'agir d'un simple carnet, sur lequel un de ses mouchards avait mis la main. Finalement, il apparut que ce registre, de l'aveu même de Stieber, était un faux délibéré et on attribua sa fabrication à trois agents londoniens de Stieber : Greif, Fleury et Hirsch. Depuis, ce dernier a reconnu qu'il a fabriqué ce registre à l'instigation de Greif et de Fleury. Sur ce point, les preuves apportées à Cologne étaient si concluantes que le procureur lui-même qualifia cet important document de Stieber de « registre vraiment malheureux⁵ », de faux pur et simple. La même personnalité se refusa à tenir compte d'une lettre qui faisait partie des preuves du gouvernement et où l'écriture du Dr. Marx avait été contrefaite; cette pièce aussi s'était révélée un faux grossier et patent. De la même manière tous les documents produits pour établir non pas les tendances révolutionnaires des accusés, mais leur participation effective à quelque complot que ce soit laborieusement échafaudé, s'avérèrent être des falsifications policières. Le gouvernement avait si peur qu'on dévoilât ses procédés qu'il ne se borna pas à demander au service des postes de retenir toute la documentation adressée aux avocats de la défense: par le canal de Stieber, il les intimida en les menaçant de poursuites judiciaires pour « liaisons criminelles » avec les soussignés.

Si des condamnations furent prononcées bien qu'il n'existât pas la moindre preuve convaincante, le résultat, même avec un tel jury, ne fut possible que par l'application rétroactive du nouveau Code pénal, grâce auquel le *Times* lui-même et l'Association pacifiste pourraient être à tout instant accusés de haute trahison. En outre le procès de Cologne, ne serait-ce que par sa durée et les moyens extraordinaires mis en œuvre par l'accusation, a pris des dimensions si fantastiques qu'un acquittement aurait équivalu à une condamnation du gouvernement; et dans la province rhénane régnait chez tout le monde la conviction qu'un acquittement aurait eu pour conséquence immédiate l'abolition de toute l'institution des jurys dans les tribunaux.

Nous demeurons, Monsieur, vos très dévoués serviteurs

F. Engels, F. Freiligrath, K. MARX, W. WOLFF.

⁴ C'est le cas tout particulièrement de Karl Joseph August Hätzler, à l'audience du 19 octobre (K. Bittel 95), de Luitbert Herman Steingens le 21 octobre (K. Bittel, p. 111) et de Franz Julius Hentze le 8 novembre 52 (K. Bittel, p. 234)

⁵ Le propos est celui du procureur général O.J. Saedt dans sa réplique du 10 novembre 52 aux avocats de la défense : « Un livre vraiment désastreux » (« ein wahrhaft unseliges Buch »), déclare-t-il. (K. Bittel, p. 262).

4.4. Le récit par Stieber du vol des archives Dietz

Les mémoires du policier prussien Wilhelm J.C.E. Stieber ont été traduits en français et publiés comme tels en 1985 sous le titre de *Espion de Bismarck* aux éditions Pygmalion/Gérard Watelet¹.

Dès sa parution en allemand, et pour la première fois en 1978 aux éditions Seewald de Stuttgart, l'ouvrage a fait l'objet de sévères critiques de la part des historiens. Hans-Joachim Schoeps publie par exemple, le 2 décembre 1978, dans le numéro 40 de l'hebdomadaire *Der Spiegel*², un article intitulé « *Daran stimmt kein Wort*³ » où il n'hésite pas à parler d'un faux grossier⁴.

Il y est d'abord affirmé que le manuscrit original, selon l'aveu même de l'éditeur, a disparu et que ces pages proviendraient, par le biais de la famille, d'une copie détenue par le fils de Stieber décédé en 1944. Il y est ensuite souligné que le contenu même de ce document est des plus fantaisistes.

La même critique a été reprise par Thomas Diembach dans une étude publiée en 1998 dans la revue « *Juristische Zeitgeschichte*⁵ » sous le titre « *Das kann nicht war sein!*⁶ ».

*

L'ouvrage comporte dans son chapitre 2 le récit de la manière dont Stieber affirme s'être emparé des documents de la Ligue détenus à Londres par Oswald Dietz.

En matière de pratiques policières de ce type, il est assurément très difficile, sinon impossible, d'obtenir une information précise et conforme à la réalité des événements. Et il faut admettre cette réserve comme un effet de la loi du genre.

Il n'est pas moins manifeste que sous l'angle purement narratif, le récit de Stieber est une pièce tout à fait **extravagante** au regard des règles élémentaires du vraisemblable. Son seul intérêt réside dans le pittoresque de l'évocation, que voici :

(...)⁷

Cette injonction manuscrite du roi - que Manteuffel n'a d'ailleurs jamais brûlée, ainsi qu'il me l'avoua plus tard - faisait allusion à toute une série de lettres hautement subversives qu'un journaliste rhénan nommé Karl Marx envoyait, depuis deux ans déjà, d'Angleterre à une « Ligue secrète des communistes de Prusse⁸. ». Elle était motivée également par l'arrestation récente, dont j'étais l'auteur, d'un tailleur nommé Nothjung, individu qui n'avait pu justifier son identité et au domicile duquel on avait trouvé des écrits prouvant l'existence de cette « Ligue internationale des communistes », dont le siège était à Londres.

¹ Paris, 1985, avec pour en-tête : « Les mémoires inédits en France du chef des services secrets prussiens. 1818-1882 ».

² Le texte de cet article se trouve en ligne dans les archives électroniques de la revue.

³ Qui peut se traduire par « pas un mot de vrai dans tout cela ».

⁴ Et même, écrit-il, d'une « Riesenschweinerei », autrement dit d'« une énorme cochonnerie ».

⁵ *Juristische Zeitgeschichte*, Abteilung 2, Band 3. *Recht und Juristen in der deutschen Revolution 1848/1849*, Nomos Verlagsgesellschaft, Baden-Baden, 1998, pp. 236-243.

⁶ « Cela ne peut être vrai. » (« Zur Authentizität der Memoiren von Bismarck Geheimdienschef Wilhelm Stieber »).

⁷ Stieber vient ici de relater son entrevue avec le ministre Manteuffel qui lui a transmis l'ordre de mission signé par Frédéric-Guillaume IV lui assignant de découvrir un réseau conspiratif et de le démanteler. On trouvera un fac-similé de cette célèbre note de Frédéric-Guillaume IV à la page 16 de l'ouvrage de Karl Bittel, *Der Kommunistenprozeß zu Köln 1852 im Spiegel der Zeitgenössischen Presse*, Rütten & Loening, Berlin 1955.

⁸ Le message de Frédéric-Guillaume IV ne comporte aucune allusion de ce genre. Nous envoyons au premier chapitre de ce fascicule, PCC, page 2/22.

Cette dernière information est inexacte. La note de Frédéric-Guillaume IV est datée du 11 novembre 1850¹. L'arrestation de Peter Nothjung survient le 10 mai 1851. A cette date, Stieber se trouve déjà en mission à Londres dans le cadre de la « Grande exposition des produits de l'industrie de toutes les nations » et comme il ressort de sa déposition du 19 octobre 1852 devant la cour d'assises de Cologne², c'est à Londres qu'il reçoit de Berlin la nouvelle de l'arrestation de Peter Nothjung³ et qu'il se trouve informé des documents saisis à son domicile⁴.

A la suite de ces découvertes, le roi me confia donc l'importante mission d'enquêter sur cette organisation subversive. Je me rendis aussitôt⁵ à Londres à titre privé, avec un passeport de journaliste au nom de Schmidt censé venir visiter la grande « Exposition industrielle » qui s'y tenait.

Au cours de ce séjour de huit semaines dans la capitale anglaise, je découvris effectivement une conspiration communiste internationale, à l'œuvre depuis plusieurs années. Elle avait tendu ses filets sur toute l'Europe, et principalement sur l'Allemagne. Elle comptait de nombreux membres dans presque toutes les grandes villes d'Allemagne, de France, d'Angleterre et de Suisse. Ses objectifs étaient d'éliminer et de déposséder par la violence la « bourgeoisie » (un terme emprunté à la Révolution française), et de renverser ensuite l'ordre existant, selon la doctrine basée sur la « lutte des classes » - ceci sous le prétexte de créer une nouvelle société. Le mot d'ordre proclamé fanatiquement par les communistes était le suivant: « Le temps est venu d'améliorer par la violence notre monde corrompu ! ».

Le principe ici proclamé illustre le **caractère approximatif** de la fiche de police dont se sert Stieber. On y trouve de nombreuses et de grossières erreurs qui dénotent un grand amateurisme.

Les participants de ces associations communistes étaient presque toujours des Allemands et leur direction centrale à Londres était exclusivement composée d'émigrés allemands appartenant pour la plupart aux milieux intellectuels. Les membres les plus marquants de cette direction londonienne étaient le journaliste Karl Marx, déjà nommé, totalement dépourvu de moyens financiers, son ami Friedrich Engels, fils d'un industriel rhénan, le sous-lieutenant prussien Ernst Willich⁶, qui avait été chassé de l'armée, et enfin l'ancien étudiant raté Karl Schapper.

Marx était issu d'une famille juive de Trèves. Il avait étudié la philosophie à Berlin et à Bonn⁷ et avait cherché à obtenir dans cette dernière ville un poste d'enseignant à l'Université qui lui avait été refusé en raison de son origine⁸. Devenu alors rédacteur au journal *Rheinische Zeitung*⁹ de Cologne, il avait été expulsé d'Allemagne en 1849 en raison de ses articles incendiaires qui insultaient directement l'État. S'étant enfui à Paris, d'où il avait également été expulsé pour incitation à l'émeute, il était venu se réfugier à Londres, mais effectuait souvent des séjours dans la capitale française, muni d'un faux passeport. Marx avait une femme jolie, très courtisée: issue d'une vieille famille noble de Westphalie, dont il avait trois filles¹⁰. Il avait aussi un fils illégitime,

¹ Elle était inspirée par l'évasion de Gottfried Kinkel de la prison de Spandau dans la nuit du 6 au 7 novembre 1850.

² Karl Bittel, *Der Kommunistenprozess zu Köln 1852 im Spiegel der Zeitgenössischen Presse*, Rütten & Loening, Berlin 1955, pp. 92-103.

³ Rudolf Herrnstadt situe cette information entre le 20 et le 30 mai 1851 (*Die erste Verschwörung gegen das internationale Proletariat*, Rütten & Loening, Berlin 1958, p. 314).

⁴ La recherche historique a mis en évidence le rôle particulier dans cette arrestation de l'espion autrichien Janos Bangya.

⁵ Aussitôt ? L'exposition universelle de Londres s'est tenue du 1^{er} mai au 15 octobre 1851.

⁶ Le nom précis de Willich était *Johann August Ernst von Willich*.

⁷ A Bonn d'abord, à Berlin ensuite. Le droit d'abord, la philosophie ensuite.

⁸ Cette fiche de police ignorante de la réputation jeune-hégélienne de Marx à cette époque ne peut évidemment qu'imaginer ce motif à consonance antisémite.

⁹ Il s'agit bien sûr à cette date de la *Neue Rheinische Zeitung*.

¹⁰ A cette date, la famille de Marx se compose de deux filles (Jenny, née en 1844 et Laura, née en 1845) et d'un garçon, Edgar, dit Musch, né en 1847. La naissance d'Eleanor est plus tardive ; elle survient le

Henry Demuth, né à Londres le 23 juin 1851, Hélène, la mère de ce dernier, étant au service de la famille Marx¹.

Friedrich Engels, lui, était le fils d'un fabricant de Wuppertal. Il s'était enfui en Suisse après avoir été mêlé à une bagarre entre policiers et « socialistes » dans le Pays de Bade², puis, il avait trouvé un emploi en Angleterre, à Manchester, dans une maison de commerce dirigée par des relations d'affaires de son père. La première impression produite par Engels sur un visiteur était fascinante: de haute taille, la carrure imposante, la chevelure blonde, un charme indiscutable émanait de sa personne. C'était en outre un cavalier, un escrimeur, et un chasseur émérite. Il venait d'écrire un livre intitulé *L'Exploitation des classes laborieuses*³.

Quant à Karl Schapper, j'appris qu'à l'âge de dix-neuf ans, alors qu'il était encore étudiant des Eaux et Forêts à l'Université de Giessen, il avait participé à une conspiration communiste dont l'inspirateur était le poète Büchner. Il avait ensuite pris part au soulèvement révolutionnaire de Francfort. A Londres, il passait pour être prêt à se lancer à tout moment dans des actions subversives violentes. Son ami et principal collaborateur dans cette ville était un horloger nommé Moll, originaire de Cologne, qui s'était réfugié en Angleterre après avoir fui l'Allemagne et avoir été expulsé de France. Schapper et Moll⁴ étaient eux considérés comme de véritables révolutionnaires professionnels.

Depuis un an, cependant, une scission s'était produite dans la direction centrale de la Ligue des communistes à Londres, Marx et Engels d'un côté, Willich et Schapper de l'autre, représentant deux tendances différentes. Les deux premiers désiraient imposer une ligne relativement modérée, tandis que les deux autres plaidaient pour le communisme dans sa forme la plus extrême, chacun des deux groupes cherchant à renforcer sa position au détriment de l'autre.

Cette appréciation, comme balancée, a toute son importance : la stratégie policière au cours du procès visera à réduire la fracture de 1850 au sein de la Ligue à une simple querelle de personnalités.

Tous ces conspirateurs qui avaient fui leur pays recevaient régulièrement d'Allemagne des lettres de professeurs, de journalistes, d'instituteurs et autres intellectuels faisant état de l'activité de leurs partisans et de leur écho dans l'opinion publique, et donnant d'autre part des comptes rendus très précis sur les tentatives révolutionnaires en Allemagne. Les destinataires de ces lettres répondaient par des conseils et des directives détaillés. C'est en raison de la grande tolérance démocratique dont faisaient preuve les Anglais, notamment en matière de liberté de réunion et d'association, dont ils pouvaient largement profiter, que les émigrés avaient choisi Londres pour y établir leur quartier général. Ils avaient même créé dans cette ville une « Association pour la formation des ouvriers », qui avait très ouvertement pour tâche de recruter et de former de nouveaux adeptes. Cette association avait des filiales non seulement dans toute l'Angleterre mais aussi sur le continent. On les appelait « usines », terme rassurant mais trompeur.

N'ayant pas tardé à découvrir le siège exact de la direction centrale de la Ligue des communistes à Londres, je décidai de pénétrer moi-même dans l'ancre du lion.

16 janvier 1855. Le second petit garçon du couple, Heinrich, dit Foxchen, était mort le 19 novembre 1850.

¹ Dans son article de 1978 dans *Der Spiegel*, H-J. Schoeps fait observer qu'en 1882, à la date du décès de Stieber, la paternité de Freddy (et non pas Henry) Demuth demeurait clairement attribuée à Fr. Engels, la publication des pièces relatives à une éventuelle paternité de Marx ne datant que de 1962 sous la plume de Werner Blumenberg. Nous renvoyons au chapitre 5.1 du présent fascicule sur le sujet.

² L'ignorance par la police prussienne de l'engagement militaire d'Engels dans les combats du Bade montre un réel amateurisme.

³ L'ouvrage d'Engels intitulé *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* a paru en mai 1845.

⁴ Joseph Moll est mort à cette date, tué dans les combats du Bade, à Rotenfels, le 28 juin 1849.

On en vient aux éléments les plus **fantasques** du rapport de Stieber. Outre que l'auteur prend ses personnages¹ pour de parfaits imbéciles, il faut n'avoir rien compris aux relations conflictuelles entre les deux fractions de la Ligue pour supposer que Marx puisse à la fois dévoiler sans hésitation les fonctions d'archiviste d'Oswald Dietz et livrer son adresse.

Je me fis annoncer auprès du chef de la Ligue, le docteur Karl Marx, en qualité de journaliste allemand. Toujours sous le nom de Schmidt, je prétendis que j'étais venu à Londres de ma propre initiative, pour rencontrer un jeune confrère allemand - qui, à ma connaissance, était membre de la Ligue - et pour le saluer de la part de sa famille. Il s'agissait, précisai-je, d'un certain Friedrich Herzog, - le premier nom m'étant passé par la tête.

Grâce à cette mystification assez grossière et banale², je fus effectivement introduit chez Marx, et me trouvai en présence d'un homme trapu, portant une barbe et d'abondants cheveux noirs, vêtu d'un habit sombre rehaussé d'un plastron empesé. Son apparence était celle d'un professeur d'Université. La seule chose qui frappait en lui à première vue était son regard perçant sous un front d'une hauteur inhabituelle, le monocle fixé contre son œil droit, et une grande écharpe portée négligemment à la manière des peintres et des artistes.

Le nom du journaliste que je cherchais lui était inconnu, mais il me conseilla de consulter un certain Dietz, qui détenait le fichier de la Ligue et dont il m'indiqua l'adresse. Sur le point de me retirer, Marx me pria de rester quelques instants et se mit à me questionner:

- Quelle est votre position par rapport à notre cause ? me demanda-t-il.

Puis, sans attendre ma réponse et à la façon des grands égocentriques, il se lança dans un long monologue.

- Partout dans le monde, déclara-t-il, les travailleurs construisent de luxueux palais, mais eux-mêmes doivent croupir dans de misérables logements. Ils produisent tous les biens nécessaires à la vie et entretiennent toute la structure matérielle de l'Etat, sans que ceux qui gouvernent se soucient en quoi que ce soit de leur sort. Notre devoir est de changer cet état de fait !

Je lui demandai alors comment il concevait ce changement.

- En dépossédant les riches et en mettant leurs biens à la disposition exclusive des ouvriers, me répondit-il sans hésitation.

- Mais, lui objectai-je, cela provoquerait une guerre civile dont l'issue serait pour le moins douteuse, toute la puissance militaire se trouvant précisément entre les mains des possédants.

- Plus pour longtemps, répliqua-t-il avec assurance. Le temps travaille pour nous ! Les dernières nouvelles que j'ai reçues d'Allemagne m'apprennent que les communistes sont à l'œuvre dans tout le pays. A Barmen, par exemple, le Préfet de police lui-même est communiste, et à Elberfeld toute la bourgeoisie a assisté à notre meeting !

Ne parvenant pas à dissimuler ma surprise, je demandai à Marx comment il se faisait que ces bourgeois n'aient pas eu conscience de participer ainsi à une entreprise ayant pour but de les anéantir.

- Comment ont-ils pu, ne se doutant apparemment de rien, fréquenter une telle réunion? m'écriai-je oubliant toute prudence.

Mais Marx ne fut nullement pris au dépourvu.

¹ Et ses lecteurs.

² Le récit comporte plusieurs notations de ce genre qui fonctionnent chaque fois comme de nécessaires précautions oratoires, quasiment des chevilles, devant le caractère invraisemblable de la narration.

- Le mécontentement croissant existe aussi dans la bourgeoisie, me ré-pondit-il d'un ton passionné. La colère monte contre la censure abusive, l'arrogance féodale et l'espionnage quotidien de la police !

Sur ce, il me remit un petit livre relié, de couleur rouge vif, intitulé *Le Programme de la Ligue des communistes*¹, dont il était l'auteur avec son ami Engels. Tiré à des milliers d'exemplaires par une imprimerie londonienne, il l'expédiait quotidiennement dans le monde entier. L'essentiel de son contenu se résumait en ceci :

- La Ligue des communistes a pour objectif de mettre fin à la domination brutale des possédants, de remettre leur pouvoir et leurs biens au « prolétariat » composé des ouvriers et des paysans (conformément au manifeste de l'autorité centrale de la Ligue de février 1848), de centraliser toutes les usines et tous les capitaux entre les mains d'un « État des ouvriers et paysans ». Les règles d'application seront les suivantes:

- 1 - Saisie de tous les biens immobiliers au profit de l'État;
- 2 - Suppression du droit d'héritage;
- 3 - Monopole des finances exercé par une Banque d'État;
- 4 - Nationalisation des transports;
- 5 - Exploitation centralisée de toutes les usines et de toutes les propriétés rurales selon des plans conformes à l'intérêt général.

Aussitôt les différences de classes effacées grâce à ces mesures, l'exécutif mis en place jusqu'à ce stade et ses moyens d'autorité seront supprimés. A leur place sera créée une structure collective ordonnée, ayant pour seul objectif d'assurer, dans les meilleures conditions possibles, le bien-être de tous.

La brochure s'achevait enfin par le mot d'ordre de la Ligue formulé par Marx en 1847: « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

Je le remerciai pour ce cadeau et m'apprêtais à prendre congé quand, tout à coup, il me posa une dernière question:

- Pour quel journal travaillez-vous ?

Je répondis que je collaborais à un journal médical de Berlin, à faible tirage et qui, malheureusement, venait de cesser de paraître. Puis, cédant à une inspiration subite, j'ajoutai:

- A vrai dire, je suis un médecin manqué. J'ai étudié la médecine jusqu'au jour où l'on m'a chassé de l'Université en raison de mes opinions révolutionnaires.

Ainsi j'espérais m'attirer la sympathie de mon interlocuteur qui avait été lui aussi expulsé de l'Université, et lui soutirer de la sorte d'autres renseignements utiles. Mais sa réaction ne fut pas du tout celle que j'attendais.

- Ah! bon, vous êtes médecin ? Dans ce cas, vous pourriez peut-être m'indiquer un remède efficace contre les douleurs causées par les hémorroïdes.

Je crus d'abord avoir mal entendu. Mais Marx m'expliqua sans la moindre gêne qu'il souffrait de ce mal d'une manière presque insupportable. Être assis pour écrire lui était une torture depuis des années, et il aurait été obligé de travailler debout si un dénommé Dietz, anciennement pharmacien de son état, ne lui avait pas constamment administré un calmant de sa fabrication. Lui ayant confirmé qu'il n'y avait, hélas, rien de mieux à faire dans son cas, je lui demandai encore si ce Dietz en question était également chargé du fichier central de la Ligue des communistes. Sa réponse ayant été affirmative², mon plan fut aussitôt établi. Après un court moment de réflexion, je priai Marx de me dédicacer son livre en souvenir de notre rencontre - ce qu'il fit volontiers - et

¹ Il doit s'agir ici du *Manifeste du Parti Communiste* qui sera plus loin identifié, non sans raison, comme le premier manifeste de l'Autorité centrale de Ligue en février 1848.

² On perçoit bien sûr (!?) le rapport entre les talents de pharmacien de Dietz et son statut d'archiviste...

pris congé, en lui exprimant tous mes vœux pour sa santé et ses projets.

Ce qui est **vrai** dans cette scénette: Marx souffrait effectivement d'hémorroïdes. Sa correspondance abonde en témoignages sur cette affection¹. Ce qui est **faux** : tous les documents accessibles sur Oswald Dietz lui donnent une formation d'architecte².

Regagnant précipitamment la petite auberge que j'avais choisie parce qu'aucune pièce d'identité n'était demandée aux voyageurs, je m'enfermai dans ma chambre et m'exerçai sur le champ à imiter l'écriture du révolutionnaire³, avant de m'attaquer directement à la page de garde du livre de Marx, où je m'efforçai d'écrire, au-dessus de son paragraphe, la phrase suivante en caractères latins d'apparence banale: « Prière de m'apporter immédiatement le remède et le fichier⁴. ». Je détachai ensuite la page et, le soir même, me rendis chez Dietz, dont Marx m'avait donné l'adresse. Je me présentai à lui en tant que médecin allemand, le docteur Schmidt, que Marx venait de consulter pour une crise d'hémorroïdes soudaine et violente. Je prétendis également l'avoir soigné et avoir été ensuite chargé de sa part de venir aussitôt chercher le remède dont je vantai les mérites, ainsi que le fichier complet dont il avait un besoin urgent.

Bien que totalement inconnu de Dietz - un émigré originaire de Wiesbaden, qui ne me fit pas l'effet d'être un génie - je disposais cependant de deux atouts importants, capables du moins d'éviter ses soupçons: d'abord le « message » de Marx, ensuite ma connaissance évidente de détails intimes le concernant. Toujours est-il que Dietz, sans se faire prier, se mit aussitôt à préparer le remède, tandis que de mon côté je m'interrogeais, non sans anxiété, sur les chances que j'avais d'emporter avec moi le précieux fichier.

Le récit de Stieber ne prend même pas la peine d'assurer ici la vraisemblance des actions : tout se passe comme si Dietz, s'agissant des dossiers convoités, déférait à la demande avant même qu'elle ne soit formulée...

Sa préparation terminée, Dietz ne répondit que partiellement à ma requête, se contentant de fourrer laborieusement quatre épais registres, qui contenaient apparemment les listes que je convoitais dans un sac de jute semblable à celui qu'utilisent les marins pour ranger leurs effets personnels⁵. Puis il voulut à tout prix le porter lui-même à Marx, ainsi que le remède qu'il venait de confectionner. Mais j'avais prévu cette éventualité, et me gardai bien d'élever la moindre objection. Bien au contraire, je l'aidai à ficeler le sac, et l'accompagnai ensuite au domicile de Marx. Une fois arrivés, je le priai alors de bien vouloir attendre un peu, expliquant que je souhaitais d'abord voir mon malade seul afin de m'assurer qu'il était désormais en état de recevoir une visite, suggestion qu'après un instant d'hésitation Dietz accepta.

Je montai alors jusqu'à l'étage de son appartement situé sous les combles, et restai un moment sans faire de bruit devant sa porte. Puis, je rejoignis Dietz, qui m'attendait au rez-de-chaussée et lui déclarai que Marx, très affaibli, s'était couché et ne voulait pour l'instant voir personne. Il le pria toutefois de me remettre à moi, son médecin traitant, ce qu'il avait apporté. Ébranlé sans doute par mon assurance, Dietz fit ce que je lui demandais. Je le saluai alors, en lui recommandant expressément de laisser Marx récupérer trois jours, le malade ayant impérativement besoin de repos. Tournant les talons, tenant en main le

¹ Un détail intime qui faisait partie de l'arsenal policier. Marx souffrait, il est vrai, d'hémorroïdes qu'il appelait « les perfides Prussiens » (Marx à Engels, le 4.11.1852 : « Aujourd'hui je dois dicter les quelques lignes que je t'adresse, car les « perfides Prussiens » m'empêchent de m'asseoir » (C3, p. 271)).

² Et notamment les notices biographiques respectives des *Marx-Engels Werke* (vol. 8) et des *Marx-Engels Collected Works* (vol. 11).

³ Une épreuve, il est vrai, quand on connaît le caractère proprement illisible de l'écriture de Marx.

⁴ « Le remède et le fichier » : une phrase banale ? On s'interroge sur le degré de provocation de ce récit.

⁵ C'est dire si Dietz s'exécute sans hésitation.

médicament et le précieux chargement, je fis mine de retourner chez Marx. Dietz n'insista pas et s'éloigna aussitôt, ce que je m'empressai de vérifier par une lucarne de l'escalier. Il ne me restait plus qu'à m'esquiver à mon tour avec mon butin, ce que je fis le plus tranquillement du monde.

Je rentrai aussitôt à Berlin, car il s'agissait de profiter au maximum du bref délai dont je disposais, à l'expiration duquel ma ruse serait bien évidemment éventée et tous les membres de l'association alertés.

Grâce à mes registres, la police prussienne en savait maintenant beaucoup plus qu'elle n'avait jamais soupçonné et pouvait constater de visu l'inquiétante extension de la Ligue communiste au niveau international. Elle entraînait du même coup en possession de nombreux et précieux documents contenus dans l'un d'entre eux que Dietz, dans sa hâte, m'avait également remis - soit intentionnellement, soit par erreur.

Tous ces documents faisaient clairement apparaître que la Ligue des communistes, avec sa direction centrale à Londres, existait depuis 1847, qu'elle avait largement contribué à la préparation de toutes les actions subversives survenues en Prusse à partir de 1848, et qu'elle comptait des filiales secrètes dans de nombreuses villes allemandes dont Cologne, Berlin, Brunswick, Hanovre, Hambourg, Francfort-sur-le-Main, Leipzig et Stuttgart. Mais elle était représentée aussi à Bruxelles, Verviers, Liège, Paris, Lyon, Marseille, Genève, Saint-Gall, La Chaux-de-Fonds, Locle, Bâle, Berne, Lausanne, Dijon, Strasbourg, Valenciennes, Metz, Alger, New York et Philadelphie. Les associations les plus nombreuses se trouvaient en France, où la conspiration connaissait apparemment un développement important.

4.5. Note sur *Le Chevalier de la noble conscience*

La parution en mars 1852, dans la *Neu-England Zeitung* de Boston, des *Révélations* ne manquera pas de susciter la réaction d'August Willich¹ qui fera paraître les 28 octobre et 4 novembre 1853, dans la *New-Yorker Criminal-Zeitung*, un pamphlet intitulé « Dr Marx et ses révélations ».

Marx se trouve prévenu dès le 28 septembre 53 par Weydemeyer et Cluss² que Willich manifeste son intention de répliquer au texte des *Révélations*. La « fusée incendiaire » de Willich³ ne lui parviendra toutefois que vers la fin de novembre 53. Le 20 novembre 53, il transmet le texte à Engels, ajoutant : « Il faut que toi et Dronke, vous m'envoyiez d'ici vendredi au plus tard des déclarations sur les passages qui me concernent ; je le reprendrai sous cette forme dans ma réponse d'ensemble. Autant le noble Willich a multiplié les atermoiements, autant il importe que nous, nous ripostions du tac au tac. Mets surtout beaucoup d'humour dans ta déclaration⁴. ».

Marx se met aussitôt au travail. A Engels, le 2 décembre 53 : « J'ai envoyé ma réplique mardi. Il (Willich) ne va pas être peu surpris⁵. ».

Le pamphlet était en principe destiné à paraître dans la *New-Yorker Criminal-Zeitung* qui avait publié l'attaque de Willich. Mais il se trouve que Joseph Weydemeyer, Adolf Cluss et Abraham Jacobi avaient eux-mêmes pris l'initiative d'une réponse, parue le 25 novembre 53 dans ce journal⁶, lequel estimera que la polémique était close et qu'il ne se trouvait pas tenu de publier la contribution de Marx. Le *Chevalier à la noble conscience* paraîtra donc en janvier 1854 sous la forme d'une brochure que Weydemeyer et Cluss feront éditer.

Le 12 décembre 53, Adolf Cluss annonce à Joseph Weydemeyer la réception du texte de Marx en ces termes :

« Marx a répondu à Willich par le menu et de manière très savamment « hégélienne⁷ ». Une réponse formidable, autant que j'en puisse juger, bardée de documents; je vais tâcher de t'envoyer ça demain; pas encore eu le temps de tout lire et je ne sais donc pas ce qu'il faut en faire. C'est *volumineux*. 20 pages papier à lettre grand format. Marx les avait déjà rédigées avant de recevoir ma lettre lui disant que nous nous chargions de la réponse. Il pense que l'on ne tombe pas tous les jours sur un hurluberlu aussi menteur que Willich et que ce serait assez regrettable de laisser sa réponse au fond d'un tiroir. Il m'autorise à faire des coupures dans son article s'il répète des choses que nous avons déjà dites ou si nous sommes en désaccord sur des points de détail. Je préciserai tout cela lorsque je t'enverrai l'article⁸. ».

*

Le texte allemand « Der Ritter vom edelmütigen Bewußtsein » est disponible aux pages 493-518 du volume 9 des *Marx Engels Werke*, Dietz Verlag Berlin, 1960.

La traduction anglaise « The Knight of the Noble Consciousness » est disponible aux pages 481-508 du volume 12 des *Marx Engels Collected Works*.

¹ A cette date, Willich de trouve aux Etats-Unis où il a débarqué le 19 février 1853.

² Marx à Engels, le 28.09.53 (C4, p. 31).

³ Selon le propos de Marx à Engels du 6 novembre 53 : « Dès que cette ordure arrive, je te l'envoie afin que tu me dises ce qu'à ton avis il faut faire. » (C4, p. 50).

⁴ C4, p. 54. A Engels, le 23 novembre 53 : « Pour la merde de Willich, il est nécessaire d'agir avec promptitude à l'inverse de Willich, justement, qui a tergiversé pendant six mois. » (C4, p. 55). Engels ne tardera pas à lui adresser dès le 23 novembre la longue lettre dont il sera ici question plus avant. Pour sa part, Dronke sera par contre plus hésitant, adressant d'abord sa déclaration directement à Cluss avant de se raviser et d'en annuler la publication. Ces tergiversations lui attireront les foudres de Marx qui multipliera dans sa correspondance de l'époque vers Engels les attaques verbales à l'adresse du « nabot » (Dronke était de petite taille).

⁵ C4, p. 62.

⁶ Le texte de cette déclaration commune datée du 7 novembre 1853 se trouve aux pages 296-308 de *BDK3*.

⁷ Ce qui est beaucoup dire, la référence à Hegel se limitant à une brève et très allusive évocation, dans la seconde phrase, de la conscience malheureuse selon la *Phénoménologie de l'Esprit*. Un pur effet rhétorique, assurément.

⁸ C4, p. 64.

La (seule) traduction française se trouve aux pages 651-676 du volume 4 des *Œuvres* de K. Marx aux éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1994.

*

Il est malaisé de rendre compte de cet écrit dans le détail. Il nous manque, en effet, d'avoir connaissance du texte de Willich de sorte que les arguments de Marx sont le plus souvent très allusifs, une difficulté que renforcent les ornements rhétoriques du style de l'auteur. Par ailleurs, les débats portent pour l'essentiel sur des points relativement anecdotiques.

La meilleure façon de fournir un bref aperçu de ce texte nous paraît donc d'en extraire **la lettre d'Engels datée du 23 novembre 1853** que Marx reproduit au centre de son écrit. On appréciera au passage la précision et la sobre efficacité du style d'Engels.

Voici cet extrait¹ qui se concentre sur **deux épisodes** des relations d'Engels avec Willich, d'abord sur leur expérience commune dans les combats du Bade et du Palatinat en mai-juin 1849², ensuite sur l'incident à Londres, en août 1850, au cours duquel Konrad Schramm a provoqué August Willich en duel:

J'ai l'honneur, moi aussi, de figurer dans le roman que Monsieur August Willich a fait paraître, pour se justifier, dans la *New-Yorker Criminal-Zeitung* (en date des 28 octobre et 4 novembre). Je me vois contraint de verser quelques pièces au dossier de cette affaire, dans la mesure où elle me concerne.

Pour ceux qui ont le plaisir de le fréquenter, ce n'était plus un secret depuis fort longtemps que l'ami Willich, qui confond la pure oisiveté avec la pure activité et qui, par conséquent, se préoccupe exclusivement de l'ami Willich, était doué d'une mémoire étonnante pour tout ce qui touche à sa personne et tenait une sorte de registre de toutes les observations qui pouvaient être émises à son propos, y compris à l'occasion des libations de sa société. Or, de tous temps, l'ami Willich a parfaitement su faire usage de sa mémoire et de son registre. La moindre petite entorse à la vérité, quelques réflexions faites sans arrière-pensée apparente, et le voilà devenu, dès l'instant où la discussion ramenait ces bagatelles sur le tapis, le héros d'un drame, la figure de proue d'un groupe, d'un tableau vivant. Dans le roman que se fabrique Willich, ce qui est en jeu et en bloc, dans le détail, partout et à tout instant, c'est Willich, figure irréprochable et par conséquent en butte aux assauts de ses ennemis. A la fin de chacun des épisodes, on trouve le brave Willich prononçant une harangue et ses infâmes ennemis brisés taillés en pièces, broyés, réduits à la conscience de leur néant. *Et cependant, on vous connaît, ô chevalier sans peur et sans reproche !*

Dans le roman que se fabrique Willich, la période douloureuse pendant laquelle ce preux eut à endurer tant de tourments du fait de Marx, Engels et autres mécréants, est par conséquent en même temps une période de triomphe où il écrase chaque fois l'adversaire et où chaque nouveau triomphe surpasse les précédents. L'ami Willich se peint d'une part sous les traits du Christ souffrant qui s'est chargé de tous les péchés de Marx, Engels & Cie, d'autre part aussi sous celui du Christ venu juger les vivants et les morts. Le destin réservait à l'ami Willich de réunir *simultanément* en une seule personne deux vocations aussi contradictoires. Celui qui in-

¹ Nous citons à partir de C4, pp. 55-60.

² Pour rappel, Engels s'engage dans les combats « pour la Constitution du Reich » en mai 1849. En compagnie de Marx (et de sa famille), il rejoint le gouvernement provisoire à Kaiserslautern et tandis que Marx se rend à Paris (et que Jenny et les 3 enfants se réfugient à Trèves), porteur d'un mandat politique, il rejoint le corps franc d'August Willich dont il devient l'aide de camp. Il prendra part à ses côtés à quatre engagements, dont le dernier à Rastatt. Le 12 juillet 49, il passe en Suisse avec son détachement.

carne simultanément ces deux faces des choses, celui-là, en vérité, je vous le dis, il faut le croire.

Pour nous qui connaissions depuis longtemps par cœur ces chimères narcissiques dont un célibataire vieillissant meuble ses nuits blanches, pour nous, le seul sujet d'étonnement, c'est de voir ces idiosyncrasies reparaître inchangées depuis l'an de grâce 1850. Venons-en maintenant aux détails.

L'ami Willich, qui métamorphose Messieurs Stieber et consorts en agents d'une « police confédérale » allemande, laquelle n'a plus d'existence depuis cette affaire des démagogues qui appartient à l'histoire ancienne¹, qui rapporte une foule d'autres « faits » tout aussi étranges, affirme également avec son sens coutumier de l'exactitude que j'ai écrit une « brochure » sur la campagne de 1849 dans le pays de Bade. L'ami Willich, qui a étudié avec une rare attention la partie de mon travail où il est mentionné, sait parfaitement que je n'ai jamais publié une « brochure » de ce genre. Ce que j'ai écrit, c'est une série d'articles sur la campagne pour la Constitution du Reich dans la revue *Neue Rheinische Zeitung*, Hambourg et New York 1850², dont l'un rapportait mes expériences pendant la campagne palatino-badoise. Cet article³ fait mention naturellement aussi de l'ami Willich et, comme il dit, s'il était pour lui « très flatteur », il heurtait de front sa modestie coutumière, en faisant de lui en quelque sorte le « concurrent des très nombreux autres grands hommes d'Etat, dictateurs et grands capitaines. ».

Engels rappelle ici les propos élogieux qu'il avait tenus sur le commandement de Willich au cours des combats de 1849 dans la Bade et le Palatinat⁴. Mais polémique oblige, il ne manque pas, cette fois, de nuancer.

Or, en quoi consistait cet « éloge si flatteur » de ma part, qui met maintenant tant de baume au cœur de Willich ? En ceci que je « louais » les qualités militaires de Monsieur Willich, disant qu'il pouvait se montrer à l'occasion un chef de bataillon tout à fait acceptable pour en avoir acquis, dans les années 20, alors qu'il était lieutenant prussien, les connaissances nécessaires, qu'il avait des dispositions certaines pour la petite guerre et spécialement pour la guerre de partisans et que, pour terminer, il avait l'avantage d'être tout à fait à sa place en tant que chef d'un corps franc de 600-700 hommes, tandis que la majorité des officiers supérieurs, au cours de cette campagne, était composée d'individus soit n'ayant reçu strictement aucune instruction militaire, soit occupant un poste sans commune mesure avec la formation reçue. Quel « éloge », en vérité, que de dire que Monsieur Willich savait mieux commander à 700 hommes que le premier étudiant, le premier sergent ou le premier maître d'école venus, quel éloge, en vérité, fait à un lieutenant prussien qui a eu 20 ans devant lui pour se former. *Dans le royaume des aveugles, le borgne est roi !* Ne va-t-il pas sans dire que, assumant moins de responsabilité du fait de sa position subalterne, il était à même de commettre moins de fautes que « ses concurrents », généraux de division ou généraux en chef. Qui sait si Sigel, qui n'était pas à sa place

¹ Le terme « démagogues » désignait les opposants intellectuels allemands et en particulier les associations d'étudiants à l'ordre nouveau établi par la Sainte Alliance au congrès de Vienne en 1815. Leur répression avait été systématiquement organisée par le décret de la conférence de Karlsbad d'août 1819.

² Les articles d'Engels ont paru sous ce titre dans les numéros 1 à 3 de la *Neue Rheinische Zeitung. Politisch-ökonomische Revue*. Il se réfère ici tout particulièrement au quatrième et dernier chapitre de la série, intitulé « Mourir pour la République ». Nous renvoyons sur ce point au chapitre 1.2. de notre fascicule 17.

³ Cet article ? L'ensemble constitue une solide étude de quelque 85 pages dans l'édition de *La campagne pour la Constitution du Reich* aux Editions Sociales, Paris 1951, pp. 115-200, qui sera notre référence.

⁴ Vérification faite, on ne trouve pas de jugement global formulé comme tel sur Willich dans les pages de *La campagne pour la Constitution du Reich* (à la différence d'un certain « colonel Blenker », op.cit., p. 161). Ses qualités militaires sont mises en valeur à travers le récit de ses actions.

comme « général en chef », n'aurait pas fait quelque chose en tant que simple chef de bataillon ?

Et maintenant, écoutons la plainte du modeste Willich qui, entre temps, et par la grâce de quelques journaux américains, a été promu « général » à l'ancienneté, vraisemblablement par ma faute - comme si mes « éloges » lui avaient fait courir le risque de devenir également général *in partibus*¹, et que dis-je, non seulement général mais généralissime, homme d'Etat, voire *dictateur* ! L'ami Willich doit s'être fait de curieuses idées des brillantes récompenses que le parti communiste réserve *in petto* [en secret] à un chef de bataillon et de corps franc passable qui rejoint ses rangs.

Dans l'article susmentionné, je n'ai fait allusion qu'au Willich soldat, car seul celui-là pouvait intéresser le lecteur étant donné qu'il n'est devenu « *homme d'Etat* » que depuis. Si j'avais été animé de passable joie maligne dont il s'imagine que nous sommes habitués, mes amis et moi, si j'avais eu un intérêt quelconque à brosser de lui un portrait, que d'histoires n'aurais-je pas eu à raconter ! Si j'avais voulu me borner au côté loufoque des choses, comment aurais-je pu passer sous silence l'histoire du pommier sous lequel lui et ses Besançons² jurèrent sur la Bible qu'ils préféreraient mourir en chantant un cantique que d'abandonner une nouvelle fois le sol allemand. Comment n'aurais-je pas raconté ces simagrées à la frontière où l'on vit l'ami Willich faire comme si ce serment devait s'accomplir et quelques braves bourgeois venir vers moi pour me supplier le plus sérieusement du monde de détourner Willich de son projet; où l'on vit Willich enfin poser à tout le bataillon rassemblé la question de savoir ce qu'ils préféreraient, mourir ou reprendre le chemin de l'exil, où l'on entendit, après un long moment de silence général, un seul et unique Besançon braver la mort et s'écrier : « Rester ici ! » et où, pour terminer, l'on vit toute la troupe passer en Suisse, avec immense soulagement, armes et bagages³. L'histoire ultérieure des bagages elle-même n'aurait pas manqué de fournir le sujet d'un fameux épisode, une histoire qui n'est pas sans valeur aujourd'hui, où Willich convie la moitié de l'univers à donner son opinion sur son « caractère ». Au reste, ceux qui souhaiteraient de plus amples détails sur telle ou telle de ses aventures n'ont qu'à s'adresser à l'un de ses 300 Spartiates qui, en ce temps-là, ne purent trouver leurs Thermopyles⁴. Ils se sont toujours montrés prêts à raconter les pires scandales dans le dos de ce grand caractère. Je ne manque pas de témoins.

Je ne dirai rien de ce qu'il raconte à propos de mon « courage ». J'ai découvert alors en Bade, à ma grande surprise, que le courage est l'une des vertus les plus communes qui ne mérite pas qu'on en parle; que le courage brut n'a, à lui seul, pas plus de valeur que le seul *bon vouloir* et qu'il est, par conséquent, fort fréquent que chaque individu pris isolément soit un brave parmi les braves, ce qui n'empêche pas tout un bataillon de se débâter

¹ Une expression qu'affectionnent Marx et Engels : elle désigne le ministère des évêques catholiques dans les pays infidèles et signifie donc, par extension, une fonction purement honorifique.

² En novembre 1848, Willich avait constitué à Besançon, avec l'autorisation et le soutien des autorités françaises, un détachement composé de partisans qui s'étaient réfugiés en France après la première insurrection badoise (le putsch aventurier de Gustav Struve et de Friedrich Hecker en avril 48) et qu'il conduira au combat dans le Bade et le Palatinat en mai-juin 1849.

³ L'anecdote ne fait pas partie du récit d'Engels dans le dernier chapitre de *Campagne pour la Constitution du Reich*. La décision d'abandonner le combat s'y trouve évoquée par lui de manière plus sobre, même s'il met en valeur la volonté de Willich de poursuivre la lutte : « Le 9 au soir, écrit-il, nous arrivâmes à Erzingen, le 10 à Riedern. Ce jour-là on tint dans le camp un conseil de guerre général. Seul Willich fut partisan de poursuivre la résistance ; Sigel, Becker et d'autres étaient pour la retraite en territoire suisse. » (Engels, *La révolution démocratique bourgeoise en Allemagne*, op.cit., pp. 197-198)

⁴ Par référence à un célèbre épisode de la guerre entre les cités grecques et l'empire perse au IV^e siècle avant JC : 300 combattants spartiates conduits par le roi Leonidas défendent au prix de leur vie le défilé des Thermopyles qui commandait l'accès au territoire grec par le nord.

comme un seul homme¹. On en trouve un exemple typique dans l'expédition du corps franc de Willich à Karlsdorf, expédition que je relate en long et en large dans mon récit de la campagne pour la Constitution du Reich².

Engels évoque alors deux incidents différents avec Willich. Le premier, sans conséquence particulière, survient lors d'une soirée de la saint Sylvestre. Le second concerne l'affrontement qui conduira Konrad Schramm à provoquer Willich en duel.

C'est à cette occasion, c'est-à-dire dans la nuit de la St. Sylvestre 1850, que Willich m'aurait, à ce qu'il prétend, administré une leçon de morale³. Comme je ne suis pas accoutumé de consigner sur le carnet comment je termine l'année et comment je commence la suivante, je ne puis me porter garant de la date. Quant au sermon que Willich reproduit, il ne me l'a pas tenu de cette manière.

Je me serais, dit-on, mal conduit, moi et d'autres, envers le grand homme au Comité des réfugiés, Shocking! [Quelle honte!] Mais où étaient donc alors les arguments-massue de sa leçon de morale, si Willich, l'exterminateur des impies, se trouva soudain désarmé devant une simple « conduite indigne ». On n'exigera tout de même pas que je réponde à de telles niaiseries.

Lors de la séance de l'Autorité centrale où Schramm et Willich en vinrent à se provoquer en duel, j'aurais, dit-on, commis le crime de « quitter la salle » en compagnie de Schramm peu avant le déroulement de la scène, donc d'avoir tout manigancé.

Auparavant, c'était Marx qu'on accusait d'avoir « monté la tête » à Schramm, maintenant, pour changer, c'est moi. Un duel entre un vieux lieutenant prussien rompu au maniement du pistolet et un *Commerçant* qui n'avait peut-être jamais eu un pistolet en main, voilà en vérité un fameux moyen pour « liquider » le lieutenant. Malgré tout, l'ami Willich s'en est allé raconter aux quatre vents, oralement et par écrit, que nous avions voulu le faire tuer.

Il n'est pas impossible - quand certains besoins m'obligent à quitter la salle, je ne le consigne pas sur un carnet - que j'aie quitté la salle en même temps que Schramm ; mais ce n'est guère plausible vu que, comme les procès-verbaux des séances de l'Autorité centrale d'alors en dépôt chez moi me l'indiquent, nous rédigeons à tour de rôle, Schramm et moi, le procès-verbal ce soir-là. Schramm était tout simplement furieux de l'attitude infâme de Willich et, à notre stupéfaction à tous, le provoqua en duel. Schramm lui-même ne soupçonnait pas quelques minutes auparavant que les choses allaient en arriver là. Jamais acte ne fut plus spontané. Willich, à ce qu'il raconte encore, tint alors ce langage : « Schramm, tu quittes la salle séance tenante ! ». En réalité, Willich en appela à l'Autorité centrale pour qu'elle exclue Schramm.

¹ A propos du courage, il convient de rappeler ici un extrait de la correspondance d'Engels à Jenny Marx le 25 juillet 1849. Engels se trouve alors en Suisse et donne de ses nouvelles. Il écrit : « J'ai pris part à quatre combats dont deux assez importants surtout celui de Rastatt et j'ai trouvé que le courage de taper dans le tas, qu'on vante tant, était la qualité la plus commune que l'on puisse avoir. Le sifflement des balles est quelque chose de tout à fait insignifiant et, pendant toute la campagne, si j'ai assisté à beaucoup de lâchetés, je n'ai pas vu une douzaine d'hommes se conduire en lâches au combat, mais d'autant plus de « sots courageux ». » (C2, p. 19)

² Il s'agit d'une attaque de nuit d'un poste de Prussiens. La manœuvre se terminera par une débandade générale. Le récit se trouve à la page 179 de *La Campagne pour la Constitution du Reich*. Nous renvoyons au chapitre 1.2. de notre fascicule 17.

³ Il doit s'agir de la soirée de la Saint sylvestre du 31 décembre 1849. En décembre 1850 la rupture au sein de la Ligue est en effet accomplie et il est peu probable qu'un éventuel échange à cette époque entre Willich et Engels se soit déroulé sur le simple mode d'une « leçon de morale ». Le 31 décembre 49, Marx, Engels, Willich et Schramm prennent part au repas de réveillon organisé par les Fraternalis Democrats. On ne trouve aucune trace de cet incident dans la correspondance d'Engels.

Mais cette dernière ignora sa requête et Schramm ne se retira que sur les instances de Marx qui voulait éviter que le scandale ne se prolonge. J'ai pour moi le procès-verbal, Monsieur Willich a pour lui son caractère.

Le procès-verbal de la réunion¹ a été emporté par K. Schramm à Paris et confisqué par la police française lors de son arrestation au cours de la rafle du 4 septembre 1851². Karl Schapper reviendra sur l'incident dans sa lettre à Marx du 27 août 1860 où il rappelle la dispute entre Schramm et Willich : « Je me souviens encore très bien, *écrit-il*, que tu as *tout* fait pour rétablir la calme et pour régler l'affaire à l'amiable et que tu paraissais aussi surpris que moi-même et les autres présents par cette soudaine explosion³. ».

Le duel entre les deux hommes se déroulera sur le territoire d'Anvers le 11 septembre 1850.

*

Marx fournit dans la suite de son texte maints détails sur cet affrontement, et notamment la déclaration circonstanciée du témoin de Konrad Schramm, l'officier polonais Heinrich Ludwig Miskowsky⁴.

On s'y reportera pour d'autres anecdotes, par exemple la mystification des fausses lettres adressées à Willich par Schramm qui lui offrait la dictature en Rhénanie et les divers incidents liés au Banquet des Egaux du 24 février 1851 et au toast de Blanqui.

¹ Que BDK2 situe à la date du 30 août (p. 685). BDK2 fournit à la page 720 le récit de l'incident du point de vue de Willich dans le rapport du 1^{er} octobre 1850 de la fraction dissidente à ses partisans.

² Marx à Engels, le 13 octobre 1851, C2 p. 341. Le texte de ce procès-verbal ne sera pas retrouvé. Or, s'agissant de procès-verbal, Marx ne manquera pas de rappeler que le compte rendu de la fameuse réunion de rupture de la Ligue du 15 septembre 1850 à Londres montre que Willich est resté muet tout au long de la réunion, la seule intervention étant le fait de Schapper. (Cf. le chapitre 3.5. de notre précédent fascicule 19)

³ BDK2, p. 258.

⁴ Lequel connaîtra un destin tragique. Après avoir sombré dans une grande misère, il mourra brûlé vif dans l'incendie d'un baraquement en bois qu'il partageait avec six autres réfugiés. (Marx à Engels, le 6 mai 54 : « D'abord devenir un gueux, puis crever la faim et finalement être grillé, voilà tout ce à quoi l'on peut prétendre dans ce « meilleur des mondes ». » (C4, p. 120).

5.1. L'affaire Freddy Demuth

Sources :

- Werner Blumenberg, *Karl Marx in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*, Rowohlt's Monographien, Hamburg, novembre 1962¹
- Terrell Carver, « Marx's « Illegitimate Son » ...or Gresham's Law in the World of Scholarship » disponible sur le site internet *Marx, Myths and legends* à l'adresse marxmyths.org.
- David MacLellan, *Karl Marx, His Life and Thought*, Granada Publishing Limited, 1981
- Fritz Raddatz, *Karl Marx. Une biographie politique*. Fayard, 1978
- Heinrich Gemkow et Rolf Hecker, « Unbekannte Dokumente über Marx's Sohn Frederik Demuth », in *Beiträge zur Geschichte der Arbeiterbewegung*, 36. Jg, Berlin 1994, pp. 43-59.
- Tristram Hunt, *Engels, gentleman révolutionnaire*, Flammarion, Paris 2009
- Yvonne Kapp, *Eleanor, Chronique familiale des Marx*, Editions sociales, Paris 1980 (et en particulier l'annexe 1 intitulée « Frederick Demuth » pp. 279-289)
- Francis Wheen, *Karl Marx*, Harper Press, London 1999.

*

- *Les Filles de Karl Marx, Lettres inédites*, Albin Michel, Coll. « H comme Histoire », Paris 1979.

- *Karl Marx is my father*, par Izumi Omura, Shunichi Kubo, Rolf Hecker et Valerij Fomicev, Far Eastern Booksellers, Tokyo, 2011.

Cet ouvrage collectif trilingue (en japonais, en allemand et en anglais) offre indéniablement le recueil le plus complet des pièces relatives à ce dossier.

*

Cette note a pour objet de fournir un exposé récapitulatif sur la question délicate de savoir si Marx se trouve ou non le père naturel de l'enfant, prénommé Freddy, auquel Hélène Demuth a donné naissance et dont la paternité a été assumée, on le présume du moins², par Engels.

1. Une naissance embarrassante

Le **23 juin 1851**, Hélène Demuth, dite Lenchen, donne naissance au domicile de la famille Marx, 28, Dean Street, à un petit garçon prénommé Henry Frederick³ Demuth, qu'elle déclare de père inconnu.

Pour rappel, Hélène Demuth, née le 31 décembre 1820, est entrée en son plus jeune âge⁴ au service de la famille von Westphalen, à Trèves. En mai 1845, elle devient la gouvernante à demeure des enfants de Marx et de Jenny⁵ et n'a cessé depuis lors de vivre en compagnie du couple qu'elle assiste dans la vie quotidienne.

¹ En particulier les pages 115-117 où se trouve cité le passage de la lettre du 2 septembre 1898 de Louise Freyberger à August Bebel.

² On ne connaît, en effet, aucun document qui atteste formellement cette reconnaissance de paternité. Elle n'a pu qu'être toute verbale, à l'adresse tout particulièrement de Jenny Marx (qui n'ignorait pas, et réprouvait, semble-t-il, les pratiques prétendument libertines d'Engels).

³ Soit, observons-le, le deuxième prénom de Marx (Heinrich) et le premier prénom d'Engels (Friedrich).

⁴ A 14 ans, soit en 1834, si l'on en croit la nécrologie d'Engels du 22 novembre 1890 parue dans le journal *The People's Press*. Mais c'est par inadvertance qu'Engels, dans le début de ce texte, date la naissance de Lenchen de 1823 au lieu de 1820, comme il convient. Quelques lignes plus loin, il précise : « De 1837 à la mort de Me Marx en décembre 1881, à l'exception des quelques premiers mois de la vie conjugale, les deux femmes sont restées de fidèles compagnes. » (Source : www.marxists.org - Biographical Archive). En 1837, Lenchen est âgée de 17 ans et Jenny Marx a 23 ans.

⁵ Le couple est installé à cette époque au 5, rue de l'Alliance à St Josse. Jenny attend la naissance de son deuxième enfant, Laura, le 26 septembre 1855. Leur première fille Jenny est née à Paris le 1^{er} mai 1844. Jenny Marx est alors âgée de 31 ans, Karl est âgé de 27 ans et Lenchen a un peu plus de 24 ans. Engels est du même âge que Lenchen.

Quel que fût le père de l'enfant, cette naissance était, **en tous les cas**, embarrassante.

Elle l'était dans le **contexte affectif et matériel** d'une famille éprouvée par le deuil¹ et par la pauvreté.

Elle l'était au regard des **conventions morales** de l'époque dans l'hypothèse où l'enfant aurait été élevé au sein de la famille même de Marx, offrant ainsi le spectacle d'un « ménage à trois »².

Elle l'était en raison du **contexte politique** au sein de la *Ligue* après la rupture de septembre 1850, compte tenu de la propension, dans le milieu très étroit de l'immigration londonienne, à propager sur chacun les pires rumeurs, les pires ragots. Témoin de cette ambiance faite de colportages hostiles, ce que Marx écrit à Joseph Weydemeyer dans une lettre du 2 août 1851, très proche de la naissance de Frederick Demuth : « Tu t'imagines sans mal que ma situation est très sombre. Ma femme succombera, si ça dure longtemps comme ça. Les soucis constants, le plus mesquin des combats pour le pain quotidien, tout cela la ronge. Et par là-dessus, les infamies de mes adversaires qui n'ont *jamais encore*, ne serait-ce qu'essayé de m'attaquer objectivement, mais cherchent à se venger de leur impuissance en lançant des insinuations sur l'homme et en répandant sur moi les infamies les plus indicibles. Willich, Schapper, Ruge et toute une racaille démocratique en font leur profession. A peine quelqu'un arrive-t-il qu'il est happé et travaillé au corps, afin que de son côté, il se charge de ce travail (...) Tu comprends que pour ma femme qui est souffrante et se trouve du matin au soir dans la gêne matérielle la plus désagréable et dont le système nerveux est atteint, ça n'améliore pas son état d'entendre, chaque jour, d'imbéciles colporteurs de cancans lui transmettre les relents du cloaque démocratique³. ».

Les biographies les plus récentes⁴, particulièrement d'historiens anglo-saxons⁵, **tiennent pour une certitude** que Marx est le père de l'enfant de Lenchen⁶ et qu'Engels n'a pu accepter d'assumer cette paternité que pour tirer son ami d'un grave embarras, d'un côté à l'égard de Jenny, de l'autre dans l'action politique.

C'est le cas notamment de **Tristram Hunt** qui écrit sans l'ombre d'un doute :

« (...) en 1850, pendant que Jenny Marx était partie en mission de collecte de fonds auprès de sa famille sur le continent, Marx abusa de la domestique. Et le 23 juin, leur rejeton Freddy Demuth vint au monde ; mais – on s'en convaincra sans peine – il ne fut pas accueilli par un débordement d'allégresse.

Bien que Marx fût le père, l'acte de naissance resta vierge, et ce fut Engels qui reconnut officieusement la paternité⁷ ».

¹ Le 19 novembre 1850 venait de mourir, âgé d'à peine un an, Guido, le quatrième enfant de Marx et de Jenny. Leur cinquième enfant, Franziska, née tout récemment, le 28.03.51, était de santé très fragile et Jenny elle-même peinait à se remettre de cet accouchement. Marx à Engels, le 2 avril 1851 : « Ma femme a accouché malheureusement d'une fille et non d'un garçon. Le plus grave, c'est que cet accouchement l'a beaucoup éprouvée ». (C2, p. 183). L'enfant mourra le 14 avril 1852. (C3, p. 94)

² Et Lenchen ne disposait d'aucunes ressources financières suffisantes pour s'assurer une existence indépendante. Il semble toutefois qu'elle ait quitté un certain temps le domicile des Marx. C'est ce qui ressort d'une observation (imprécise) de Stephan Born dans ses *Souvenirs d'un quarante-huitard*, où après avoir évoqué la personne de Jenny Marx, il écrit « Quelques années plus tard, elle terminait une lettre qu'elle m'avait envoyée de Londres par une nouvelle attristée, où transparaisait comme une note d'indignation contenue, selon laquelle sa servante si fidèle et infatigable, qui pouvait être considérée comme un membre de la famille, l'avait quittée ». (Stephan Born, *Erinnerungen eines Achtundvierzigers*, pp. 51-52 de l'édition numérique publiée par Google)

³ C2, pp. 265-266. Cf. aussi C2, p. 191, la lettre de Marx à Engels du 15 avril 1851. Il se plaint de ragots diffusés par Willich dans la presse américaine. Fritz Raddatz observe toutefois que l'on ne connaît pas d'accusations précises sur le thème de cette naissance émanant des milieux de l'immigration allemande hostiles à Marx, « ni dans les publications, ni dans des lettres, ni dans des mémoires ou journaux ». (*Karl Marx. Une biographie politique*, p. 161)

⁴ Postérieures en tous cas à la parution, en 1962, de la lettre de septembre 1898 de Louise Freyberger à August Bebel, un document dont il sera question plus loin.

⁵ Lesquels, même quand ils sont universitaires, ont une certaine prédilection pour les anecdotes et les menus événements de la vie quotidienne. Cette approche « populaire » a fait l'objet d'un véritable éreintement de la part de Terrell Carver dans ses comptes rendus des biographies de Marx et d'Engels par Francis Wheen et Tristram Hunt.

⁶ Le sculpteur allemand Kurt Tassotti a installé, en 2012, à Saint-Wendel, la ville natale d'Hélène Demuth, un bronze qui lui rend hommage. L'œuvre montre la jeune femme la main droite posée sous un ventre de grossesse et tenant, pensive, dans l'autre main, un portrait de Marx. (Cf. <http://bildhauer-tassotti.de>). La notice consacrée à Hélène Demuth par la Friedrich Ebert Stiftung elle-même envisage clairement l'hypothèse de « la paternité vraisemblable » de Marx malgré la reconnaissance d'Engels. (www.fes.de, Archiv der sozialen Demokratie)

⁷ T. Hunt, op.cit., p. 271.

C'est le cas non moins de **David Mc Lellan** qui n'hésite pas à placer Hélène Demuth à même hauteur que Jenny dans l'arbre généalogie de la famille Marx qu'il livre en annexe de son ouvrage¹.

Pour sa part, **Francis Wheen** ne rappelle les termes de la lettre d'août 1850 de Jenny à Marx lors de son voyage en Hollande, se félicitant de le laisser aux bons soins de Lenchen, que pour ajouter ironiquement : « Lenchen était en effet prête à suppléer aux devoirs et responsabilités de Jenny, y compris dans le lit conjugal². ».

Plus sobrement, **Yvonne Kapp** écrit, parlant de Frederik Demuth : « on ne peut raisonnablement douter qu'il ait été le fils de Marx³. ».

On notera au passage que les ouvrages de la tradition historique soviétique⁴, même parus après 1962, se taisent sur le sujet. C'est le cas, par exemple de l'ouvrage intitulé *Karl Marx, sa vie, son œuvre*, paru en 1968 aux éditions du Progrès à Moscou (et traduit en français en 1973). Il ignore tout de la maternité de Lenchen, les seuls commentaires à son sujet la présentant comme « le bon génie de la famille » (p. 85) : « Dévouée corps et âme à la famille, Hélène Demuth devint son « ange gardien », faisant des miracles avec des ressources plus que modiques : elle savait embellir un repas frugal, coudre, rapiécer, ravauder, entretenir l'ordre et la propreté ». (p. 271). Pas un mot non plus dans l'ouvrage collectif *Karl Marx, une biographie*⁵ publié en 1967 à l'initiative d'Heinrich Gemkow sous la responsabilité de l'Institut du marxisme-léninisme auprès du Comité central du Parti Socialiste Unifié d'Allemagne.

2. De rares allusions, un lourd silence.

On ne dispose de la part des **quatre principaux protagonistes**, Lenchen, Marx, Jenny et Engels, d'aucun document **authentique** qui permette d'éclairer la question.

1. **Lenchen** s'est obstinément gardée, toute une vie, de la moindre confidence⁶.

2. De **Marx** on ne connaît sur le sujet que **deux allusions** extraites de sa correspondance de l'époque⁷ avec Engels :

- le **31 mars 1851**, il écrit : « Enfin, pour donner à toute cette histoire⁸ un peu de piquant tragico-comique, un *mystère* vient se mêler à tout cela ; je vais te le révéler en très peu de mots. Mais on m'interrompt ; il faut que j'aie soigné ma femme. Donc à la prochaine fois cette autre affaire où tu joues toi aussi un rôle. ».

- le **2 avril 1851**, il écrit : « Je ne dirai pas un mot du *mystère*, puisque coûte que coûte il faut que j'aie te rendre visite fin avril. Il faut que je m'absente d'ici 8 jours⁹. ».

3. La seule mention de la main de **Jenny** que l'on puisse rapporter à l'affaire consiste dans **un bref extrait** quelque peu énigmatique de son autobiographie de 1865 où, après avoir évoqué son voyage en Hollande « chez l'oncle de Karl¹⁰ », et la naissance de Franziska, le 28 mai 1851, elle écrit : « 1851 et

¹ David McLellan, op.cit., p. 466.

² Page 183 de l'édition électronique.

³ Op.cit., p. 279.

⁴ L'historiographie marxiste-léniniste, disons,

⁵ Paru en traduction française en 1968 (*Verlag Zeit im Bild*, Dresde 1968).

⁶ D'une confidence qui ait laissé une trace, car on peut imaginer que Jenny et Lenchen, si proches depuis si longtemps, ont dû échanger sur le sujet, et l'on peut imaginer qu'Engels et Lenchen, qui ont vécu sept ans ensemble, ne sont pas restés muets sur la question.

⁷ De la correspondance qui nous est parvenue, évidemment : on sait qu'une partie importante du courrier a été détruite par la famille.

⁸ C2, p. 181. Marx vient successivement d'évoquer l'accouchement, le 28 mars 1851, de Franziska, leur cinquième enfant, l'éventualité d'un héritage d'Ecosse par Jenny et la grande misère du couple, incapable de faire face à ses dettes.

⁹ C2, p. 182. Marx sera à Manchester à partir du 17 avril 1851. On observera le caractère proprement romanesque de ces deux énoncés sous l'angle à la fois de la présentation, sur le mode du suspens (une révélation ébauchée puis aussitôt tue) et de l'ambiguïté des termes : le « rôle » attribué à Engels peut être en effet interprété de deux façons, soit comme une fonction déjà accomplie (et dès lors Engels est censé être le père) soit comme une fonction qu'on lui propose d'assumer (et dès lors Marx est censé être le père). Engels lui répond dès le 15 avril indiquant : « nous réglerons tout le reste de vive voix » (C2 pp. 192-193).

¹⁰ Où elle se trouve en quête de ressources financières. C'est clairement au cours de cette période d'absence que l'enfant a été conçu, en septembre/octobre 1850.

1852 furent pour nous les années de soucis les plus graves et en même temps les plus mesquins, des années de souffrances, de déceptions et de privations de toutes sortes. Au printemps de 1851, un autre évènement se produisit, sur lequel je ne veux pas m'arrêter, mais qui ajouta à nos soucis matériels et à nos inquiétudes. Le gouvernement prussien accusa tous les amis de Karl en Rhénanie de menées révolutionnaires et les jeta en prison où ils furent traités de la façon la plus scandaleuse¹ ».

4. Enfin d'**Engels**, sauf les confidences qui lui seront attribuées sur son lit de mort, on ne détient **aucun document** qui témoigne soit de sa reconnaissance officielle en paternité, soit de versements explicitement destinés à la famille d'accueil où sera placé l'enfant. Lui-même, à vrai dire, se trouve empêché de concéder davantage qu'une reconnaissance symbolique², et cela pour au moins **deux raisons** : d'abord ses relations avec sa compagne irlandaise Mary Burns avec laquelle il a renoué dès son retour à Manchester, ensuite la nécessité d'offrir une façade de respectabilité bourgeoise dans les fonctions qu'il occupe désormais au sein de l'entreprise familiale. Une **preuve éclairante** de la réserve qu'il ne cessera de garder toute sa vie sur cette affaire est fournie par la correspondance qu'il adresse le 12 novembre 1890 à un certain parent de Lenchen, Adolf Rieffer, pour l'informer de la mort de cette dernière et pour l'avertir que Lenchen a cédé par testament, en sa présence et celle d'Eleanor, ses modestes avoirs au seul Frederick Lewis Demuth, **non pas son fils**, mais, précise-il, « **le fils d'une amie décédée** qu'elle avait adopté quand il était encore petit³ ».

*

Cette discrétion n'entraîne pas que Freddy Demuth ait été un inconnu pour les filles de Marx, et tout particulièrement pour Eleanor⁴ qui lui était attachée.

On dispose, en effet, de plusieurs documents qui témoignent de cette affection. Ainsi cette lettre pittoresque du **19 décembre 1890** d'Eleanor à sa sœur Laura lui décrivant l'arrivée à Londres, chez Engels, de Louise Kautsky⁵. Freddy Demuth se trouve présent lors de ces journées, ce qu'atteste le commentaire suivant d'Eleanor : « Freddy s'est comporté admirablement à tous égards, et l'agacement d'Engels à son endroit est aussi injuste qu'il est compréhensible. Je suppose qu'aucun de nous n'aimerait rencontrer son passé en chair et en os. Je sais que lorsque je vois Freddy, j'éprouve toujours un sentiment de culpabilité et d'injustice. Quelle vie que celle de cet homme⁶ ! L'entendre en parler est une souffrance et une honte pour moi⁷. ».

Il apparaît ici clairement : 1. que Freddy Demuth était un familier de la maison d'Engels, même après la mort de sa mère, et 2. qu'il ne fait aucun doute pour les enfants de Marx qu'il est le fils d'Engels.

¹ Jenny Marx, *Brève esquisse d'une vie mouvementée (Souvenirs sur Marx et Engels)*, Editions du Progrès, Moscou 1982, p. 242). La relative imprécision de l'énoncé (« au printemps 1851 », sachant que l'enfant de Lenchen est né le 23 juin 1851) et le contexte syntaxique de la phrase (son rapport immédiat dans le même paragraphe avec les arrestations en Prusse) empêchent de rapporter avec précision le propos (« un autre évènement ») à la naissance de Frederik Demuth.

² L'enfant ne portera pas son nom, à peine son prénom.

³ Et, poursuit-il, l'enfant qu'elle avait « élevé jusqu'à ce qu'il devienne un mécanicien doué et travailleur. (...) Par gratitude et avec sa permission, il avait depuis longtemps pris le nom de Demuth et c'est sous ce nom qu'il est mentionné dans le testament ». La lettre d'Engels à Adolf Rieffer se trouve aux pages 70-71 du volume 49 des *Marx Engels Collected Works*.

⁴ Eleanor (la petite dernière des Marx) sur qui Lenchen semble avoir reporté sa tendresse maternelle. Tussy la tenait pour sa seconde maman et n'était donc pas indifférente à Freddy qu'elle considérait sous cet angle comme son demi-frère.

⁵ Et les réactions de rejet de la part de Pumps irritée de voir surgir une rivale. Nous sommes un mois après le décès de Lenchen survenu le 4 novembre 1890.

⁶ A cette date, il a 39 ans.

⁷ *Les filles de Karl Marx, Lettres inédites*, chez Albin Michel, collection Bottigelli, Paris 1979, p. 277. Eleanor exprimera à nouveau ce sentiment de culpabilité diffuse dans une lettre plus tardive à sa sœur Laura à qui elle écrit, le 26.07.1892, s'agissant d'une aide matérielle à apporter à Freddy (que sa femme avait quitté, emportant une somme d'argent appartenant à la caisse de solidarité syndicale qu'il détenait chez lui) : « Il est possible que je sois très "sentimentale" mais je ne peux m'empêcher de trouver que Freddy a été toute sa vie victime de l'injustice ». (Op.cit., p. 292). Le meilleur témoignage de l'affection portée par Eleanor envers Freddy et de l'intimité de leurs relations se trouve dans leurs échanges de correspondance publiés par Eduard Bernstein dans son article de juillet 1898 dans *Die Neue Zeit* sur les causes du suicide d'Eleanor sous le titre « Was Eleanor Marx in den Tod trieb ».

3. Un document clé

En 1962, l'historien allemand **Werner Blumenberg** publie dans la monographie qu'il consacre à Marx¹, les extraits d'un document qu'il a découvert dans les archives de l'Institut international d'histoire sociale à Amsterdam². Il s'agit d'une lettre adressée le **2 septembre 1898** par **Louise Freyberger**³ à **August Bebel** dans laquelle elle déclare ceci⁴ :

Que Freddy Demuth est le fils de Marx, je le sais par Général⁵ lui-même. Tussy⁶ m'avait tellement assailli de questions que j'ai directement interrogé le vieux. Général parut fort étonné que Tussy s'accroche avec tant d'obstination à sa croyance et m'autorisa à m'élever désormais, le cas échéant, contre les commérages selon lesquels il reniait son fils. Tu te souviens sans doute que je t'avais déjà mis au courant longtemps avant la mort de Général.

De plus, peu de jours avant sa mort, Général a de nouveau confirmé à M. Moore que Frederick Demuth était le fils de Karl Marx et de Hélène Demuth, lequel Moore s'empressa de se rendre à Orpington pour le dire à Tussy. Tussy prétendit que Général mentait, et qu'il avait toujours dit que c'était lui le père. Revenant d'Orpington, Moore interrogea de nouveau Général avec insistance, mais le vieil homme réaffirma que Freddy était le fils de Marx, et dit à Moore : *Tussy veut faire de son père une idole.*

Dimanche, la veille de sa mort donc, Général l'a écrit sur son ardoise⁷ devant Tussy elle-même; en sortant de sa chambre, Tussy était tellement ébranlée qu'elle en oublia la haine qu'elle me vouait et qu'elle se jeta à mon cou en pleurant amèrement.

Général nous a autorisés (M. Moore, Ludwig et moi) à faire usage de cette communication, dans le seul cas où il serait accusé de s'être montré mesquin à l'égard de Freddy. Il affirma qu'il ne voulait pas que son nom soit déshonoré, d'autant plus que cela ne servait plus à personne. Son intervention avait préservé Marx d'un grave conflit familial⁸. En dehors de nous, de M. Moore, parmi les enfants de Marx, je pense que Laura se doutait de l'histoire, même si elle ne le savait pas avec certitude ; que Marx eût un fils était également connu de Lessner et de Pfänder. Après la publication des lettres de Freddy, Lessner m'avait encore dit: « Freddy est bien le frère de Tussy. Nous le savions en fait, mais nous n'avions jamais pu découvrir où le gamin était élevé. »

Freddy ressemble à Marx au point que c'en est risible, et il faut vraiment avoir des préjugés aveugles pour voir dans ce visage aux traits typiquement juifs et dans cette abondante chevelure noire une quelconque ressemblance avec Général. J'ai vu la lettre de Marx qu'il avait à l'époque écrite à Général à Manchester, Général ne vivait alors pas encore à Londres, mais je crois que Général a détruit cette lettre, ainsi que les lettres de change.

¹ *Karl Marx, In Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*. Le texte se trouve aux pages 115-117. W Blumenberg ne cite de cette lettre que le passage concernant la question de la paternité de Marx.

² Werner Blumenberg a été de 1945 à 1965 le directeur du département allemand de l'Institut international d'histoire sociale

³ Louise Strasser (1860-1950) avait épousé en premières noces, en 1883, Karl Kautsky dont elle avait divorcé six ans plus tard, en 1889. En 1890, après le décès d'Hélène Demuth, Engels lui avait demandé de tenir son secrétariat et de diriger sa maison. En février 1894, elle épousera le médecin Ludwig Freyberger avec qui elle s'installera chez Engels, au 41, Regent's Park Road.

⁴ Pour être précis, cette lettre est une réponse à une lettre d'August Bebel sur la question de l'éventuel lien de parenté de Freddy avec Tussy qui s'était suicidée le 31 mars 1898.

⁵ « Le Général » était le surnom d'Engels parmi ses proches. Louise Freyberger le nomme sans employer l'article.

⁶ Autrement dit la fille cadette de Marx, Eleanor. Nous sommes à cette date de septembre 1898 six mois après le suicide d'Eleanor, le 31 mars 1898.

⁷ Atteint d'un cancer de la gorge, Engels ne pouvait plus parler.

⁸ « von einem schweren häuslichen Konflikt », dit le texte.

Voilà tout ce que je sais sur le sujet; ni par sa mère ni par Général, Freddy n'a jamais appris qui est son père ...¹

Je relis en ce moment les lignes venant de toi qui portent sur le sujet. Marx redoutait constamment la perspective d'un divorce, car sa femme était terriblement jalouse; il n'aimait pas le gosse, cela aurait fait un trop grand scandale, il n'osait pas faire quelque chose pour le gosse.

Gemkow et Hecker complètent la citation de la lettre de Louis Freyberger en ajoutant :

Il fut mis en pension chez une Mme Louis, je crois que son nom s'écrivait comme ça, et il portait le nom de sa mère nourricière; ce n'est qu'après la mort de Nimm² qu'il prit le nom de Demuth. Tussy savait parfaitement que Mme Marx s'était à une occasion enfuie pour aller en Allemagne³, et que Marx et sa femme ne couchèrent pas ensemble pendant de longues années, mais cela lui déplaisait d'en donner la véritable raison; elle portait son père aux nues et écrivit de merveilleuses légendes⁴.

On doit un autre ajout à Arnold Künzli⁵, qui reproduit le passage suivant :

J'ai bien connu Freddy dès le début de ma présence à Londres. La vieille Nimm me le présentait comme son chéri. Il venait régulièrement chaque semaine lui rendre visite. Curieusement il n'entrait toutefois pas par la porte principale mais toujours par celle de la cuisine. Ce n'est que lorsque je vins m'installer chez Général et qu'il poursuivit ses visites que je me suis assuré qu'il ait tous les droits d'un visiteur.

4. Un document contesté

La forme et le **contenu** du texte ont fait l'objet de sévères critiques de la part de plusieurs biographes de Marx et d'Engels, et de ceux mêmes qui, comme Yvonne Kapp et Fritz Raddatz, par exemple, soutiennent l'hypothèse de sa paternité.

La forme ? Le document ne consiste pas, en effet, en un manuscrit autographe mais il se présente sous la forme d'une copie dactylographiée de source inconnue, annotée de surcroît par une écriture qui n'est pas celle de Louise Freyberger.

Le contenu ? Yvonne Kapp le tient pour extravagant sous de nombreux aspects : « C'est une lettre tout à fait extraordinaire, *écrit-elle*, qui, rejetant toute prudence, perd sa crédibilité sur de nombreux points⁶ » (p. 285). Fritz Raddatz, pour sa part, relève que « la lettre de Louise Kautsky abonde en détails absurdes » (p. 161). Se trouve visée, par exemple, l'affirmation attribuée à Eleanor (qui est née en 1855) selon laquelle le couple de ses parents aurait décidé en 1851 de ne plus dormir ensemble pendant plusieurs années. En cause également, la mention par Louise Freyberger d'une lettre de Marx sur le sujet qu'elle aurait elle-même vue chez Engels avant que ce dernier ne la détruise.

¹ Ces points de suspension appartiennent à la version allemande du texte telle que fournie par H. Gemkow et R. Hecker. Le passage manquant est celui restitué plus loin par Künzli.

² Qui était, comme Nimmy, l'un des autres surnoms d'Hélène Demuth.

³ Un détail qui paraît extravagant compte tenu de ce que l'on sait avec précision des déplacements de Jenny.

⁴ Le texte allemand se trouve reproduit en note aux pages 45-46 du texte de H. Gemkow et R. Hecker.

⁵ Arnold Künzli, *Karl Marx, Eine psychographie*. Europa Verlag, Vienne, 1966.

⁶ Non compté, de la part de Yvonne Kapp, la *réprobation morale* d'une publication qui ne se justifiait pas, Engels ne l'ayant autorisée que dans le seul cas où il serait critiqué d'avoir mal agi envers Freddy Demuth, ce qui n'est pas advenu : « Louise Freyberger, faisant donc fi des dernières volontés d'Engels, ne prit la plume que pour fournir des matériaux aux fouilleurs de poubelles de l'avenir. » (p. 289).

Quant à Terrell Carver, il n'est pas loin de considérer ce texte (« such a gothic story ») comme une absurde provocation¹. Parmi les éléments qui lui semblent des plus suspects, outre les précédentes critiques qu'il partage sur le contenu du texte, se trouve le fait que Louise Freyberger n'est jamais revenue une seule fois en cinquante ans² sur cette révélation pour le moins sensationnelle. Sous cet angle, sa lettre apparaît comme un véritable hapax.

Enfin, parmi les éléments qui ne laissent pas d'interroger, il faut compter l'absence de témoignage d'un protagoniste principal, à savoir **Samuel Moore**³, désigné comme celui qui « s'empresse » de prévenir Tussy mais dont on ne dispose d'aucun commentaire écrit sur la question.

5. Une confirmation ?

En **1994**, deux historiens allemands, **Heinrich Gemkow** et **Rolf Hecker**, publient un ensemble de documents inédits sous le titre « Unbekannte Dokumente über Marx' Sohn Frederick Demuth ».

Outre la pièce centrale qu'ils reproduisent légèrement augmentée, ce sont :

- trois lettres d'August Bebel à Eduard Bernstein datées du 8 et du 18 septembre 1898 et du 3 août 1899,
- une lettre de Frederick Demuth à Jean-Laurent-Frederick Longuet datée du 10 avril 1912,
- une lettre de David Riazanov à Clara Zetkin datée du 20 février 1929,
- et la réponse de Clara Zetkin, datée du 27 février 1929⁴.

Qu'apportent ces documents ?

5.1. De Bebel à Bernstein, le 8 septembre 1898⁵ :

Après avoir cité de larges extraits de la lettre qu'il vient de recevoir de Louise Freyberger, Bebel écrit :

« D'autres propos encore me mènent à la conclusion que Général a supporté qu'on le soupçonne d'être le père de Frederick pour épargner à Marx une catastrophe familiale. Je crois aussi que la tendresse de Tussy dans ses lettres à Frederick et que son évidente intention dans sa lettre juste avant son suicide de coucher Frederick sur son testament, plaident en faveur de cette hypothèse. En fin de compte, Moore est un témoin impartial et ce qu'il en dit doit être valide. Peut-être auras-tu l'occasion de l'interroger sur le sujet ? ».

Puis il conclut avec netteté : « J'accepte que Freddy est le frère de Tussy », avant de poursuivre, dans le contexte de l'héritage de E. Aveling :

« Je dois dire que je suis terriblement désolé que le pauvre type ne puisse faire valoir des droits moraux et matériels. D'ailleurs ce ne serait pas mal si tu informais ouvertement Freddy de ce que Louise a écrit de lui ; il est quand même nécessaire qu'il tire au clair la manière dont il est venu au monde et celle dont il a été lésé ».

5.2. La réponse de Bernstein du 11 septembre 1898 :

Il défend l'avis qu'on n'a pas agi à l'égard de Freddy comme on aurait dû le faire, et il n'exclut pas Tussy de ce reproche. Tussy n'aurait selon lui toutefois pas tenu compte de Frederick ni dans son testament de

¹ La « loi de Gresham » mentionnée dans le titre de son article stipule le principe bien connu selon lequel « la mauvaise monnaie chasse la bonne ». C'est dire si Terrell Carver entend bien faire le tri entre les informations sur le sujet.

² Elle décède en 1950.

³ Un ami proche d'Engels. Il sera, avec Edward Aveling, le traducteur en anglais du *Capital*.

⁴ On doit la publication de ces documents à Valerij Fomitchev qui les a découverts en 1991 dans les archives du KPDSU à Moscou. Gemkow et Hecker précisent en note que les textes ont été présentés en janvier 1934 à Joseph Staline par le successeur de Riazanov, Vladimir Adoratsky avec pour résultat d'être aussitôt mis au secret.

⁵ On est à cette date dans le contexte de la mort de E. Aveling le 02.08.1898 (après celle, par suicide, d'Eleanor, le 31.03.98) et de la possibilité pour Freddy Demuth de récupérer par l'intermédiaire de Bernstein le remboursement d'un prêt consenti à Aveling par Eleanor. Même si Freddy n'apparaissait pas dans les dernières volontés d'Eleanor, il pouvait être tenu pour un membre de la famille.

1895 ni dans celui de 1896 bien qu'elle ait eu déjà les preuves de son attachement et de son désintéressement parce qu'en matière d'héritage, il était indifférent de savoir qui était le père de Frederick.

Quant aux déclarations de Louise, sur lesquelles il exprimait des doutes en raison tout particulièrement de l'« exubérante imagination¹ » de la dame, Bernstein pensait que la ressemblance physique entre Frederick et Marx était une affirmation fautive :

« Certes Freddy est brunet, mais sa mère l'était aussi, de même qu'Engels. Freddy ne présente aucune trace du trait le plus caractéristique du visage de Marx, son nez large et retroussé que tu trouves chez Tussy et un peu moins chez Madame Lafargue. Il avait ce qu'on appelle un nez romain ou aquilin et un visage moins juif que de type alémanique. Et absolument rien dans son être qui rappelle Marx. Il est calme et très enclin à se plonger dans ses pensées, mais même quand il est gai, c'est en vain que tu chercherais en lui le rire de Marx. »

Rien donc qui rappelle Marx. Et Bernstein de conclure que la personnalité mentale et physique ne permettait pas d'établir un lien de descendance avec Marx.

Par conséquent, il recommandait de ne rien entreprendre aussi longtemps que Frederick lui-même ne se soit manifesté. Cela concernait aussi Samuel Moore qui à cette époque ne séjournait pas à Londres : « Quand il reviendra, je ne manquerai pas de l'interroger »

En ce qui concerne la succession des Aveling, Freddy n'a formulé aucune revendication d'argent. Il aurait tout au plus exprimé le regret de n'avoir reçu dans sa jeunesse aucune éducation convenable².

5. 3. La réaction de Bebel le 18 septembre 1898 :

« Ce que tu m'écris à propos de la propension de Louise à fantasmer est en partie juste. Je ne puis cependant me représenter que ceci puisse s'étendre à tous les détails qu'elle donne. Je peux aussi confirmer qu'elle m'a livré les premiers éléments sur l'affaire Frederick il y a cinq ans et, comme je le présume, alors qu'elle était sous l'impression immédiate de ce qui lui avait dit Engels.

Vos avis différents sur les ressemblances ou non entre Marx et Freddy m'ont amusé. Je n'ai pas d'avis là-dessus. Je pense toutefois que ce que, selon Louise, Moore sait sur le sujet fournit un moyen de faire la clarté. Je ne pardonnerais pas à Général, si Frederick est son fils, de l'avoir traité comme il l'a été. De la part de Marx, c'est plutôt une chose que je comprendrais et lui pardonnerai dans la mesure où pour lui l'enjeu était important et où les moyens de s'en sortir lui manquaient. En tout cas le pauvre type a eu un destin tragique et je ne lui ne voudrais pas d'avoir une piètre opinion sur son géniteur, quel qu'il soit. »

5. 4. La lettre de Bebel à Bernstein du 3 août 1899 :

« Ce que tu m'écris à propos de Freddy m'a vivement intéressé. Et en particulier je suis soulagé d'apprendre qu'Engels ne peut être soupçonné d'avoir honteusement renié un fils. Il n'existe pas de fondement rationnel à cette démarche car les considérations morales qui y conduisent lui font défaut. Que Lafargue se soit comporté de manière si réticente envers Frederick n'est pas élégant, mais compréhensible; je crains que de l'héritage il ne restait plus grand-chose de disponible ».

*

Que retenir de ces trois documents ? Pas grand-chose, à vrai dire, sinon **des avis**. La triple référence à Samuel Moore, un témoin si précieux, est à l'évidence restée sans effet.

¹ « Je ne prétends pas qu'elle a menti délibérément, mais je suis convaincu que les personnages issus de son imagination sont pour elle, subjectivement, des réalités. Je peux l'illustrer par plusieurs exemples (...) il existe plusieurs personnes très honorables qui ont souffert de ce défaut ». (*Karl Marx is my father*, op.cit., p. 130)

² Nous suivons ici de près le commentaire de Gemkow et Hecker qui paraphrasent la lettre de Bernstein plutôt qu'ils ne la citent.

*

5. 5. La lettre de Frederik Demuth à Jean-Laurent-Frederick Longuet¹ est, quant à elle, plutôt tardive. Elle date du **10 avril 1912**.

Voici le texte² :

Mon cher Jean,

Je t'aurais écrit bien plus tôt, mais j'étais trop perturbé et les forces me manquaient³. Mais je te remercie beaucoup pour ta gentille invitation à rencontrer tes enfants et ton épouse. Cela me ferait grand plaisir d'accepter ton amicale proposition, cependant je dois provisoirement attendre et me contenter d'apprendre de toi les nouvelles que tu peux me donner.

Mon cher Jean, je t'ai sans doute dit combien grave avait été ma maladie (...) ⁴ et il m'est venu l'idée que j'aurais dû adresser au bureau de la direction ouvrière une note posant cette question : tandis que tous les socialistes du monde civilisé fêtent la nouvelle de la remarquable victoire des sociaux démocrates en Allemagne⁵, combien d'entre eux savent-ils que le fils du grand Marx se trouve entre la vie et la mort dans un hôpital de Londres ? Mais aussitôt avais-je repris des forces que j'ai abandonné cette idée. J'ai donc décidé compte tenu de mon état que ce serait mieux que tu l'apprennes par moi plutôt que par quiconque d'autre.

Et maintenant, cher Jean, je vais te raconter, aussi correctement que je le puis, l'histoire de mes origines. Tu sais avec quel dévouement ma mère a été attachée à la famille Marx, mais tu étais trop jeune pour savoir combien grand était son amour pour ta mère ; elle avait aussi beaucoup d'affection pour les autres, Tussy et Laura, mais elle aurait donné sa vie pour ta chère mère. Tu sais aussi quelle grande affection elle te portait. Compte tenu des circonstances, je n'ai naturellement jamais connu cette sollicitude maternelle.

Quand Marx est mort, ma mère est allée chez Engels pour tenir sa maison. J'avais pris l'habitude de partager mes soucis et mon bonheur avec le Général. Nous parlions de beaucoup de choses, du mouvement ouvrier, du temps passé entre Marx et Engels, de la misère qu'ils avaient connue. Cette remarquable amitié a duré jusque la mort de ma mère. Quand elle est morte, étaient présents, outre moi-même, le Général, Tussy, Aveling, le médecin et deux domestiques. Pratiquement les derniers mots de ma mère ont été : *régularise le nom de Freddy*, pendant qu'elle tenait la main de Tussy et la mienne. Quelques minutes après, elle s'endormait et gagnait une paix bien méritée.

Tussy m'a demandé si je pouvais prendre le nom de Lewis - c'était le nom des gens sous la tutelle desquelles j'avais été placé tout bébé et sous lequel on m'a connu jusque mon mariage en 1873. J'ai dit à Tussy que je ne pouvais pas faire cela après avoir adopté mon vrai nom (Demuth) sous lequel je suis connu sur mon lieu de travail. Engels a dit aussitôt que j'avais raison mais qu'il supposait que cela ferait problème en Allemagne. Mais il allait leur montrer que ce

¹ Frédéric Jean Laurent Longuet, surnommé Johnny par la famille de Marx était le second fils de Jenny et de Charles Longuet.

² Nous traduisons à partir de l'original en anglais disponible aux pages 154-158 de *Karl Marx is my father*.

³ Frederick Demuth venait de subir une intervention chirurgicale.

⁴ Suivent ici divers développements sur ses tracas à propos de son fils, sur son émoi après l'annonce du suicide de Laura et Paul Lafargue le 26 novembre 1911 et sur le cours de sa maladie.

⁵ Aux élections de janvier 1912, la social-démocratie allemande avait conquis 110 sièges et se trouvait le groupe politique le plus important au Reichstag.

n'était pas en vain qu'ils avaient 32 élus au Reichstag¹. Naturellement je n'ai pas su ce qu'il entendait par là et personne ne me l'a expliqué. C'était en 1890, ma mère était morte le 4 novembre.

Après que j'ai vu quel gros émoi la mort de ma mère avait suscité, je n'ai pas sollicité davantage Tussy pour réaliser le souhait de ma mère. Sur la proposition de Tussy², Madame Kautsky a alors été choisie pour s'occuper de la maison de Général. En ce qui me concerne personnellement, ce choix n'aurait pu être pire. Avant sa mort, ma mère était très favorisée par le testament d'Engels³. Maintenant, il n'a pas fallu longtemps pour que Freyberger entre en jeu et qu'il devienne vite connu que Louise Kautsky deviendrait Madame Freyberger et qu'ils nicheraient tous les deux chez le Général. Ils n'étaient pas là depuis longtemps qu'ils convainquirent le Général de s'installer dans une maison beaucoup plus grande⁴.

Je rendais toujours visite au Général, mais moins souvent. Il n'y avait plus de conversation privée entre Engels et moi et j'ai très vite remarqué un grand changement dans l'attitude du Général ; il paraissait décliné très rapidement et mes visites se sont faites plus rares.

Alors est survenue sa dernière maladie et le point culminant de l'affaire.

Tussy qui paraissait à l'évidence hypnotisée par ce vagabond de Aveling disait que Engels était mon père. Je pensais donc que peut-être j'allais maintenant savoir ce que ma mère avait voulu dire par son dernier souhait avant sa mort, celui de clarifier la question de mon nom. A cette époque, le Général était dans un état de santé très grave, mais il était très lucide.

Je ne sais pas si tu connais Mr Sam Moore. Il était un des exécuteurs testamentaires d'Engels et Tussy lui a parlé. Moore était un ami intime de Engels et avait bien connu aussi ma mère. Les Freyberger étaient très en colère et je ne m'en étonne pas. Car si Tussy avait raison, alors tu peux mesurer ce que cela signifiait pour eux. Je n'ai pas pu voir le Général qui est mort subitement.

J'ai écrit à Moore et je l'ai informé de ce que Tussy m'avait dit. Il s'est passé un certain temps avant que j'aie des nouvelles. Il m'a adressé une lettre très amicale, m'expliquant le retard de sa réponse à cause du fait qu'il était en Afrique au moment où ma lettre est arrivée chez lui. Il m'écrivait que Tussy lui avait dit qu'Engels était mon père et qu'il avait considéré comme son devoir d'interroger Engels sur la question, ce qu'il avait fait. Engels l'a démenti catégoriquement et a dit à Moore : tu peux transmettre à Tussy de ma part que c'est un sacré mensonge et que je lui en parlerai moi-même lorsque je la reverrai. Moore m'a dit encore que lors de la rencontre suivante avec Tussy, Engels était malheureusement trop faible pour parler de quelque sujet que ce soit, mais Moore dit que comme il connaissait le Général, il ne croyait pas une seconde qu'il l'aurait nié s'il avait été mon père. Et je dois dire que je ne croyais pas non plus qu'Engels l'aurait nié.

Par après, j'ai écrit à Laura et lui ai dit ce que Tussy avait affirmé et que j'avais des raisons de penser que c'était Marx qui était mon père. Dans sa réponse, Laura n'a ni rejeté ni confirmé ceci mais elle a indiqué que si ma mère et tous les autres n'en avaient pas parlé au cours de toutes ces années, c'est qu'ils avaient sans aucun doute de

¹ La représentation du SPD en 1890 comptait 35 députés.

² Un souvenir manifestement inexact selon ce que l'on sait de la correspondance d'Eleanor sur l'établissement de Louise Kautsky au domicile d'Engels. Cf. sur ce point, l'ouvrage intitulé *Les filles de Karl Marx. Lettres inédites*, aux éditions Albin Michel, Paris 1979.

³ Les deux testaments connus d'Engels, celui du 29 juillet 1893 et le codicille du 26 juillet 1895 ne mentionnent pas le nom d'Hélène Demuth. (*Karl Marx is My father*, op.cit. pp. 88-90)

⁴ Engels hébergera, en effet, le couple Freyberger et déménagera à cette fin, au début d'octobre 1894, dans une demeure plus spacieuse au 41, Regent's Park Road. La proximité affective de Freddy avec Tussy lui fait partager avec elle son animosité à l'égard de Louis Freyberger.

bonnes raisons. Naturellement, cela je l'ai bien compris ; pourtant Tussy a maintenu ce qu'elle avait affirmé. Laura ne m'a rien apporté de nouveau.

Maintenant, m'a dit Aveling, lorsqu'on a lu le testament d'Engels, nous ne pouvons recevoir tout l'argent sans que tu en aies une part parce que chacun selon moi a pensé que ton nom s'y trouverait cité. Ce qui en tout état de cause n'était pas le cas.

Cela ne m'a pas contrarié pour autant parce que je ne m'étais pas attendu à recevoir quelque argent que ce soit. Et je n'ai jamais reçu un penny de Aveling ni de quiconque d'autre. Le seul argent que j'ai reçu un peu plus tard, c'est une somme que Laura et Tussy m'ont donnée. Cet argent, je l'avais prêté à ta chère mère et j'ai envoyé la quittance relative à ce prêt à Tussy afin que Laura puisse la voir, vu que Tussy voulait qu'il y ait une preuve de l'argent qui m'avait été payé.

Mais je n'ai pas abandonné l'espoir d'apprendre la vérité. Je l'ai toujours recherchée et je suis au bout du compte tout à fait convaincu que Marx était mon père.

Puisque j'étais si près de la fin après l'opération et compte tenu que d'autres savent ce que je sais, je pense qu'il est préférable que tu le saches de moi, aussi longtemps que je suis là, plutôt que ça te revienne d'autres quand je ne serai plus là, afin de te donner d'autres informations que tu souhaiterais recevoir. (...) ¹

On a lu que la conviction de Freddy Demuth d'être le fils de Marx surgit dans sa lettre **sans être véritablement adossée à un jeu de preuves**. De surcroît l'absence du témoignage de Samuel Moore est remarquable.

*

5. 6. Le dernier document disponible, à savoir **la lettre du 27 février 1929 de Clara Zetkin à Boris Riazanov**, demande que l'on mentionne d'abord la publication par **Karl Kautsky**, dans le **Vorwärts** du **2 février 1929**, d'un article intitulé « Lenchen Demuth ».

L'intérêt de cet article est de monter que la question de la paternité de Marx se trouvait à cette époque **dans le domaine public**. Kautsky exprime son désaccord avec l'écrivain Herbert Eulenberg, lequel avait publié le 15 janvier de cette année 1929, dans le *Vorwärts*, une biographie d'Hélène Demuth qui évoquait clairement cette hypothèse. Récusant avec fermeté l'idée, Kautsky écrivait :

« Si Jenny Marx avait été magnanime au point de garder Hélène à la maison en dépit de la tromperie, elle aurait aussi tenu à garder l'enfant à la maison. Et Marx, qui aimait très tendrement chacun de ses enfants et qui les élevait avec tant de soin n'aurait pas eu le cœur dans ces circonstances de traiter son seul fils de manière aussi rousseauiste² ». « Que l'on ait fait si peu de cas de Freddy porte à croire, *concluait-il*, « que son père ne pouvait être cherché ni au sein du ménage Marx ni parmi les amis proches. Il n'avait pu être qu'un étranger de peu d'intérêt pour la famille³ ».

C'est précisément cet article que Boris Riazanov transmet à Clara Zetkin le **20 février 1929**, lui demandant son avis sur la question.

Clara Zetkin lui adresse le **27 février 1929** la réponse que voici⁴ :

¹ La fin de la lettre ne présente guère d'intérêt pour le propos qui nous intéresse.

² Une allusion aux cinq abandons successifs au *bureau des enfants trouvés* par Jean-Jacques Rousseau des enfants issus de sa relation avec Thérèse Levasseur. Hugo dans *Les Misérables* ironise en écrivant que Thérèse enfantait alors que Jean-Jacques « enfantrouvait » (Livre IV, Chapitre 3).

³ Nous traduisons à partir de l'extrait publié par « Karl Marx is my father », p. 173.

⁴ Nous traduisons à partir de la version publiée par « Karl Marx is my father », pp. 185-192.

Merci beaucoup pour votre lettre et son annexe. La copie de l'article de Karl Kautsky a malheureusement coûté une peine inutile. Je ne savais pas que ce « document historique » avait paru dans le journal de Stampfer¹.

L'existence d'un fils de Karl Marx et d'Hélène Demuth, je ne l'ai apprise de personne d'autre que de Karl Kautsky lui-même, et comme un fait incontestable. Il m'a raconté que Bernstein lui avait confié qu'il ressortait clairement de la correspondance entre Marx et Engels que Marx était le père du fils naturel de Nimmy. Dans une lettre, Marx remerciait chaudement Engels pour le service amical qu'il lui avait rendu d'assumer la paternité vis à vis de son épouse². Il n'y avait que lui ou Engels qui pût être soupçonné d'être le père. Reconnaître lui-même la paternité lui paraissait impossible à l'égard de son épouse.

Kautsky ajoutait que les amis jugeaient opportun ne pas laisser cette découverte inattendue devenir publique. Elle serait exploitée par les ennemis pour traîner Marx dans la boue. Il a rencontré le fils de Nimmy pendant son séjour à Londres. Il était un simple jeune ouvrier qui n'avait hérité, lui semblait-il, aucune trace de l'esprit de son père. Il était inculte et peu doué.

Sans doute n'ai-je pas oublié ces informations précises parce qu'elles sont associées à un débat enflammé avec Kautsky qui était à l'époque mon ami. Je défendais le point de vue que nous n'avions pas à craindre une éventuelle « découverte » par l'ennemi d'un secret si soigneusement gardé. Salir Marx en raison de ce fils ne serait le fait que de méprisables petits-bourgeois et Marx lui-même n'avait jamais revendiqué d'être tenu pour un saint. Par contre, il me semblait compréhensible que les deux amis, en raison de leur grande affection et de leur vénération pour Madame Marx et des conceptions très bourgeoises et étroites de celle-ci en matière sexuelle – voir ses relations avec la compagne d'Engels – ont menti et soigneusement gardé pour eux le secret. Ce que toutefois je ne comprenais pas et que je trouvais inexcusable, c'était le désintéret flagrant pour l'enfant qui a grandi chez des étrangers, sans éducation ni une bonne formation.

Kautsky repoussa nettement mon reproche. Il fallait que j'admette qu'Engels n'avait aucune raison de se sentir concerné par ce prétendu fils et que Marx lui-même n'osait témoigner aucune sympathie pour lui sans éveiller de soupçon. Je rétorquai qu'en raison des relations amicales entre les Marx et Nimmy, c'eût été la moindre des choses qu'ils se soient souciés de ce fils et de son éducation. Kautsky était très en colère sur le sujet : « Que veux-tu », s'écria-t-il vivement, « Compte tenu des moyens financiers de la famille, Marx ne pouvait donner de manière convenable une éducation à ses enfants légitimes, il ne pouvait leur offrir de bonnes écoles ; comment aurait-il pu encore faire quelque chose pour le fils de Nimmy ? ». Je défendis toutefois mon point de vue avec ténacité et fit valoir qu'il y a, s'agissant de développement, une grosse différence, et décisive, si un jeune grandit comme un enfant adoptif chez des étrangers qui ne sont intéressés que par les revenus ou comme un membre à part entière de la famille Marx, dans un milieu où l'atmosphère est pour ainsi dire saturée d'éléments éducatifs et stimulants. Kautsky et moi nous avons encore longtemps débattu sans arriver à un accord. Cet épisode est resté pour moi comme un souvenir amer. Non pas à cause du fait qu'il s'agissait du fils de Marx et de Nimmy mais parce que je ne pouvais pas me défaire de l'impression que Kautsky avait pour Marx une admiration avec un petit goût officieux et qu'au fond de lui-même, il était une personne froide et au cœur sec.

La « découverte inattendue » se répandait malgré tout dans les « cercles étroits du parti ». Parvus m'a raconté un jour qu'il avait

¹ Friedrich Stampfer (1874-1957) a été rédacteur en chef du *Vorwärts* de 1916 à 1933.

² Un document qui, s'il a jamais existé, a manifestement disparu. On se rappelle que selon Louise Freyberger, cette correspondance aurait été détruite par Engels lui-même.

appris la chose, comme de coutume sous le sceau du secret, d'un ami de Bernstein. Lorsque plus tard suite à l'une de ses aventures extraconjugales, une scène violente était survenue entre sa femme et lui, - comme Tanja Helphand me l'a confirmé avec indignation - il s'était justifié en affirmant que Marx lui-même avait eu pour sa part un enfant illégitime.

Voilà encore une preuve que la paternité du fils de Nimmy n'était pas restée un secret insondable et surnaturel pour l'explication duquel Kautsky aurait dû non seulement inventer W. Wolff et un « étranger qui n'était pas intéressant pour la famille », mais aussi évoquer l'intervention du saint esprit. Quand Bernstein est devenu le père théorique du révisionnisme et que certains camarades ont poussé à prendre des mesures contre lui, Bebel m'a dit au cours d'une conversation sur ce thème : « C'est une sale histoire que Ede (Bernstein) ait entre les mains la correspondance entre Marx et Engels. Avec cela, il peut nous causer de grands et de petits désagréments. Quand il sera contrarié et aigri, il tirera probablement des passages forts dans ces lettres et des aspects humains, plus qu'humains à étaler au grand jour. Ainsi par exemple l'affaire du fils illégitime de Marx. Ce serait une proie toute trouvée pour les philistins. Marx ne s'est jamais érigé en paragon de vertu. Seulement n'apportons pas de la matière aux béotiens petits bourgeois pour alimenter leurs cris habituels contre la polygamie social-démocrate ».

Mais voici une expérience personnelle la plus importante et la plus convaincante de toutes. Lorsque j'ai assisté, au cours de l'été 1896, au congrès de la deuxième Internationale à Londres, je suis restée encore une semaine ou plus dans la ville après la clôture. Un soir, je suis passée à la maison de Tussy. Je dois à ce propos signaler que nous avons très rapidement et chaleureusement fraternisé comme si nous nous étions toujours connues. Tussy m'a parlé et m'a écrit souvent, en toute confiance. En m'invitant pour la soirée, elle me dit : « Ma chère, tu dois absolument venir. J'ai une grosse surprise pour toi. ». Outre moi, il y avait ce soir-là plusieurs amis de Aveling. Nous étions réunis en groupes et bavardions. Tussy me tira un peu à l'écart : « Attends, voilà ma surprise ». Elle prit alors par la main un jeune homme fluet qui se tenait, pour autant que je me souviens, légèrement courbé vers l'avant. « Je te présente ici, chère Clara, mon demi-frère, le fils de Nimmy et de Mohr¹. Tu connais certainement l'histoire. C'est un brave jeune homme. Entretiens-toi un instant avec lui. ». Tussy s'écarta un peu plus loin. Freddy était manifestement embarrassé. Nous avons un peu parlé du Congrès et de nouveau mouvement des Trades Unions. Freddy s'exprimait avec chaleur à propos de Will Thorne qui comptait parmi les amis de Tussy et que l'on pouvait appeler son disciple. Un peu plus tard Tussy revint sur le sujet de son « demi-frère ». « Tu sais que mon père et le Général ont menti et gardé le silence par égard pour notre mère. Ils ont eu raison d'agir ainsi. Je pense que malgré son grand amour et son dévouement pour son Karl, « Mammy » ne l'aurait pas supporté. Mais je ne puis m'empêcher de regretter que le jeune homme n'ait pas eu davantage de nous. Après la mort de ma mère, on aurait pu parler ouvertement avec nous, du moins avec moi. Que mon père ne l'ait pas fait, je le comprends encore. Il avait été trop profondément touché par la mort de Jenny (Madame Longuet) et de maman, et peut-être ne pensait-il plus à cette vieille histoire. Mais c'est pour moi incompréhensible qu'après la mort de Mohr, le Général et Nimmy aient continué à se taire. Il aurait été tellement bien pour le jeune homme si nous l'avions rapproché de nous. Je m'efforce de l'attirer vers nous et de faire en sorte qu'il se sente chez lui dans un cercle intime. Il a confiance en moi ; c'est un homme honorable et sensible. Il commence à s'éveiller d'un rêve. Je l'ai d'abord mis en relation avec notre mouvement ouvrier au sein duquel il s'intègre et j'espère qu'il y fera du bon travail. »

Cette soirée m'est restée inoubliable comme tous les détails de mes rencontres et de mes collaborations avec Tussy pendant mon séjour

¹ Soit le Maure qui était l'un des surnoms de Marx dans sa famille.

de l'époque à Londres ; et en particulier un meeting que nous avions tenu ensemble dans le East-End pour les travailleurs « yidiches » de l'industrie de la vapeur. A cette époque-là, Tussy était l'image d'une vitalité en plein épanouissement, d'une activité insatiable et d'un optimisme joyeux pour le développement de la deuxième Internationale, du mouvement ouvrier en Angleterre, et de cette activité pour le progrès du devenir historique qu'elle-même menait en collaboration harmonieuse et heureuse avec Aveling. Après sa mort, le fils de Nimmy a paru disparaître de parmi les nôtres. Motteler qui a parlé à plusieurs reprises de Freddy comme du fils de Marx m'a dit plus tard, alors que je l'interrogeais que, pour autant qu'il le sût, il serait parti pour les Amériques. Peut-être pouvez-vous en savoir plus sur le sujet par le biais d'Eduard Fuchs en tant qu'administrateur des manuscrits de Mehring. Mehring avait accès à beaucoup de documents et a été informé de beaucoup de choses.

Le comportement d'Engels envers le fils de Nimmy s'explique peut-être en partie par le poids considérable qu'il accordait à l'apparence de « respectabilité ». Ede (Bernstein), sa femme Gine et aussi Tussy, tous séparément mais de manière concordante, m'en ont donné la preuve suivante. Ils m'ont rapporté que quand Louise Kautsky a tenu son ménage et qu'elle s'est aperçue qu'elle était enceinte, le Général aurait insisté pour qu'elle épouse sans tarder le docteur autrichien Freyberger qui fréquentait beaucoup la maison, mais qui n'était en aucun cas le père de l'enfant à venir¹. Le père était plutôt Viktor Adler ou Bebel ou peut-être Engels lui-même, malgré son grand âge. Le plus vraisemblablement, la paternité revenait à Bebel. Je vous épargnerai tous les détails des ragots qui me sont parvenus sur ce chapitre. Je vous informe de ce qui peut contribuer à éclairer l'affaire Freddy, quoique sous toute réserve. Dans le petit cercle des intimes, on cancanait abondamment, surtout sur les relations réelles ou supposées entre homme et femme. Nos amis dans la colonie russe étaient les seuls qui tenaient pour possibles d'avoir des relations amicales sans érotisme entre des gens de sexe différent. « Il était une fois²... ». Surtout les bons Allemands, qui ne se libéraient pas des derniers restes de philistinisme, flairaient avec concupiscence « l'amour libre » derrière chaque relation entre camarades hommes et femmes et reniflaient les draps de lit.

Pour ce qui concerne la place de Lenchen Demuth au sein de la famille Marx, KK (Karl Kautsky) l'a de manière générale correctement caractérisée. J'en ai entendu parler par de vieux amis proches de la famille : le professeur Schorlemmer, Johann Philipp Becker, Sybille Hess, la femme de Moses Hess ; mais aussi par Laura Lafargue, avec laquelle j'ai été des années durant en relations amicales, et par Tussy. Nimmy a été considérée et traitée comme un membre de plein droit de la famille. Elle n'était pas simplement la fidèle servante et l'affectueuse gardienne des enfants, mais l'amie compatissante et compréhensive au plein sens du terme, à qui l'on confiait tout et qui prenait part à la vie commune et à tous les événements de la famille. D'après tout ce qui m'a été rapporté, les rapports avec Marx et son épouse n'étaient pas aussi rigides, cérémoniels et bon bourgeois qu'ils seraient selon KK. Les trois se nommaient par leur surnom et se tutoyaient. Quand j'ai lu dans la représentation que donne KK des salutations solennelles de Nimmy du genre: « Monsieur Marx, je vous avertis », j'ai dû rire. Dans les jours les plus brillants de sa réputation de révolutionnaire marxiste et à l'époque de notre amitié, le même Kautsky m'a rapporté en ces termes la même anecdote : « Mohr, tu ne peux faire confiance à ce type³. Il a bouf-

¹ **Un propos des plus douteux** si l'on tient compte de la chronologie des événements. Louise Kautsky s'installe en effet chez Engels en décembre 1890 quelque temps après la mort de Lenchen Demuth. Elle épouse Ludwig Freyberger en février 1894 et leur fille unique, Louise Frieda, naît le 06.11.1894. Observons que cette affirmation de Clara Zetkin fournit à Terrell Carver (article cité) un argument pour déconsidérer ce témoignage et le placer sur le même plan que celui de Louise Freyberger.

² Cette expression qui rappelle le début des contes souligne ici un certain plaisir à « raconter des histoires ».

³ Lenchen est censée parler à cet endroit de Ferdinand Lassalle. Qu'elle soupçonne Lassalle de vouloir s'emparer des idées de Marx semble suspect, à moins d'une étroite complicité intellectuelle acquise au

fé à lui tout seul tout le rôti qui devait vous suffire à tous. C'est un type vaniteux et malhonnête. Il ne va pas chercher pour toi un éditeur mais il va te voler tes meilleures idées ». Selon KK (Karl Kautsky), le cours des événements va démontrer que les comportements tout imbus de lui-même de Lassalle à Londres ont été manifestes, que Marx en a été dégoûté dès le début et a réagi avec méfiance. Parvus était présent lors de la conversation avec Kautsky. D'après le commentaire de KK, il s'est exclamé : « Mais ce serait offenser Marx de supposer qu'il a partagé le point de vue d'une cuisinière ». Je crois que ma version reflète mieux que le texte de KK la véritable atmosphère dans la famille, à part lorsque la « pénible » madame Marx intervenait, comme me l'a dit un jour Sybille Hesse.

Le « Monsieur Marx » de la part de Nimmy m'a semblé artificiel, faux au point de me taper sur les nerfs. En outre quand j'ai lu le déballage de linge sale de KK à propos de Mohr et de Freddy, j'ai été gagnée par le doute. Kautsky a traduit cet épisode dans la famille de Marx dans le style d'un service bourgeois et à travers des rapports de domination, *ad usum dephini*¹. L'appellation « Mohr » a été dénaturée à « Herr Marx » pour le respectable public pour que ne soit pas jetée l'ombre d'une ombre sur l'auréole bourgeoise de Marx comme époux irréprochable. C'est là un détail accessoire ridiculement petit mais significatif de la tentative diffamatoire de réduire le théoricien de la dictature du prolétariat au rôle de partisan de la politique de coalition. Cette canaille de KK voilà qu'il ment même à cet égard. Encore que chez lui, la contradiction avec soi pourrait peut-être s'expliquer par de l'amnésie, des pertes de mémoire sénielles.

Je me suis sentie obligée par votre lettre de vous communiquer ce qui est en ma connaissance et ce dont évidemment je réponds. Cependant, je souhaite ajouter ceci, me référant à votre terme « réserve » : j'ai le sentiment que l'affaire n'est pas importante à ce point qu'il faille l'ébruiter dans le public. Par ailleurs, encore une chose : peut-être « Freddy » vit-il encore et ce serait blessant pour lui, et d'ailleurs personne n'en a le droit, si on rendait publique la querelle sur la question de savoir « qui est son père ». Je vois devant moi ce soir-là son visage timide, presque anxieux. Dans une affaire si personnelle on ne devrait pas déroger au prescrit du code Napoléon sans raison valable. Quant aux ragots sur Viktor Adler, ou Bebel ou Engels comme pères de la première fille de Louise Freyberger, je recommande la stricte discrétion. La famille Freyberger existe encore, ainsi que vivent encore le fils d'Adler et la fille de Bebel et je sais que les deux ont lourdement souffert des rumeurs à ce sujet. Ce serait cruel de raviver de vieilles blessures cicatrisées. Il reste des questions plus importantes pour la recherche sur Marx et Engels ».

*

Ce texte de Clara Zetkin, **le dernier dont on dispose dans ce dossier**, permet-il de conclure ?

Il offre assurément un **témoignage direct**, et le seul qui concorde avec celui de Louise Freyberger. Mais rien n'indique les raisons qui ont pu conduire Tussy à finalement acquiescer la conviction que Freddy Demuth était son demi-frère. Leur correspondance dans les derniers mois qui précèdent le suicide de Tussy² montre une étroite, affectueuse même, complicité entre les deux jeunes gens, mais elle ne contient rien qui intéresse la question, **laquelle demeure ainsi livrée à l'opinion**.

sein de la famille, Lenchen se trouvant le témoin, par le fait même de la proximité, des échanges entre Marx et son épouse Jenny.

¹ de manière à censurer la réalité.

² Eduard Bernstein publie en juillet 1898 dans le n° 42 de *Die Neue Zeit* un article intitulé « Was Eleanor Marx in den Tod trieb » (« Ce qui a poussé Eleanor Marx au suicide ») qui reproduit de nombreux extraits des lettres échangées entre Tussy et Freddy Demuth entre le 30 août 1897 et le 1^{er} mars 1898. Tussy se suicide le 31 mars 1898. Le texte est disponible en allemand sur la librairie électronique de la Friedrich Ebert Stiftung à l'adresse library.fes.de et en traduction anglaise, sur le site des *Marxists Internet Archive*.

Karl Marx et Friedrich Engels

Juin 1851- décembre 1852 : tranches de vie

Sources :

- *Karl Marx, sa vie, son œuvre*, ouvrage collectif, Les Editions du Progrès, Moscou, 1973.
- *Engels, sa vie et son œuvre*, ouvrage collectif, Les Editions du Progrès, Moscou, 1987.
- Karl Marx, *Chronik seines Lebens in Einzeldaten*, sans indication d'auteur, Makol Verlag, Tausend 1971¹
- Hal Draper, *The Marx-Engels Chronicle*, vol. 1 of the *Marx-Engels Cyclopedia*. Schocken Books – New York 1985.
- Tristram Hunt, *Engels, Le gentleman révolutionnaire*, Flammarion, Paris 2009.
- Manfred Kliem, *Friedrich Engels, Dokumente seines Lebens*, Verlag Philipp Reclam jun., Leipzig 1977.
- Franz Mehring, *Karl Marx, Histoire de sa vie*, Éditions sociales, Paris 1983.
- Boris Nicolaïeski et Otto Maenchen-Hefen, *La vie de Karl Marx*, Editions de la Table Ronde, Paris 1997.

*

Sources documentaires :

- *Der Bund der Kommunisten, Dokumente und Materialien*, Dietz Verlag Berlin, 1984, 3 volumes².
- Marx Engels, *Correspondance*, tomes 2 et 3, Editions sociales, Paris 1971³.

*

Pour rappel :

- 11.11.50 Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, atteint dans son honneur personnel par l'évasion de Gottfried Kinkel, adresse à son premier ministre Otto Theodor von Manteuffel une lettre privée par laquelle il l'invite à « dévoiler la trame de la conspiration » qui a abouti à cette évasion et à « offrir au public prussien le spectacle longtemps et justement rêvé d'un complot découvert et (avant tout) puni ». Il l'invite à charger le policier Stieber de faire de cette action son « chef d'œuvre⁴ »
- 10.05.51 Peter Nothjung est arrêté en gare de Leipzig. Les arrestations ne vont pas tarder.
- 28.05.51 Marx annonce à Engels l'arrestation de Peter Nothjung⁵ : « Les raisons du silence de Daniels (...) sont fort fâcheuses. Nothjung a été arrêté en gare de Leipzig. J'ignore bien sûr quel genre de papier on a trouvé sur lui⁶. Là-dessus (à moins que ce soit en même temps, je ne sais pas au juste) Becker et Röser ont été arrêtés à Cologne, on a perquisitionné chez eux, ainsi que chez Bürgers⁷. » Il ajoute : « Ces mesures que la police prend contre nos émissaires, nous les devons entièrement à ces lamentables braillements de nos ânes londoniens¹. »

¹ Avec une introduction datée du 6 mars 1933 par Vladimir Victorovic Adoratskij, du Marx-Engels-Lenin-Institut.

² BDK, en abrégé, suivi du numéro de volume et du numéro de page.

³ Par commodité, les références aux volumes de la correspondance entre Marx et Engels (aux Editions sociales) seront désignées par l'abréviation C, suivie du numéro de volume et du numéro de page.

⁴ « Brûlez cette lettre » recommandait Frédéric-Guillaume GIV. Elle ne l'a pas été, mais plutôt déposée aux archives secrètes du ministère.

⁵ Il en a été prévenu par Hermann Wilhelm Haupt dans sa lettre datée du 22 mai 1851 à Hambourg (BDK3, p. 16), le même H. W. Haupt dont il apparaîtra qu'il a trahi ses camarades. Il sera remis en liberté avant le début du procès et se réfugiera au Brésil.

⁶ Ce sont des pièces compromettantes : le *Manifeste du Parti communiste*, l'Adresse du 1^{er} décembre 1850 de l'Autorité centrale de Cologne, les nouveaux statuts de la Ligue mais surtout divers noms de militants associés à leur ville de résidence ainsi que plusieurs correspondances signées par Hermann Becker, Peter Röser et Albert Erhard. (BDK2, pp. 347-349)

⁷ C2, p. 225-226. Il ajoute : « Instinctivement Freiligrath est parti juste à temps pour ne pas se faire arrêter. A peine était-il arrivé ici que toutes les cliques d'émigrés (...) ont lancé des grappins sur lui afin

*

- 01.06.51 Roland Daniels (qui est encore en liberté) à Marx : « Le procureur semble vouloir développer un procès monstre contre les communistes qui ont été arrêtés. Il ne faut s'attendre à rien, pense-t-on, avant six mois². ».
- 03.06.51 Engels annonce sa présence à Londres pour le 7 juin. Il commente les récentes arrestations en Allemagne : « Cette affaire peut devenir désagréable si nos amis ont fait des bêtises³. ».
- 14.06.51 Marx fait paraître dans le journal d'Ernest Jones *Notes to the People* un commentaire sur *La Constitution de la République française adoptée le 4 novembre 1848*⁴. « Le jeu de Napoléon, écrit-il en conclusion, est d'abord de jouer le peuple contre la bourgeoisie ; puis de jouer la bourgeoisie contre le peuple et d'utiliser l'armée contre les deux. L'avenir est gros d'événements considérables et la France actuelle est un des objets d'étude les plus intéressants qu'offre l'histoire. ».
- 16.06.51 Marx annonce à Engels que Daniels a été arrêté et l'invite à brûler toutes les lettres sans importance et à mettre sa correspondance à l'abri chez Mary Burns.
- 19.06.51 Lettre d'Engels à J. Weydemeyer qu'il sollicite sur des questions militaires: « L'énorme importance qu'aura fatalement *la partie militaire* dans le prochain gouvernement, une vieille inclination, mes articles de guerre sur la Hongrie du temps du journal, enfin mes glorieuses aventures en Bade, tout cela m'a poussé à m'intéresser à la question, et je veux, en ce domaine, en savoir au moins assez pour pouvoir dire mon petit mot sur la théorie sans trop me discréditer⁵. ».
- 23.06.51 Naissance au 28, Dean Street, de Freddy Demuth⁶.
- 24.06.51 Importante première lettre d'Adolph Bernbach à Marx⁷. Manifestement les deux hommes ne se connaissent pas : « Il est bien possible, écrit-il,

de le récupérer pour leur coterie. A toutes ces tentatives, il a répondu brutalement qu'il faisait partie de la *Rheinische Zeitung*, qu'il refusait de tremper dans le brouet cosmopolite et entretenait des relations uniquement avec le « Dr Marx et ses amis les plus intimes » ».

¹ Marx vise ici la fraction Willich/Schapper.

² Il note : « Ton cousin ou beau-frère Herr von Westphalen a décidé d'interdire la *Deutsche Arbeiterhalle* rédigée par Stechan à Hanovre » (BDK3, p. 26). Ferdinand von Westphalen, le demi-frère de Jenny Marx était à l'époque le ministre de l'Intérieur de Prusse.

³ C2, p. 229.

⁴ Marx met ici en œuvre ses recherches dans le cadre de la rédaction en cours du *Dix-huit Brumaire*. Il semble bien que l'article ait été traduit en anglais par Engels. Le texte se trouve aux pages 417-430 du vol. IV des *Œuvres*, éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade. Par ailleurs, cette publication dans le journal d'Ernest Jones marque la rupture de Marx et d'Engels avec George Julian Harney.

⁵ C2, p. 231.

⁶ On se reportera sur le sujet au chapitre spécial (5.1. L'affaire Freddy Demuth) consacré à cet événement dans le présent fascicule.

⁷ BDK3, p. 37-40.

que mon nom ne vous est pas connu; en ce cas, Freiligrath m'accréditera auprès de vous ». Le contact aussitôt établi, ce juriste de Cologne va très régulièrement informer Marx du déroulement du procès. C'est notamment lui qui l'avertira de la trahison commise par Hermann Haupt¹.

26.06.51 Ferdinand Lassalle informe Marx de l'échec de ses démarches en faveur de son *Économie* vers les éditeurs allemands, et notamment vers Scheller qui était l'éditeur de Freiligrath: « Tu ne peux savoir combien cela me peine de ne pouvoir t'aider de la manière dont je le souhaiterais. Toute impuissance, toute incapacité à venir en aide là où j'aimerais le faire, est, pour ma nature, chose véritablement atroce !² ».

S'agissant du procès de Cologne et de la publication dans la presse des documents saisis sur Peter Nothjung, il ajoute : « La publication de ces documents dans la *Kölnische Zeitung* (...) au lieu de susciter une vive frayeur de nos plans incendiaires, n'a fait que nous servir ; et elle a servi aussi bien les accusés, du point de vue juridique, que, sous un autre angle, le Parti. ».

27.06.51 Engels à Marx : il livre ses commentaires sur la découverte à Cologne et la parution dans la presse de la circulaire du 1^{er} décembre 1850 de l'Autorité centrale de Cologne excluant la dissidence Willich Schapper.

« Ce qui est réjouissant dans l'histoire, écrit-il, c'est que les grands de la Great Windmill Street se trouvent à présent, à la face du monde, flanqués à la porte de leur propre parti³. ».

L'inquiétant se trouve dans l'interprétation que la police pourra donner des statuts, et en particulier de l'évocation qui s'y trouve de l'action révolutionnaire.

Marx à Weydemeyer : il accuse Willich et Schapper d'être responsables des arrestations en Allemagne : « Je suis moralement convaincu que ces Messieurs Willich et Schapper et leur infâme bande de vauriens jouent directement un rôle dans cette ignoble affaire⁴ ». Il poursuit en livrant un portrait terriblement accusateur, même si pittoresque, du personnage de Willich.

Il ajoute par ailleurs : « Je suis la plupart du temps de 9 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir au British Museum (...) Naturellement les simples nigauds démocratiques qui reçoivent l'inspiration « d'en haut » n'ont pas besoin de tels efforts (...), eux pour qui tout est simple parce qu'ils n'ont pas de cervelle⁵. ».

On se rappelle qu'il avait pris sa carte de lecteur un an auparavant, le 12 juin 1850. C'est en effet à partir du printemps de 1850 que Marx a repris ses recherches dans le domaine de l'économie politique.

06.07.51 Engels a reçu son père à Manchester. L'entrevue s'est conclue sur un accord mutuellement avantageux : le père obtient que son fils veille à ses intérêts dans l'association Ermen & Engels; le fils a réclamé de son père⁶ et a obtenu, outre son salaire, des frais « de représentation et de table » pour 200 livres sterling par an⁷, ce qui lui assure

Il ajoute, en effet, en conclusion: « Comme je n'aurai plus de visite de mon vieux pendant un an, je peux arranger ma vie tout à ma convenance et employer à un autre usage une grande partie des fonds mis à ma disposition pour couvrir mes frais de représentation². ». A bon entendeur, salut...

¹ « Un certain Haupt de Hambourg aurait déclaré que, selon ce qu'il a entendu à Londres, Daniels se trouve à la tête de l'association secrète » écrit-il dans sa lettre à Marx du 10 juillet 1851 (BDK3, p. 51). Une révélation que Marx et Engels auront du mal à accepter comme en témoigne à plusieurs reprises leur correspondance (C2, aux pages 255, 271, 342, 346, 352, 360, par exemple). Marx finira par en convenir, parlant du « traître Haupt » dans sa lettre à Adolph Cluss d'août 1852 (C3, p. 168).

² *Correspondance Marx Lassalle*, op.cit. p. 75. Un spécimen expressif du style de Lassalle.

³ C2, p. 235. La Great Windmill Street désigne ici le local de l'*Arbeiterbildungsverein* qui avait choisi le camp de la fraction Schapper/Willich.

⁴ C2, p. 236.

⁵ C2, p. 239.

⁶ « Depuis 1837, il a plus que doublé sa fortune. » (C2, p. 239)

⁷ Une somme sur laquelle le père d'Engels tentera (mais en vain, il semble) de revenir, la réduisant à 150 livres. Marx à Engels, à ce sujet, le 8 septembre 1851 : « Je lui répons aussitôt naturellement qu'à la première tentative de mettre en pratique ce projet mesquin, je ne mets plus les pieds au magasin et fais séance tenante mes bagages pour retourner à Londres. Il est vraiment fou. L'affaire est d'autant

désormais les moyens d'aider la famille Marx¹.

- 9.07.51 Engels à Ernst Dronke qui est à Genève : il fait le point sur ce qui s'est passé depuis la rupture de la *Ligue* et lui rapporte les événements liés au banquet des Égaux et au toast de Blanqui. « Nous avons la satisfaction, écrit-il, d'être débarrassés de toute la racaille (ces réfugiés londoniens, forts en gueule, confus et impuissants) et de pouvoir enfin recommencer à travailler en paix. Les innombrables vilénies personnelles de cette bande ne sauraient nous atteindre. Dès le départ nous étions supérieurs à ce ramassis et nous les avons dominés chaque fois qu'il y a eu un mouvement sérieux; mais depuis 1848, la pratique nous a énormément appris et nous avons dûment utilisé le calme qui règne depuis 1850 pour recommencer à bûcher. ».
- Il ajoute : « Le père Marx va jour après jour à la bibliothèque et accroît de façon étonnante ses connaissances, mais aussi sa famille³. ».
- 13.07.51 Marx à Engels : il lui annonce que La *Kölnische Zeitung* a publié l'Adresse de mars 1850 de l'Autorité centrale de la *Ligue* « que nous avons rédigée tous les deux et qui n'était au fond qu'un plan de guerre contre la démocratie. D'un côté, c'est une bonne chose qu'elle ait été publiée, cela fait contrepoids au document de Bürgers⁴ qui, du point de vue de la forme, est plus ou moins absurde et du point de vue du contenu assez affligeante. D'un autre côté, certains passages aggravent la situation des détenus actuels⁵ »
- Optimisme d'Engels dans sa réponse du 17 juillet. Se félicitant de la publication de l'Adresse de mars dans la presse allemande, il écrit : « Les divers groupements de communistes en herbe qu'on ne connaît pas mais qui doivent exister dans toutes les parties de l'Allemagne - à en juger par nos expériences passées - trouveront quelque chose à quoi sacrément s'accrocher⁶. ».
- 20.07.51 Engels à Marx : outre ses commentaires sur la réception par la petite-bourgeoise « démocrate » de l'Adresse de mars et des critiques à son égard qu'elle comporte, Engels se livre à des considérations « léninistes » avant la lettre sur le rôle du Parti et de sa direction (« notre Parti », écrit-il) : « Les soldats, on les trouve toujours quand la situation est mûre. Mais la perspective d'avoir un état-major qui ne soit pas composé de simples Straubinger⁷ et qui permette un plus grand choix que les 25 hommes de l'état-major actuel ayant quelque éducation politique, cette idée m'est très agréable⁸. ».
- Non comptés ses éloges sur le sérieux professionnel des employés de commerce pour une éventuelle administration du parti : « ils sont habitués à travailler sans désespérer comme des machines ; ils ont moins d'exigences, il est plus facile de leur donner des habitudes de sérieux et plus facile de les éliminer s'ils ne font pas l'affaire. ». Sic.
- 31.07.51 Marx à Engels : Konrad Schramm a décidé de se rendre à Paris et il a fallu la manière
- Marx exprime par ailleurs sa lassitude devant les difficultés financières : « Je suis

plus ridicule et déplacée que nous nous étions mis depuis longtemps d'accord de vive voix sur ce point et que je ne lui ai donné absolument aucun prétexte d'agir ainsi. ». (C2, p. 318)

¹ Mais aussi de participer très bourgeoisement à la vie mondaine de Manchester. Son biographe Tristram Hunt ne manquera jamais d'insister sur le côté « Mister Hyde et Docteur Jekyll » des conduites sociales et intimes d'Engels à Manchester (Cf., par exemple, les pages 282-286 de son ouvrage).

² C2, p. 240.

³ C2, p. 244.

⁴ L'Adresse de la Ligue du 1^{er} décembre 1850 confisquée par la police lors de l'arrestation de Nothjung avait été rédigée par Heinrich Bürgers. Elle avait été publiée par la presse et notamment par la *Kölnische Zeitung* le 24 juin 1851.

⁵ Pour l'anecdote, l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg a attribué le document à Ruge et à Mazzini. (C2, p. 245)

⁶ C2, p. 252.

⁷ Pour rappel, Engels désigne par ce terme, péjoratif sous sa plume, les compagnons artisans attachés aux structures corporatistes.

⁸ C2, p. 257.

forte¹ pour l'obliger à nous confier les documents de la Ligue en sa possession. Une mesure d'autant plus prudente que Schramm se fera bientôt arrêter en France².

terriblement las de la situation. J'ai écrit en Amérique pour savoir s'il nous était possible, Lupus et moi, d'être correspondants d'une demi-douzaine de journaux, car il est impossible de continuer à vivre ainsi. (...) Il y a longtemps que j'aurais terminé mes recherches en bibliothèque; mais je suis trop souvent interrompu et dérangé, et chez moi, où règne en permanence l'état le siège et où des torrents de larmes m'importunent des nuits entières et me rendent furieux, je ne peux naturellement pas faire grand-chose. Ma femme me fait pitié : c'est sur elle que retombe le poids principal et, au fond, elle a raison. *Il faut que l'industrie soit plus productive que le mariage*. Malgré tout tu te rappelles que je suis très peu endurant de nature et même quelque peu dur, si bien que, de temps à autre, je perds mon égalité d'humeur³. ».

Marx évoque en fin de lettre le récent ouvrage de Proudhon : *Idée générale de la Révolution au XIXe siècle*⁴.

01.08.51 Engels fait état de la présence de mouchards autour de lui.

A l'adresse de Marx : « Fais bien attention à ne pas garder tes papiers chez toi. Je suis l'objet ici depuis quelque temps d'une surveillance très étroite et je ne peux faire un pas sans avoir sur mes talons deux ou trois mouchards⁵. ».

02.08.51 Marx à Joseph Weydemeyer. Il prend acte de sa décision de partir pour les Etats-Unis : « tu ne peux le faire à un moment mieux choisi, aussi bien pour y trouver des moyens d'existence que pour y être utile pour notre Parti. ».

Il évoque par ailleurs sa situation personnelle : « Tu t'imagines sans mal que ma situation est très sombre. Ma femme succombera, si ça dure longtemps comme ça. Les soucis constants, le plus mesquin des combats pour le pain quotidien, tout cela la ronge. Et par là-dessus, les infamies de mes adversaires qui n'ont jamais encore, ne serait-ce qu'essayé de m'attaquer objectivement, mais cherchent à se venger de leur impuissance en lançant des insinuations sur l'homme et en répandant sur moi les infamies les plus indicibles. Willich, Schapper, Ruge et toute une racaille démocratique en font leur profession. A peine quelqu'un arrive-t-il qu'il est happé et travaillé au corps, afin que de son côté il se charge de ce travail⁶. ».

On est à cette époque juste après la naissance de Freddy Demuth le 23 juin 1851. La suite du propos évoque du reste explicitement le trouble vécu par son épouse : « Tu comprends que pour ma femme qui est souffrante et se trouve du matin au soir dans la gêne matérielle la plus désagréable et dont le système nerveux est atteint, ça n'améliore pas son état d'entendre, chaque

¹ Marx se fait accompagner par Liebknecht, Pieper et Lupus pour forcer Schramm à céder les documents. (C2, p. 260)

² Engels exprimera un jugement très dur à propos de Konrad Schramm : « Ce chien est très gênant, on l'a laissé s'approcher de trop près, c'est un individu foncièrement vil. » (C2, p. 236).

³ C2, p. 261.

⁴ L'introduction (« A la bourgeoisie ») est datée du 10 juillet 1851.

⁵ C2, p. 264.

⁶ C2, pp. 265-266.

jour, d'imbéciles colporteurs de cancons lui transmettre les relents du cloaque démocratique. ».

- 07.08.51 Engels à J. Weydemeyer : « A New York, il y a du reste énormément de choses à faire, et un représentant valable de notre Parti, qui ait également une formation théorique, y fait cruellement défaut¹. ».
- 08.08.51 Le fouriériste Charles Anderson Dana, rédacteur en chef du quotidien *New York Daily Tribune*² propose à Marx un travail de correspondant avec une rémunération qui est loin d'être négligeable : deux livres sterling par chronique. C'est Engels qui rédigera les premiers papiers. Marx le lui réclame dès le 8 août (« Si tu peux me faire parvenir pour vendredi matin 15 août un article rédigé en anglais sur la situation allemande, ce serait là un excellent début. ») puis encore le 14 août (« En ce qui concerne le *New York Tribune*, il faut que tu m'aides en ce moment où j'ai plein les mains de *l'Economie politique*³. »). D'août à septembre 1851, Engels fera paraître sous la signature de Marx une série d'articles intitulée : « Révolution et contre-révolution en Allemagne ». Le premier d'entre eux parvient à Marx le 21 août (« Ci-joint, un article quelconque », écrit Engels⁴). Ce revenu sera le seul que percevra Marx pendant dix ans. La collaboration, au rythme de deux articles par semaine, (le mardi et le vendredi), durera jusqu'en mars 1862⁵, date à laquelle Marx y mettra un terme pour des raisons à la fois journalistiques (Dana utilise ses articles pour les présenter comme des éditoriaux sous sa signature) et politiques (en raison de la ligne politique du journal favorable à un compromis avec le Sud esclavagiste).

La même lettre comporte un important commentaire de l'ouvrage de Proudhon, *Idée générale de la révolution au XIXe siècle* dont il cite à l'intention d'Engels de nombreux passages.

Il y reviendra longuement dans sa lettre du 14 août 1851, annonçant qu'il a l'intention de bientôt « faire imprimer un texte de deux ou trois placards sur ce livre ».

- 09.08.51 Le correspondant de *l'Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg décrit l'isolement de Marx au sein de l'émigration londonienne : « A présent, Marx et ses adeptes se trouvent complètement isolés au sein de l'émigration. Ils se sont séparés de leur propre création, *l'Association ouvrière* qui les renie. On rend justice à son talent d'écrivain, mais son caractère autoritaire et vaniteux empêche toute communication durable avec lui. De ses anciens amis, seul Engels lui est resté fidèle. Tous deux jouent les Castor et Pollux dans la littérature communiste⁶. ».

- mi-août Importante et longue lettre de Marx à Hermann Ebner sur l'immigration⁷.

Pour rappel, le journaliste Hermann Ebner était à l'insu de Marx un correspondant de la police autrichienne.

- 19.08.51 Marx se rend accompagné de Ferdinand Freiligrath et de Wilhelm Wolff dans les locaux de l'hebdomadaire londonien de langue allemande « How do you do ? » pour demander raison après la publication d'allusions malveillantes (il serait un mouchard) sur ses relations familiales avec son beau-frère, le ministre de l'intérieur prussien

¹ C2, p. 269.

² Ce journal était l'un des plus importants des Etats-Unis. Au cours des années 1850, son tirage approchait les 200.000 exemplaires. Il était l'organe de la bourgeoisie progressiste américaine.

³ Pour rappel le premier cahier de la *Contribution à la critique de l'économie politique* ne paraîtra qu'en 1859.

⁴ C2, p. 298. Marx n'écrira son premier article en allemand (Engels le traduisant) que le 2 août de l'année suivante (« Ci-joint une petite crotte pour Dana » (C3, p. 169)). Il n'écrira en anglais que vers la fin de janvier 53.

⁵ Soit un ensemble de quelque 500 articles. La liste complète se trouve sur le site internet *marxists.org* dans la section intitulée *Marx and Engels' Journalism*.

⁶ Karl Marx, *Œuvres*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome 4, p. 1339.

⁷ La plupart des informations contenues dans cette lettre seront reprises dans le pamphlet consacré aux *Grands hommes de l'exil*. Nous renvoyons sur le sujet au chapitre 4 de notre précédent fascicule 19.

Ferdinand von Westphalen¹.

- 21.08.51 Engels répond à Marx sur son analyse du texte de Proudhon *Idée générale de la révolution au XIXe siècle* : « Son appel à la bourgeoisie, son retour à Saint-Simon et cent autres histoires, dès la partie critique, confirment qu'il considère en réalité la classe industrielle, bourgeoisie et prolétariat, comme identiques au fond et qu'à ses yeux, leur opposition provient du fait que la révolution n'est pas achevée. On voit très bien sur quelle base pseudo-philosophique il construit l'histoire : avant la Révolution : classe industrielle en-soi ; 1789-1848 en opposition : négation ; synthèse proudhonienne pour conclure le tout d'un coup de grosse caisse. L'ensemble m'apparaît comme une ultime tentative sur le plan théorique pour conserver son rôle à la bourgeoisie². ».
- 25.08.51 Marx adresse à Engels une (très) longue lettre relatant maintes anecdotes sur les conflits au sein de l'émigration londonienne. Engels, le 27 août : « Les combats homériques de nos grands hommes en lutte pour l'unité m'ont singulièrement réjoui. Quelle Iliade³. ».
- Fin août Parait à Cologne le premier cahier des *Gesammelte Aufsätze von Karl Marx*, un recueil de ses articles parus dans la *Rheinische Zeitung* de 1842. Cette publication sera bientôt arrêtée en raison de l'arrestation d'Hermann Becker. De son côté, Ernest Jones se propose de republier dans son hebdomadaire *Notes to the People* l'étude sur les journées de juin 1848 à Paris parue dans la *Neue Rheinischen Zeitung*.

Sept. 51 La police française arrête à Paris plusieurs membres de la fraction Willich/Schapper et monte de toutes pièces, avec la complicité de la police allemande et de plusieurs provocateurs, dont le dénommé Julien Cherval, une accusation de conspiration visant au coup d'Etat : c'est le début de l'affaire dite du « complot franco-allemand ».

Les accusés seront condamnés en février 1852, la police fermant ensuite les yeux sur l'évasion de Cherval.

Parmi les documents saisis, se trouve la circulaire publiée par la fraction Willich/Schapper sous le titre « Mesures à prendre avant, pendant et après la révolution ». Le document sera publié dans la presse française et dans la *Kölnische Zeitung* du 19 septembre 51.

- 08.09.51 Engels à Marx, à propos des arrestations : « Qu'est-ce donc que cette histoire à Paris ? Cette fois-ci, la clique Hippopotamus⁴ semble avoir la poisse. (...) Il semble qu'il y ait eu plusieurs traquenards, plusieurs affaires qui se croisent. ».
- 11.09.51 Marx commente à l'adresse de Joseph Weydemeyer⁵ la politique de Mazzini. « Je considère la politique de Mazzini comme fondamentalement fautive. (...) Il néglige de se tourner vers la partie de l'Italie qui est opprimée depuis des siècles, vers la paysannerie, assurant ainsi à la contre-révolution de nouveaux recours. Monsieur Mazzini ne connaît que les villes avec leur noblesse libérale et *leurs citoyens éclairés*. Les besoins matériels de la paysannerie italienne (...) se situent naturellement à un trop bas niveau pour que l'idéalisme verbeux de ses manifestes cosmopolito-néocatholico-idéologiques s'en préoccupent. Evidemment, il fallait du courage pour expliquer aux bourgeois et à la noblesse que le premier pas

¹ MECW, vol. 38, note 471.

² C2, p. 298.

³ C2, p. 309...

⁴ Qui était le surnom de Karl Schapper, en raison de sa corpulence. (C2, p. 319)

⁵ Weydemeyer se trouve encore à cette époque en Suisse. Marx, dans la même lettre : « Si j'avais plus de relations ici, j'aurais cherché à te procurer une place comme ingénieur métreur de voies ferrées ou quelque chose de ce genre. Malheureusement, je me trouve très isolé. (...) Et malgré tout, j'échafaude péniblement des plans visant à t'installer ici, car une fois là-bas, qui peut se porter garant que tu n'iras pas te perdre dans le Far-West ! Et nous avons si peu de forces et devons être si économes des talents que nous avons. » (C2, p. 321).

vers l'indépendance de l'Italie, c'est la totale émancipation des paysans et la transformation de leur système de métayage en propriété de citoyens libres¹. ».

13.09.51 Marx à Engels : parmi les personnes arrêtées à Paris se trouve Konrad Schramm.

Engels, à ce propos : « On pouvait s'attendre à ce que le noble Schramm fût l'un des premiers à tomber entre les griffes de la police française. Sans doute a-t-il dûment tonitrué dans les cafés et c'est pour cela qu'on l'a embarqué, mais comme il n'est pas mêlé au complot Willich/Schapper, vous devez probablement entretemps l'avoir de nouveau à Londres. ».

Dans la même lettre, Engels commente longuement la circulaire parue dans la presse allemande sur les mesures révolutionnaires préconisées par la fraction Willich/Schapper : « La mauvaise traduction de la police française a gâché complètement cet impayable document. Les vieilles idées fixes de cette culotte de peau maboule, cette niaiserie antédiluvienne: la révolution sociale réalisée à partir de la commune, les astucieux petits plans qui, dès novembre dernier, devaient mettre le monde sens dessus dessous avec l'appui de la milice rhénane: tout cela ne transparait que faiblement dans le texte français. Mais le plus fâcheux est que cette piètre traduction vous prive presque complètement du plaisir de voir comment ce tordu a réussi, en 12 mois de travail personnel, à transformer en de pompeuses absurdités, les idées que nous lui avions laborieusement enfoncées dans le crâne. Dans la traduction, on sent partout la filiation, mais c'est justement la part de divagations originales qui s'y est greffée, la déformation caricaturale qui n'apparaît pas clairement². ».

La crainte évidemment est de voir la presse allemande leur attribuer ce document. Engels à Marx le 25 septembre : « J'étais furieux moi aussi de l'imbécillité de ces journaux allemands qui nous attribuent ce stupide document de Willich. Mais on aura tôt fait de constater que nous n'avons rien à voir avec ce misérable torchon³. ».

23.09.51 Marx commente à l'intention d'Engels un article paru à New York sous la signature de Gustav Techow sur le thème « de la guerre future⁴ » en relation avec la révolution.

La réponse d'Engels occupe l'essentiel de sa correspondance du 26 septembre: « Cette histoire de guerre de Techow est, sur le plan militaire aussi, incroyablement superficielle et, par endroit, simplement inexacte. Sans parler de cette vérité profonde que la force est le seul recours contre la force, ou de découvertes assez bêtes, telles que la révolution n'a de chance de vaincre qu'une fois généralisée (c.à.d. mot à mot, si elle ne rencontre pas de résistance, ce qui veut dire au fond : si c'est une révolution bourgeoise), sans parler de la louable intention d'écraser cette fatale « politique intérieure » autrement dit la véritable révolution, grâce

¹ C2, pp. 321-322.

² C2, p. 327.

³ C2, p. 336.

⁴ « *Umriss des kommenden Kriegs* » C2, pp. 330-335.

à un dictateur militaire qu'on n'a encore pu découvrir, en dépit de Cavaignac et de Willich, et sans parler de la formulation politique très caractéristique qu'adoptent ces Messieurs pour parler de la révolution, on peut sur le plan militaire faire les remarques suivantes...¹ »

- 04.10.51 Marx adresse à la *Kölnische Zeitung* une protestation contre des affirmations malveillantes publiées dans *l'Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg du 30 septembre 51 l'accusant d'indiscrétions qui auraient conduit à l'arrestation des inculpés de Cologne².
- A Engels, le 13 octobre : « Ces ragots passaient les bornes. Ce que visaient ces marouffles par leurs attaques répétées insérées dans tous les journaux allemands, c'était – je le sais de source sûre – m'enfermer dans le dilemme suivant : ou bien je désavouais publiquement le complot, dénonçant ainsi nos amis du parti ou bien j'en reconnaissais publiquement l'existence commettant ainsi « selon le code » une trahison. Mais ces Messieurs ne sont pas assez malins pour nous coincer³. ».
- Dans la même lettre du 13 octobre, à propos de Proudhon : « Il faut que tu me communicates tes vues sur Proudhon, si brièvement que ce soit. Elles m'intéressent d'autant que je suis en train de rédiger *l'Économie politique*. Ces derniers temps d'ailleurs, j'ai continué à aller à la bibliothèque pour y piocher surtout la technologie et son histoire, ainsi que l'agronomie, pour me faire au moins une espèce d'idée générale de tout ce bastringue. ».
- 16.10.51 Marx suggère à Weydemeyer (qui est en route vers les USA ; il a embarqué le 29 septembre) de diffuser la traduction anglaise du *Manifeste* qu'il a naguère adressée à un certain émigré allemand du nom de Kock⁴. Il lui annonce qu'il a fait parvenir à Charles Dana une lettre de recommandation de Freiligrath en sa faveur.
- Jenny s'inquiète dans un post-scriptum de la même lettre du sort de son frère Edgard parti pour les Etats-Unis et qui laisse sa famille et tout particulièrement sa vieille mère sans nouvelles⁵.
- 19.10.51 Commentaires de Marx sur la stratégie de Louis-Napoléon Bonaparte en faveur du rétablissement du suffrage universel.
- Lucidité de Marx sur cet enjeu : « (...) le suffrage universel rétabli, qui garantit à Bonaparte que la révision⁶ se fera, et, la révision effectuée, qui garantit qu'elle se fera selon ses vœux ? Toutefois, vu la stupidité naturelle des paysans français, on peut se demander si *l'Élu du suffrage universel* ne sera pas, en tant que restaurateur de ce suffrage universel, réélu par gratitude, surtout s'il nomme peu à peu des ministres

¹ Des observations très circonstanciées, on s'en doute, compte tenu des compétences bien connues d'Engels dans le domaine militaire. (C2, pp. 337-339)

² Des confidences qu'il aurait faites à la soi-disant baronne hongroise Wilhelmina von Beck. *L'Allgemeine Zeitung* ne publiera qu'un résumé de cette déclaration. (Cf. BDK3, pp. 100 et 420-421). De son vrai nom Wilhelmina Racidula, la dame venait de mourir, le 30 août 1851, d'un arrêt cardiaque lors de son incarcération à Birmingham sous l'accusation de manœuvres frauduleuses et d'espionnage au profit de l'Autriche. Engels à Marx, le 1^{er} septembre 51 : « As-tu lu dans le *Daily News* d'aujourd'hui l'article fort édifiant sur cette dame Beck, soi-disant baronne et fort réelle putain, qui, au milieu de ses filouteries, vient de rendre l'âme dans les mains de la police anglaise à Birmingham ? » (C2, p. 316).

³ C2, p. 341.

⁴ C2, p. 350. Cette traduction anglaise avait paru en novembre 1850 dans le journal chartiste de G.J. Harney *The Red Republican*.

⁵ Marx reviendra sur cette inquiétude dans sa lettre à Weydemeyer du 25 mars 1852 : « Ce paresseux ne donne aucun signe de vie, ce qui inquiète beaucoup sa mère. Drôle de type ! » (C3, p. 87)

⁶ La révision de la Constitution qui limitait à un seul mandat l'exercice de la fonction de président de la République.

libéraux et si, par d'habiles pamphlets, il charge de tous les malheurs les conspirateurs royalistes qui l'ont tenu captif pendant trois ans. Cela dépendra de son habileté (...) Une chose est certaine : avec ce coup l'émeute prévue pour mai 1852 est dans le lac. Tout au plus pourrait-elle maintenant éclater plus tôt si l'une des coteries au pouvoir tentait un *coup d'Etat*¹. ».

22.10.51 Bermbach informe Marx de l'insuccès de ses démarches en vue de la publication de la version traduite de *Misère de la Philosophie*. « Les gens prennent peur devant le nom et préfèrent se préserver », écrit-il².

31.10.51 Marx propose à Weydemeyer de prendre l'initiative de publier une collection de brochures (une « bibliothèque de poche ») qui reprendrait certains textes de l'ancienne *Neue Rheinische Zeitung*. Il suggère par ailleurs de publier sous la même forme d'un fascicule la polémique contre Heinzen parue à Bruxelles dans la *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* d'octobre/novembre 1847 sous le titre de « La critique moralisante et la morale critique. Contribution à l'histoire de la civilisation allemande. Contre Karl Heinzen³ ». « Je crois, *ajoute-t-il*, que ça aurait beaucoup de succès » : « Dans tes brèves pré- et postfaces, tu pourrais mener à droite et à gauche la polémique nécessaire. Je te propose donc de te faire libraire⁴. Il faut moins de fonds que pour un journal, et politiquement, tu atteins le même but⁵. ».

Toutes ces démarches participent des vaines tentatives de Marx d'obtenir quelque revenu à partir de ses publications antérieures, l'arrestation d'Hermann Becker à Cologne ayant mis un terme au projet qui avait connu un début de réalisation avec la parution, en août dernier, des *Gesammelte Aufsätze von Karl Marx*.

Marx séjourne à Manchester chez Engels du 5 au 15 novembre 1851. Cette proximité explique la rupture de près d'un mois (du 25 octobre à ce 24 novembre) dans la correspondance entre les deux amis.

Ils élaborent ensemble le plan de l'*Économie* à venir.

24.11.51 Marx à Engels⁶ : « Tu comprendras qu'à cause d'affaires de famille très embrouillées, je ne t'adresse ces quelques lignes que maintenant⁷. ».

A propos du livre de Proudhon sur la *Gratuité du crédit* : « J'ai lu, il y a quelques jours, à la bibliothèque, les élucubrations de Proudhon contre Bastiat sur la *Gratuité du crédit*. Cela dépasse en *charlatanisme*, en *poltronnerie*, en *tapagerie* et en indigence

¹ C3, pp .353 et 354.

² BDK 3, p. 106. Pour rappel, l'anti-Proudhon intitulé *Misère de la philosophie* avait été écrit par Marx en français.

³ Nous renvoyons au chapitre 1.10 de notre fascicule 3.

⁴ Autrement dit éditeur.

⁵ C2, p. 359.

⁶ Pour l'anecdote, c'est une rare lettre qui commence par « Cher Frédéric », les autres débutant par un plus sobre « Cher Engels ». Il est vrai que Marx revient d'un séjour de 15 jours à Manchester et qu'il ne va pas hésiter à taper encore son ami : « Je sais que tu es pour l'heure financièrement serré et que ma descente et ma razzia à Manchester t'ont encore enfoncé davantage au moins pour ce mois-ci. Il faut pourtant que je te demande si tu pourrais, à l'extrême rigueur, trouver encore 2 livres sterling. » (C2, p. 360).

⁷ C2, p. 359. Il n'existe guère d'éléments qui informent sur le détail de ces problèmes familiaux.

tout ce que cet homme a fait jusqu'ici¹. ».

Toujours à propos de Proudhon: « A mon retour ici, j'ai lu ta critique². Dommage qu'il n'y a pas moyen de la faire imprimer. Sinon, lorsque j'y aurai ajouté mon grain de sel, elle pourrait paraître sous nos deux noms si cela ne devait pas porter tort à ta maison de Commerce³. ».

Engels lui dira sa réticence en évoquant l'expérience de la *Sainte famille* en février 1845 : « Quant à mes gloses sur Proudhon, elles sont trop insignifiantes pour qu'on puisse en tirer grand-chose. Tout se passerait comme lors de la *Critique de la Critique* : là aussi j'avais écrit deux ou trois placards parce qu'on envisageait une brochure et tu en as fait un livre de fond de vingt placards où ton serviteur avait un rôle assez ridicule. Tu ajouterais tant et tant que mon apport personnel qui ne vaut déjà pas d'être mentionné, disparaîtrait tout à fait devant ta grosse artillerie⁴. ».

27.11.51 Engels commente la manière dont Marx pourrait négocier avec son éditeur la parution de son *Économie* en...cinq volumes.

« L'essentiel, *lui écrit-il*, est (...) que tu reparaisses devant le public avec un gros livre et, au mieux, avec le sujet le plus inoffensif qui soit, l'Histoire. (...) Il est indispensable que tu rompes l'interdit qui s'est installé du fait que tu as été longtemps absent du marché des livres en Allemagne, absence prolongée par suite de la trouille des libraires. Une fois qu'auront paru sous ta signature un ou deux volumes remplis de pages instructives, savantes, profondes et en même temps intéressantes⁵, alors c'est tout autre chose et tu envoies paître les libraires si leurs offres sont trop basses (...) Plus je réfléchis à l'affaire, plus il me paraît pratique de commencer par la partie historique. Sois donc un peu commerçant, cette fois⁶. ».

01.12.51 Marx fustige la « conspiration du silence » de « ces vulgaires cochons d'émigrés » sur le procès de Cologne.

A Engels : « Maintenant il faut que tu me pondes quelque chose en anglais, ainsi qu'une lettre privée au rédacteur du *Times*, qu'il faut essayer d'intéresser à l'affaire⁷. ».

02.12.51 Nouvelle lettre de Marx à Hermann Ebner.

Elle vise en particulier le périple de Gottfried Kinkel aux Etats-Unis dans le cadre de l'impôt révolutionnaire et la future gestion à Londres de l'argent récolté au sein d'un comité de sept membres : « Monsieur Kinkel, *écrit-il*, a déclaré expressément qu'il n'utiliserait pas l'argent récolté en Amérique pour aider les réfugiés. Il s'y est même engagé. Vous comprendrez que ce n'est qu'une feinte pour n'être pas obligé de donner leur part de ces livres sterling aux réfugiés de basse condition, et pouvoir les dévorer tout seul⁸. ».

¹ C2, p. 361. La polémique entre Bastiat et Proudhon couvre la période du 19.11. 49 (premier article de Bastiat) au 10.02.50 (dernier article de Proudhon dans *La Voix du peuple*). L'ensemble sera réuni en volume par Darimon sous le titre *Intérêt et principal*.

² Il s'agit cette fois de *Idée générale de la Révolution au 19^e siècle*. On n'a gardé aucune trace de ces commentaires d'Engels.

³ C2, p. 361.

⁴ C2, p. 365.

⁵ Oui, car Engels évoquait juste avant les « littérateurs miteux et médiocres » dont le seul souci est de se présenter deux ou trois fois par an devant leur public « avec un quelconque gribouillage », cela pour faire l'important et « paraître au catalogue de chaque foire ».

⁶ En français dans le texte (C2, p. 365).

⁷ C2, pp. 366-367.

⁸ C2, p. 373.

03.12.51 Engels à Marx, **au lendemain du coup d'Etat en France de Louis-Napoléon Bonaparte** : « L'histoire de France est entrée dans une phase du plus haut comique. Peut-on imaginer chose plus drôle que cette parodie du 18 brumaire, exécutée alors que l'ordre règne, à l'aide de soldats mécontents, par l'homme le plus insignifiant du monde, et, pour autant qu'on puisse juger jusqu'à présent, sans rencontrer la moindre résistance (...) D'après ce que nous avons pu voir hier, on ne peut absolument pas miser sur le *peuple*, et l'on a vraiment l'impression que le vieil Hegel, dans le rôle d'esprit universel, tire de sa tombe les fils de l'histoire et, le plus consciencieusement du monde, fait se dérouler les événements deux fois, une fois sur le mode tragique, la deuxième sur le mode burlesque, Caussidière remplaçant Danton, Louis Blanc, Robespierre, Barthélemy, Saint-Just, Flocon, Carnot et le résidu de fausse-couche¹, suivi d'une douzaine de quelconques lieutenants décavés, le Petit Caporal avec son entourage de maréchaux. Nous en serions donc déjà au 18 brumaire². ».

Observons qu'Engels fournit à Marx non seulement l'idée de son prochain titre (*Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*) mais aussi la formule qui deviendra célèbre de la répétition de l'évènement historique selon Hegel.

09.12.51 Marx à Engels : « Encore tout abasourdi par les évènements tragiques de Paris, j'ai tardé à te répondre. (...) Il est extrêmement difficile, voire impossible, de faire un pronostic dans un drame dont le héros est Krapülinski³. De toute façon, le coup d'Etat ne semble pas avoir aggravé la situation, il l'aurait plutôt améliorée. Il doit être plus facile de venir à bout de Bonaparte que de la Législative et de ses généraux. Et la dictature de la Législative était imminente⁴. ».

12.12.51 Ferdinand Lassalle adresse à Marx une (longue) lettre où il livre ses commentaires sur le coup d'Etat en France.

« Je ne partage pas ton point de vue⁵ suivant lequel le prolétariat parisien était trop faible pour soutenir le combat. (...) C'est la situation qui, selon moi, permet d'expliquer qu'il ne se soit pas soulevé. On dissolvait une assemblée qui était l'objet par excellence de la haine des ouvriers, une assemblée qui avait supprimé le suffrage universel. Quant au suffrage universel, on l'instaurait. Rien, dans ces évènements, ne pouvait susciter un soulèvement du prolétariat⁶. »

16.12.51 Engels sollicite Marx pour qu'il adresse sans tarder à J. Weydemeyer⁷ un article sur les récents évènements de France : « (...) c'est justement en ce moment que les gens de là-bas brûlent d'avoir des analyses et des points de repère sur les évènements en France, et, si l'on était en mesure de dire quelque chose de sensationnel sur la situation, le succès de l'entreprise serait assuré dès le premier numéro. Mais c'est là le hic et comme d'habitude je te laisse résoudre la difficulté⁸. ».

19.12.51 Marx commence à rédiger *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*.

A J. Weydemeyer dans sa lettre du 19 décembre 1851 : « Je suis en train d'écrire un article pour toi ». « Pour les numéros suivants, *ajoute-t-il*, tu peux annoncer de moi

¹ Autrement dit Louis-Napoléon Bonaparte.

² C2, p. 374-376. Est-ce un effet des « affaires de famille très embrouillées » (Cf. la lettre de Marx du 24.11.51), les réactions après le coup d'Etat bonapartiste de Paris émanent surtout d'Engels dans ses lettres à Marx des 9, 10 et 11 décembre 1851.

³ Le sobriquet inspiré de Heine désigne bien sûr Louis-Napoléon Bonaparte.

⁴ C2, p. 378-379.

⁵ La précédente lettre de Marx n'a pas été conservée.

⁶ *Correspondance Marx Lassalle*, op.cit. p. 81. Nous reviendrons sur ces propos dans le cadre de notre prochain fascicule consacré au *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*.

⁷ Lequel prépare à cette date le premier numéro de son hebdomadaire *Die Revolution* prévu pour paraître en janvier 1852. Le journal devra cesser de paraître après deux numéros, faute de moyens.

⁸ C2, p. 388.

un travail suivi paraissant par articles :
« Les toutes dernières révélations du socialisme ou *Idée générale de la révolution au XIXe siècle* par J.P. Proudhon. Critique de K.M¹. »

20.12.51 Engels est à Londres pour le réveillon² : les deux amis feront « une bamboula de tous les diables » selon le propos d'Engels dans sa lettre à Weydemeyer du 23.01.52³.

27.12.51 Marx à Freiligrath : « Il n'y aura pas de révolution sérieuse sans crise commerciale⁴ ».

Il lui demande dans le même courrier d'offrir à Weydemeyer un poème en guise de soutien de son futur journal : « Prends la chose à cœur et rédige un poème de nouvel an pour le *Nouveau Monde*. Dans les circonstances actuelles, je considère qu'il est réellement plus facile d'écrire en vers qu'en prose, sur le mode pathétique ou humoristique. ».

1852

Cette année sera largement occupée par les tâches de soutien aux accusés de Cologne dont le procès se déroulera du 4 octobre au 12 novembre. Marx consacre par ailleurs l'essentiel de son énergie à la rédaction de son *Dix-huit Brumaire*.

01.01.52 Marx envoie à Joseph Weydemeyer le manuscrit du premier épisode du *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*. Le texte est rédigé en allemand. Marx suggère d'en fournir une traduction anglaise à Dana au cas où Weydemeyer ne pourrait le publier dans « *Die Revolution*⁵ ».

09.01.52 Marx est alité pendant les 15 premiers jours de l'année⁶. C'est Jenny qui entretient la correspondance, notamment avec Engels et Joseph Weydemeyer, à qui elle envoie le chapitre 2 du *Dix-huit Brumaire*: « Mon mari est très souffrant depuis 8 jours et garde le lit la plupart du temps. Il est cependant parvenu à terminer la suite ci-jointe de son article afin qu'il n'y ait pas d'interruption dans l'impression au cas où elle aurait réellement été mise en route⁷. ».

¹ C2, p. 391. Cette étude restera à l'état de projet malgré l'intensité des échanges sur le sujet entre Marx et Engels dans leur correspondance depuis l'été 1851. (Le 14 août 1851, Marx lui annonçait son intention de bientôt « faire imprimer un texte de deux ou trois placards sur ce livre »).

² Il annonce son arrivée dans la capitale dans sa lettre du lundi 15 décembre 1851 à sa sœur Marie, épouse Blank : « je débarquerai chez vous dimanche, *before dinner time* ».

³ C3, p. 24.

⁴ C2, p. 394.

⁵ L'hebdomadaire cessera de paraître après deux numéros. En mai et juin 1852, Weydemeyer publiera toutefois deux numéros supplémentaires sous le titre *Die Revolution. Eine Zeitschrift in zwanglosen Heften* (une revue en cahiers libres). C'est dans l'un de ces numéros que paraîtra le *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*.

⁶ Marx à Weydemeyer, le 16.01.52 : « Je me suis levé aujourd'hui pour la première fois depuis 15 jours. Tu vois que mon malaise - pas encore tout à fait surmonté - était sérieux. » (C3, p. 13). Engels à Marx, le 16 janvier 52, parlant de suites de leur « bamboula » : « J'espère que tu seras entre temps remis complètement de tes souffrances et que ta femme ne m'en voudra pas plus longtemps de ce *coup d'Etat* qui t'a plongé pour 2 jours dans une si profonde mélancolie ». (C3, p. 5). A quoi Jenny répondra, le 7 janvier, que, s'agissant de « s'être laissé aller à boire un peu trop », c'est surtout « à mon seigneur et maître que je faisais la mine ». Marx, précise-t-elle, « a déliré pendant trois nuits » (C3, p. 7).

⁷ C3, p. 9. Elle ajoute (p. 10) : « Karl, qui se sent trop faible pour vous écrire aujourd'hui lui-même, me charge de vous dire que vous devriez glisser quelques mots dans votre journal sur nos malheureux amis de Cologne. (...) (ils) croupissent en prison, subissent d'odieuses brimades (...) tandis que les grands

Marx délaisse ses travaux sur l'économie. Il les reprendra qu'en 1857. Pour l'instant, il se livre à une activité de journaliste qui est la seule à lui procurer quelques ressources. L'aide d'Engels est indispensable, écrivant lui-même les articles que Marx signe, notamment ceux qui ont paru sous le titre général de *Révolution et contre-révolution en Allemagne*.

Un témoignage de l'isolement de Marx et d'Engels. Engels écrit à Marx, le 22.01.1852, à propos des numéros de « Die Revolution » qui doivent leur parvenir de la part de Weydemeyer : « D'ailleurs il faut qu'il en envoie moins, 50 numéros c'est trop et cela coûterait sans doute un argent fou ; et à qui pourrions-nous envoyer tout cela !¹ ». Engels à Weydemeyer, le 23.01.52 : « Nous nous en tirerons avec 10-12 exemplaires. ».

29.01.52 Marx envoie au *Times* une lettre de protestation contre les manœuvres du gouvernement prussien dans le « complot monté » contre les communistes de Cologne dont il dénonce les conditions de détention². La justice prussienne recommence l'instruction après n'avoir trouvé aucun motif d'inculpation. La détention provisoire se prolonge indéfiniment.

Marx à Freiligrath, le 26.01.52, à propos du procès de Cologne : « Donc, tu commences par faire 9 mois de prison par suite de quelque présomption stupide. Après quoi il s'avère qu'il n'y a pas de fondement légal à ton maintien en prison. Conclusion : tu dois rester en prison jusqu'à ce que le juge d'instruction se voie à même de fournir un « fait positif » comme chef d'accusation et si on n'arrive pas à trouver ce « fait positif », tu peux toujours moisir en prison. ». A propos de la presse bourgeoise : « La faute principale en incombe à cette misérable « presse » qui ne dit mot. (...) Ces chiens de démocrates et de libéraux jubilent de voir leurs adversaires éliminés³. ».

Engels à J. Weydemeyer, le 30 janvier 1852 : « Les prisonniers de Cologne sont dans une situation grave. Comme il n'y a absolument rien contre eux, la Chambre des mises en accusation ne les a ni libérés ni traduits devant la cour d'assises, mais a renvoyé l'affaire au premier juge d'instruction pour une nouvelle enquête ! C'est-à-dire qu'ils resteront provisoirement sous les verrous sans livres, sans lettres, sans communications entre eux ni avec le monde extérieur, jusqu'à ce qu'un nouveau tribunal d'Etat soit enfin prêt. Nous essayons, justement de dénoncer cette infamie dans la presse bourgeoise d'Angleterre⁴. ».

Marx à J. Weydemeyer, le 13 février 1852 : « Le honteux jugement de la Chambre des mises en accusation aurait été impossible si la presse s'était occupée un tant soit peu de l'affaire. Mais les journaux libéraux comme la *Kölnische* se sont tus par lâcheté et les « dé-

hommes de l'avenir empochent des mille et des cents au nom de la révolution et répartissent déjà les prochains postes gouvernementaux. ». Le 23 janvier 1852 encore, Marx à J. Weydemeyer : « Depuis des années, rien ne m'a plus mis à plat que ces maudites hémorroïdes, même pas la déculottée subie récemment en France. » (C3, p. 20).

¹ C3, p. 17.

² Signé « Un prussien », ce texte a été rédigé en vérité par Engels à la demande de Marx, le 24 janvier 1852, et sur ses indications expresses. Une lettre semblable (qu'il signe « un négociant allemand ») est envoyée le même jour par Engels au *Daily News*, mais aucun des deux journaux ne publiera l'envoi. Il faut noter que dans cet article, Marx/Engels, soucieux avant tout d'être publiés, ne citent que les détenus les plus *notoires* en insistant sur leurs titres: deux journalistes (Dr. Becker et Dr. Bürgers), trois médecins (Dr. Daniels, Dr. Jacobi et Dr. Klein) et un directeur d'entreprise chimique, Otto « bien connu dans son pays pour les résultats qu'il a obtenus dans le domaine de la chimie ».

³ C3, p. 31.

⁴ C3, p. 38.

mocrates » (même la *Lithographische Correspondenz* que Kinkel fait imprimer avec l'argent américain) par haine des communistes, par peur de perdre leur propre importance, par hostilité à ces « nouveaux » martyrs tenus pour des rivaux. C'est ainsi que ces chiens remercient la *Neue Rheinische Zeitung* qui a toujours protégé la racaille démocratique quand elle était aux prises avec le gouvernement. (...) *Les canailles. Il faut les attaquer à mort*¹. ».

- 30.01.52 Marx adresse à J. Weydemeyer le troisième chapitre du *Dix-huit Brumaire*. Il l'interroge au passage sur la possibilité d'éditer son *Economie* en Amérique « puisque cela ne marche pas en Allemagne². ».

- 03.02.52 Marx rencontre pour la première fois Janos Bangya qui est venu lui rendre visite.

- 04.02.52 Marx adresse à Engels des propos très désabusés sur le mouvement ouvrier anglais : « Dans cette agitation chartiste, O'Connor est devenu fou (...), Harney, stupide et Jones a fait faillite³. ».

- 13.02.52 Marx envoie à J. Weydemeyer le chapitre 4 du *Dix-huit Brumaire* : « Le sujet s'élargit malgré moi au fur et à mesure que j'écris : tu vas recevoir encore deux articles là-dessus⁴. ».

Jenny ajoute ce postscriptum où pointe l'inquiétude d'une famille dans la nécessité : « Mon mari a mis à contribution pour vous à peu près toutes les plumes communistes (...) et quelques-uns des travaux obtenus ainsi, tel le poème de Freiligrath augmenteront sûrement l'audience de votre journal. Si vous pouvez assurer de quelque façon l'édition de brochures je vous prie instamment de ne pas oublier de le faire. Nous sommes ici dans le pétrin car en Europe tout est fichu pour nous. Mon mari croit que sa série sur la France qui comprendra encore deux articles peut représenter le plus grand intérêt dans l'immédiat et ainsi fournirait le mieux matière à une petite brochure, ne serait-ce que comme suite à ses articles parus dans la *Revue*⁵. ».

- 20.02.52 Marx vient d'apprendre l'interruption du journal de J. Weydemeyer⁶ qu'il n'encourage pas moins à persévérer : « Je n'ai pas jugé bon de faire connaître à d'autres qu'Engels et Lupus l'interruption de la publication de ton journal. La nouvelle rendrait les gens encore plus indolents (...) Je me tiens le fouet en main derrière tous nos amis, et je saurai bien les faire travailler. (...) Comme tu ne peux pas payer, il est d'autant plus important de persuader les gens qu'ils font un véritable travail de militants et que leurs lettres n'échouent pas au fond d'un tiroir⁷. ».

S'agissant des chapitres du *Dix-huit Brumaire*, il interroge Weydemeyer : « Si cela ne marche pas avec le journal, ne peux-tu faire paraître ma brochure par fascicule ou, si possible, en gardant la division que j'ai suivie dans mes envois⁸. ».

¹ C3, pp. 45-46.

² C3, p. 37.

³ C3, p. 42.

⁴ C3, p. 44. En vérité l'ensemble comptera 7 articles.

⁵ Il s'agit des articles parus dans la *Neue Rheinische Zeitung Revue* et qui seront réunis plus tard par Engels sous le titre *Les luttes de classes en France*.

⁶ Lequel lui avait annoncé l'arrêt du journal dans sa lettre du 6 février 1852, annonçant néanmoins que le *Dix-huit Brumaire* paraîtrait sous forme de brochure. (BDK3, pp. 153-154)

⁷ C3, pp. 51-52.

⁸ C3, p.54

- 21.02.52 Engels fait paraître dans les numéros 43, 48 et 50 de *Notes to the People* d'Ernest Jones une série de trois articles sous le titre « Les causes réelles de la relative passivité du prolétariat français en décembre dernier¹ ».
- 23.02.52 Marx à Lassalle. « Ma situation sociale, écrit-il, s'est aggravée. J'ai reçu un refus définitif du libraire pour mon *Économie* : mon manuscrit contre Proudhon², qui se promène depuis un an en Allemagne n'a pas trouvé non plus de havre, la crise financières enfin a atteint un niveau qui n'est comparable qu'à celui de la crise commerciale qui se fait sentir actuellement à New York et à Londres. Malheureusement je n'ai même pas, comme ces messieurs les négociants, la ressource de faire banqueroute. Monsieur Bonaparte était dans une situation analogue lorsqu'il risqua son coup d'Etat³. ».
- 27.02.52 Marx à Engels : « Depuis une semaine j'ai atteint le point agréable où, faute de redingote - elles sont toutes au mont-de-piété - je ne sors plus et je ne peux plus manger de viande par manque de crédit chez le boucher. Tout ça, c'est de la merde, mais je crains que ces emmerdements ne se terminent par quelque scandale. La seule bonne nouvelle, nous l'avons reçue de ma belle-sœur ministérielle⁵, c'est la nouvelle de la maladie de l'indestructible oncle de ma femme⁶. Si ce chien mourait maintenant, je serais tiré d'affaire. ».

Il lui fournit à l'occasion de larges extraits de la lettre qu'il a reçue de Richard Reinhardt sur la situation en France après le coup d'Etat de Bonaparte⁴.

Marx poursuit la rédaction de son *Dix-huit Brumaire*.

Le 25 février 52, Jenny a assisté, accompagnée « par un Français », à un meeting en l'honneur de la révolution de février 1848. Marx ironise sur le discours tenu à cette occasion par Louis Blanc (« le petit Corse de pacotille⁷ ») sur le coup d'Etat de Bonaparte.

¹ MEW, tome 8, p. 221-231. Les articles paraîtront entre le 21.02 et le 10.04.52. Ils feront l'objet d'un commentaire dans notre prochain fascicule.

² Pour rappel il s'agit de la traduction allemande de *Misère de la philosophie* qui avait été écrit par Marx en français.

³ C3, p. 57. Lassalle lui répondra fin février 52 en lui proposant une nouvelle fois de publier son ouvrage par « un financement par actions ». Le propos mérite d'être rapporté : « Je suis loin s'attacher, comme toi, de l'importance à la raison que tu invoques, à savoir la crainte de te compromettre. Ne pas trouver d'éditeur dans les circonstances actuelles ne te compromet pas le moins du monde. Faire paraître en souscription un ouvrage scientifique ne te compromet pas davantage. Cela ne te compromet pas de permettre à ton parti de tenter de publier une œuvre dont il attend tellement. Cela ne te compromet pas de recevoir des honoraires honnêtes pour un travail honnête. Si la tentative échoue il n'y aura pas un penny de scandale. (...) Mon ami, tu as l'habitude de chapitrer les autres. Accepte une fois d'échanger les rôles. J'apprécie et je respecte au plus haut degré la sensibilité du point d'honneur de l'homme. Mais elle ne doit jamais se transformer en sensiblerie petite-bourgeoise, en scrupule tatillon d'un bourgeois qui ne possède rien que sa « solvabilité morale ». Et souvent ta louable fierté a réellement une fâcheuse tendance à dégénérer en ce sentiment pointilleux de *noli me tangere* » (*Correspondance Marx Lassalle*, PUF, Paris 1977, p. 88). Dans la même lettre, Lassalle adresse à Marx 3 livres sterling : « Il m'est trop douloureux, étant donné ta situation désolante, de laisser partir une lettre toute vide. C'est pourquoi je t'adresse ci-joint la misère de 3 livres sterling. Ces 3 livres, qui vont de la misère à la misère, ont une valeur poétique, un valeur affective d'au moins 30 livres de mauvaise monnaie ». On imagine la crispation d'orgueil de Marx, fût-il dans la nécessité.

⁴ Observons que, prudent, Marx se garde bien d'évoquer la rédaction en cours du *Dix-huit Brumaire*.

⁵ Il s'agit de Louise, l'épouse du demi-frère de Jenny, Ferdinand von Westphalen.

⁶ Heinrich Georg von Westphalen, l'oncle de Jenny Marx. Engels, le 2 mars : « J'espère que le pire va bientôt arriver. » (C3, p. 70).

⁷ C3, p. 63.

Jenny à J. Weydemeyer : « Depuis une semaine, mon mari qui passe ses nuits à travailler d'arrache-pied, parce que le jour il doit courir pour régler des problèmes domestiques, a si mal à ses pauvres yeux qu'il est incapable de vous écrire et que je dois assurer tout le secrétariat ». Elle l'entretient du manuscrit du *Dix-huit Brumaire* dont elle lui adresse le chapitre 5, l'invitant à lui retourner les cinq articles déjà envoyés au cas où il ne pourrait les donner à l'impression : « Nous pourrions peut-être réussir à placer ces articles en traduction française, bien que ce soit vraiment dommage de les traduire. Lui préférerait, bien sûr, que vous réussissiez à les imprimer en Amérique : ils trouveraient certainement beaucoup de lecteurs, et on pourrait aussi les diffuser en Allemagne, car ils permettent de comprendre historiquement l'évènement le plus important du moment¹. ».

- 02.03.52 Engels commente la parution d'un ouvrage de Marx Stirner intitulé *Histoire de la contre-révolution* : « une misérable compilation ou plutôt un assemblage de lectures et d'articles de journaux de Stirner imprimés et inédits (...) Bien loin de s'élever vers le sacré, ses gloses personnelles sont plutôt destinées à des lycées de jeunes filles². ».

Marx reçoit de Charles Dana son premier cachet de journaliste, 9 livres sterling, pour la série des articles écrits par Engels sous le titre général de *Révolution et contre-révolution en Allemagne*.

- 03.03.52 Marx adresse à la *Kölnische Zeitung* une déclaration relative au « complot allemand-français » : il récuse l'information selon laquelle Adolph Majer serait « un agent de Marx et consorts » : « A. Majer, l'un des amis les plus intimes de Monsieur K. Schapper et de l'ex-lieutenant prussien Willich figurait comme trésorier dans le Comité de réfugiés que ces deux hommes dirigeaient³. ».
- Le communiqué paraîtra dans l'édition du 6 mars du journal⁴.

- 05.03.52 Importante lettre de Marx à Joseph Weydemeyer **sur les classes sociales** :

« Maintenant, en ce qui me concerne, ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société moderne, pas plus que la lutte qu'elles s'y livrent. Des historiens bourgeois avaient exposé bien avant moi l'évolution historique de cette lutte des classes et des économistes bourgeois en avaient décrit l'anatomie économique. Mon originalité a consisté : 1. à démontrer que *l'existence des classes* n'est liée qu'à *des phases historiques déterminées du développement de la production* ; 2. que la lutte des classes mène nécessairement à la *dictature du prolétariat* ; 3. que cette dictature elle-même ne représente qu'une transition vers *l'abolition de toutes les classes* et vers une *société sans classes*. Des sots ignorants, comme Heinzen, qui ne nient pas seulement la lutte des classes, mais l'existence même de celles-ci, montrent seulement qu'en dépit de toute leur bave sanglante, de leurs glapissements qui veulent se faire passer pour des déclarations huma-

¹ C3, p. 69.

² C3, p. 70.

³ C3, p. 75.

⁴ Un signe de l'attention accordée par la presse coloniale, et particulièrement par la *Kölnische Zeitung*, à l'affaire du « complot allemand-français ».

nistes, ils tiennent les conditions sociales dans lesquelles la bourgeoisie assure sa domination, pour le résultat ultime, pour le *nec plus ultra* de l'histoire ; ils prouvent qu'ils ne sont que des valets de la bourgeoisie, servitude d'autant plus répugnante que ces crétins comprennent moins la grandeur et la nécessité passagère de ce régime bourgeois lui-même¹. ».

- 18.03.52 Engels s'est mis à l'étude de langues slaves, dont le russe : « Outre l'intérêt linguistique que cela représente pour moi, une autre considération joue aussi : lorsque le rideau se lèvera sur le prochain drame, il est bon qu'au moins l'un d'entre nous connaisse la langue, l'histoire, la littérature et le détail des institutions sociales des nations avec lesquelles nous entrerons immédiatement en conflit. En effet, si Bakounine est devenu quelqu'un, c'est uniquement parce que personne ne connaissait le russe. ». Il ajoute : « Et on va de nouveau nous ressasser le vieux truc panslaviste qui consiste à transmuter en communisme la propriété des anciens Slaves et à faire passer les paysans russes pour des communistes nés². ».
- 25.03.52 Marx envoie à J. Weydemeyer le septième et dernier chapitre de son *Dix-huit Brumaire* : « Je te prie de conserver dans mon essai, même dans la brochure, les chapitres I, II, III, IV, V, VI, VII, comme ils t'ont été envoyés. Ces chiffres constituent des points de repère pour le lecteur. Ils tiennent lieu de titres (...) L'ensemble doit naturellement paraître maintenant en une seule fois. ».
- A l'occasion de la naissance de l'enfant de Weydemeyer, il écrit : « Bonne chance pour le nouveau citoyen du monde ! On ne peut venir au monde à une époque plus formidable que de nos jours. Lorsqu'on ira en 7 jours de Londres à Calcutta, nous aurons depuis longtemps la tête tranchée ou le chef branlant. Et l'Australie, la Californie, et l'Océan Pacifique ! Les nouveaux citoyens du monde ne comprendront plus à quel point notre monde était exigu³. ».
- 30.03.52 Marx commente pour Engels le raffut provoqué au sein des milieux de l'immigration londonienne par la parution dans le journal bruxellois *La Nation* de l'article de Mazzini contre les socialistes⁴.
-
- 09.04.52 Joseph Weydemeyer adresse à Marx une nouvelle importante : il a trouvé les moyens de publier le *Dix-huit Brumaire* en brochure grâce à l'apport financier des 40 dollars d'un émigré allemand, un tailleur de Francfort, qui a consacré à cette publication l'ensemble de ses économies⁵.
- 14.04.52 Marx annonce à Engels⁶ la mort de Franziska. Née le 28 mars 1851, la petite était âgée d'un an à peine. Jenny et Marx perdent leur deuxième enfant en moins d'une année.
- Le couple traverse de surcroît une période de noire misère.
- Jenny Marx a laissé un témoignage émouvant sur les obsèques de son enfant : « La mort de la chère petite coïncida avec la période du pire dénuement que nous ayons connue. Nos amis allemands étaient en ce moment-là hors d'état de nous aider. Ernest Jones, qui à l'époque fréquentait souvent chez nous et s'attardait volontiers, nous promit son concours. Mais lui non plus ne put rien faire... Dans mon trouble, je courus chez un émigré

¹ C3, p. 79-80.

² C3, p. 82.

³ C3, p. 85.

⁴ On se reportera ici au chapitre 6.2 consacré à cette polémique dans notre précédent fascicule.

⁵ BDK 3, pp. 163-164. Le nom de ce militant est resté inconnu.

⁶ Lequel venait de passer, du 11 au 13 avril, les journées de Pâques à Londres.

français qui habitait dans le voisinage et qui nous avait rendu visite. Je le suppliai de nous venir en aide dans notre affreux malheur. Il me donna aussitôt avec la plus vive compassion deux livres sterling, avec lesquelles nous payâmes le petit cercueil où la pauvre enfant repose aujourd'hui en paix. Quand elle est venue au monde, elle n'avait pas de berceau et sa dernière petite demeure lui a longtemps été refusée¹. ».

De son côté, Marx écrira à Engels, le 24 avril : « La semaine dernière, j'ai été dans une merde inimaginable. Le jour de l'enterrement, les sommes promises ne sont rentrées de nulle part, si bien que je fus contraint finalement de courir chez des Français du voisinage pour pouvoir payer ces crapules de croque-morts anglais. Et comble de malheur, je reçus la lettre de Weydemeyer, m'indiquant qu'en Amérique aussi toutes les chances semblent perdues². (...) Quoique de dure *complexion*, j'ai été sérieusement atteint cette fois-ci par toute cette saloperie³. ».

30.04.52 Marx réagit à la bonne nouvelle que lui a transmise Joseph Weydemeyer sur la prochaine parution en brochure de son *Dix-huit Brumaire*.

Il évoque par ailleurs la proposition qu'aurait faite un libraire allemand à Janos Bangya de publier en volume les croquis satiriques qu'il a rédigés de plusieurs personnalités de l'émigration allemande à Londres. « A vrai dire, écrit-il à l'adresse d'Engels, nous devrions écrire ensemble ces petits tableaux humoristes. J'ai quelques scrupules. Si tu penses que je dois entrer dans cette combine, je te demande de rassembler mes lettres ainsi que toute la documentation dont tu disposes par ailleurs, et où se trouveraient des traits qui peuvent nous servir à peindre ces crapules⁴ ». Engels réagira dès le 1^{er} mai en soutenant le projet qui donnera bientôt lieu à la rédaction commune des *Grands hommes de l'exil*.

14.05.52 Engels décrit à Marx la situation au sein de l'entreprise Ermen & Engels qui connaît de si mauvais résultats financiers qu'il envisage une liquidation et la perte de son emploi actuel : « J'entreprendrai quelque chose d'autre, soit que je parte pour Liverpool, ou que je fasse Dieu sait quoi.⁵ ».

Engels avait déjà évoqué dans une lettre précédente (le 18 mars 52) l'éventualité d'une liquidation et d'un changement d'emploi, son père l'envoyant à Liverpool pour y acheter du coton : « Ce serait épatant, et dans ce cas tu devrais venir passer 6 mois avec toute ta famille dès que tu aurais terminé tes travaux préliminaires pour l'*Économie* – nous habiterions à New Brighton au bord de la mer et en plus tu économiserais de l'argent. En tout cas je m'accorderai une augmentation, c'est évi-

¹ Jenny Marx, *Brève esquisse d'une vie mouvementée*, in *Souvenirs sur Marx et Engels*, Editions du progrès, Moscou, 1982, p. 243.

² Marx à Adolf Cluss, le 23 avril 52 : « La lettre de Weydemeyer est arrivée le jour des obsèques de mon dernier né et ma femme voit régulièrement depuis deux ans toutes mes entreprises échouer. Ta lettre (arrivée le 19 avril) qui me laisse entrevoir la perspective de recevoir le Bonaparte imprimé n'en fut que plus agréable pour moi, car elle a redonné courage à ma femme qui a fait preuve de beaucoup de ressort. » (C3, p. 101).

³ C3, p. 101. Engels qui avait passé plusieurs jours à Londres vers la mi-avril a été pris au dépourvu par le décès et a manqué de ressources pour aider la famille : « Je regrette de n'avoir pas su plus tôt comment les choses se présentaient à Londres. J'aurais alors renoncé à ce voyage, *au fond* tout à fait superflu, et cela m'aurait laissé un peu plus à l'aise. » (C3, p. 97).

⁴ C3, p. 114.

⁵ C3, p. 117.

dent¹. ».

En vérité, les affaires ne tarderont pas à reprendre leur cours. Engels à Marx, le 19 mai 52 : « *Les affaires vont bien*, mon père repart demain ou après demain ; très content de ses affaires. On va complètement réorganiser l'entreprise d'ici et la poursuivre sur des bases nouvelles. J'ai heureusement obtenu de l'augmentation et dès que les contrats seront signés et que mon père aura vidé les lieux, tu verras apparaître le billet de banque dont je t'ai parlé (...) Au reste l'essentiel du nouvel arrangement, c'est qu'à partir du 1er juillet non seulement mon traitement est augmenté, mais que l'argent m'appartient en propre, si bien que personne n'aura plus de comptes à m'en demander.² ».

06.05.52 Marx annonce à Engels que Bangya a trouvé un libraire pour publier le texte de ce qui deviendra les *Grands hommes de l'exil* : « voici mon plan : en attendant je fais le brouillon avec Dronke, ce qui fera disparaître plus ou moins mon style. Dans 15 jours il sera peut-être possible de rendre cette affaire *ready* avec toi.³ ».

10.05.52 Marx à Adolph Cluss : il réagit à la publication à Cologne d'un libelle haineux à son égard par E. Müller-Telling, une brochure intitulée « Avant-goût de la future dictature allemande de Marx et d'Engels⁴ » : « ce chien attire l'attention de la police anglaise sur moi par de gamineries de ce genre (...)»⁵.

En fin de lettre, Marx évoque clairement la dimension d'un *parti*. A l'adresse de Cluss qu'il incite à diffuser le plus largement les articles qui lui parviennent aux Etats-Unis, il écrit : « Si nous ne faisons pas un effort pour être prêts en tant que parti, au combat, nous arriverons toujours *post festum*. ».

19.05.52 Parution à New York de l'ouvrage de Marx *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*, dans le premier volume de la revue fondée par Joseph Weydemeyer sous le titre *Die Revolution, eine Zeitschrift in zwanglosen Heften*⁶.

22.05.52 Marx à Engels : « Le citoyen Schramm part pour l'Amérique⁷. ».

Marx et Engels à Weydemeyer, le 28 mai 52 : « Conrad Schramm a entre les mains une lettre d'introduction que nous avons rédigée en termes très prudents, de sorte qu'il ne peut faire un pas sans toi. (...) On ne peut lui accorder une confiance absolue, il faut au contraire, lui faire une confiance bien dosée. (...) Enclin aux bravades et aux rodомontades de commis voyageur, il peut compromettre facilement son entourage. Mais d'un autre côté, il ne manque pas de qualités⁸. ».

¹ C3, p. 84.

² C3, p. 129.

³ C3, p. 120. Marx annonce des droits d'auteur de 25 livres sterling pour « 6 placards de portraits ».

⁴ *Vorgeschnack in die künftige deutsche Diktatur von Marx und Engels*.

⁵ C3, p. 124.

⁶ Une revue sous forme de « cahiers libres ». Elle prenait suite du journal de même titre *Die Revolution* qui avait dû cesser de paraître. Elle-même disparaîtra après le second cahier qui contient deux épîtres de Freiligrath contre Kinkel.

⁷ K. Schramm ne parviendra pas à s'y intégrer. En 1857, il reviendra en Europe et s'installera à Saint-Héliier sur l'île de Jersey où il mourra de phtisie en janvier 1858 (Marx à Engels, le 25.01.58. C5, p. 120).

⁸ C3, p. 134. K. Schramm prendra contact avec J. Weydemeyer peu de temps après son arrivée en juin 52 à Philadelphie. (cf. sa lettre du 3 juillet 1852 : « Marx, écrit-il, m'a donné procuration pour travailler en collaboration avec vous pour les intérêts de notre parti ». (BDK3, pp. 174-175)

Fin mai Marx séjourne chez Engels à Manchester jusque la mi-juin. Ils travaillent ensemble à la mise au point du manuscrit des *Grands hommes de l'exil*¹.

11.06.52 Engels à Weydemeyer, le 11.06.52 : « (...) nous travaillons actuellement ici à quelque chose de très intéressant, et de très amusant qui va être imprimé incessamment et dont nous t'enverrons un exemplaire sitôt que nous aurons reçu les premiers (...) car cette fois, il s'agit d'un ouvrage qui, infailliblement, aura du succès². ».

A Jenny, qui est à Londres : « Mon cœur adoré, ta lettre m'a fait très plaisir. Du reste, tu n'as pas à hésiter à toujours tout me dire. Puisque tu dois, pauvre petit diable, subir toutes les épreuves d'une réalité amère, il n'est que juste que je prenne au moins en pensée ma part de ton tourment. Je sais du reste que tu as énormément de ressort et que la moindre lueur favorable te fait revivre. J'espère qu'au cours de cette semaine encore, ou au plus tard d'ici lundi, tu auras encore 5 livres sterling³. ».

24.06.52 Une lettre de Ferdinand Lassalle à Marx. Il suggère que le *Dix-huit Brumaire* paraisse en Allemagne sous une forme anonyme, le parti lui-même se chargeant de diffuser dans la presse le nom de son auteur. De même, les *Grands hommes de l'exil* ne devrait pas, selon lui, rencontrer d'obstacle, le pouvoir se réjouissant qu'ainsi la révolution se détruise elle-même. Il ajoute : « la logique administrative ignore que les combats à l'intérieur d'un parti lui redonnent force et vie (...) elle ne sait pas que c'est lorsque s'émeussent et s'estompent les différences à l'intérieur d'un parti que celui-ci témoigne de sa plus grande faiblesse, et que c'est en se purifiant qu'un parti se fortifie⁴. ».

« Quant au prolétariat, *poursuit-il*, il semble ici à grande échelle procéder au mouvement que Hegel appellerait de « recueillement en soi ». Il est manifeste que la plus grande partie de la classe ouvrière est sur le point, à la faveur du calme politique, de s'habituer à son isolement, d'accéder à sa propre conscience, et ainsi de s'affermir. (...) Elle a donc besoin de cette période intermédiaire pour se pénétrer de son concept de classe avec la plus grande acuité possible et pour en développer toutes les conséquences théoriques. Inutile de te dire combien je me réjouis de ce mouvement. Il aura pour conséquence que la prochaine révolution trouvera dans la classe ouvrière une matière⁵ bien plus compacte et bien plus consciente que les éléments décousus avec lesquels il a fallu improviser un parti ouvrier en 1848.⁶ ».

29.06.52 Freiligrath obtient du directeur de la bibliothèque du British Museum, Antonio Panizzi, le renouvellement de la carte de lecteur de Marx qu'il n'avait plus utilisée depuis la fin 1851⁷.

¹ Marx à Jenny, le 11 juin 52 : « Nous rions aux larmes en mettant à mariner ces drôles de poissons. » (C3, p. 136).

² C3, p. 141.

³ C3, pp. 135-136. Une des rares lettres « intimes » entre le couple. Une autre occurrence, la lettre du 21 juin 56 de Marx à son épouse Jenny qui se trouve à Trèves (C4, pp. 312-316). La correspondance familiale des Marx a été détruite par leurs filles, par Eleanor en particulier.

⁴ Un principe qui est appelé à connaître un bel avenir dans le mouvement ouvrier.

⁵ « Une matière ? ». L'idéalisme du raisonnement est ici manifeste. Le texte allemand écrit, c'est nous qui soulignons : « ein kompakteres und bewußteres Material » (Ferdinand Lassalle, *Nachgelassene Briefe und Schriften*, volume 3 (*Der Briefwechsel zwischen Lassalle und Marx*, une publication de Gustav Mayer, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart-Berlin, 1922, p. 52.)

⁶ *Correspondance Marx Lassalle*, op.cit. pp. 91-92.

⁷ Mega, Dritte Abteilung, Band 8, p. 412.

- 03.07.52 Marx à Engels : nous avons recopié le manuscrit des *Grands hommes de l'exil* et nous avons reçu l'argent de l'éditeur¹. Karl Schapper a entamé des manœuvres de rapprochement avec Marx, lequel en informe Engels : « Par le truchement d'Imandt, Schapper m'a fait des confessions pleines de repentirs et a voulu savoir ce que j'en pensais. Réponse : qu'il rompe d'abord *ouvertement* avec Willich, quant au reste on verra. C'était la *conditio sine qua*². ».
- Une contrainte parmi d'autres : Marx se démène pour offrir des funérailles décentes à l'épouse de Johann Gottfried Klose qui vient de mourir³.
- 20.07.52 Marx communique à Engels le compte rendu d'une lettre qui lui est parvenue de Bermbach sur la situation juridique à Cologne. Selon Bermbach, les accusés se sont mis en difficultés en raison même de leurs déclarations : « Les principaux (accusés) – Röser, Bürgers, Nothjung et Reiff – ont (...) reconnu beaucoup trop de choses. (...) Ces gens-là, s'ils ne s'en tirent pas bien, ne le devront qu'à leurs propres déclarations. (...) Reiff a fait des dépositions qui sont de véritables dénonciations, et divers autres prévenus se sont comportés de façon tout aussi bêtement maladroite. (...) Il n'y a pas à s'étonner des souffrances qu'on a fait subir à ces gens-là⁴ ; plus on les gardait au secret et plus ils en disaient de belles. ».
- Marx signale dans le même courrier la parution du nouveau livre de Proudhon *La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre*.
- 22.07.52 Conflit direct avec Gottfried Kinkel sur une déclaration faite par ce dernier à Cincinnati et selon laquelle : « Marx et Engels ne sont pas des révolutionnaires mais bien des canailles⁵, qui, à Londres, se sont fait jeter à la porte des tavernes par les ouvriers ». L'affaire de *l'emprunt révolutionnaire* levé par Kinkel en Amérique va retenir une bonne partie de l'attention de Marx au cours de cette période de conflits avec les milieux de l'immigration à Londres⁷. G. Kinkel répondra à la sommation de Marx de s'en expliquer par une lettre hautaine où il évoque l'article paru en avril 1850 dans le n° 4 de la *Rheinische Zeitung Revue* sur son comportement devant le tribunal militaire de Rastatt⁶.

¹ Une somme dont Bangya a soustrait 7 livres sterling. Si l'on enlève le montant de ce que Marx devait à Ernst Dronke pour sa collaboration, « il restait, *écrit Marx*, une somme qui ne suffisait pas pour la marche du ménage » (C3, p. 144). Le manuscrit a été recopié par Jenny et Dronke sous la dictée de Marx.

² C3, p. 146.

³ « Freiligrath ne pouvait rien faire, parce qu'il venait d'épuiser les disponibilités de toutes ses connaissances pour renvoyer à Breslau la femme et l'enfant de Heilberg, maintenir Heilberg lui-même en vie et le faire entrer finalement à l'hôpital. Ainsi c'est sur moi que l'affaire est retombée, ce qui m'a obligé de courir à gauche et à droite jusqu'à ce qu'elle fût réglée. » (C3, p. 144).

⁴ « ces gens-là » : le propos de Bermbach témoigne d'un curieux mépris de classe. « Il n'existe sans doute pas d'ânes plus bêtés que ces ouvriers allemands », écrit-il, ajoutant : « On se rend compte combien il est dangereux de se commettre avec des ouvriers dans des relations qui doivent rester secrètes. » (C3, p. 156). Ce dernier propos sera supprimé dans le résumé que Marx adresse, le 20 juillet 52, à Adolph Cluss de la lettre de Bermbach. (C3, pp. 157-160). L'original de la lettre de Bermbach, datée du 9 juillet 52, est reproduit aux pages 175-176 de BDK3.

⁵ « zwei Lumpen ».

⁶ « Depuis l'article me concernant, qui fut publié sous vos auspices pendant mon séjour en prison, je n'ai plus rien à faire avec vous », lui écrit-il. Cf. C3, pp. 162-163 (la lettre de Marx à Adolf Cluss du 30 juillet 52: « quel refus glacial, *lit-on*, de tout ce qui pourrait ressembler à un duel (sic !) ou à quelque réparation analogue ») et pp. 173-174 (la lettre de Marx à Engels du 6 août 52 où il donne la copie d'une lettre adressée à Kinkel au terme de laquelle il le traite de « vil et lâche calotin »).

⁷ On se reportera au chapitre 5.5 de notre fascicule 19.

- 02.08.52 Marx à Engels : « Voici une petite crotte pour Dana¹ ». Marx adresse à son ami un article qu'il lui demande de traduire. En vérité, c'est la toute première fois qu'il rédige lui-même un article pour le journal américain. Jusqu'à présent, ils ont tous été rédigés, et sous son nom, par le seul Fr. Engels². Ce n'est que fin janvier 1853 que Marx sera en mesure de rédiger lui-même en anglais.
- 06.08.52 Marx informe Engels des débats au sein du comité des garants de l'emprunt révolutionnaire pour savoir que faire des quelque 1.000 livres sterling disponibles. : « Lors de la séance du 3 (août), Reichenbach³ a proposé de déposer les 1.000 £ à la banque d'Angleterre et de ne pas y toucher jusqu'à ce que la révolution éclate⁴. ». Il note au passage : « Quant à Willich, maintenant convaincu que les 1.000 £ ne lui vaudront pas d'autres rognures, il aurait décidé de partir pour l'Amérique. ».
- 19.08.52 Marx propose à l'éditeur de Leipzig Heinrich Brockhaus une étude sur « Les ouvrages d'économie politique anglais contemporains, de 1830 à 1852⁵ ». Manifestement, il s'agit pour lui de mettre en valeur ses récents travaux à la bibliothèque du *British Museum*. Il lui propose du reste en même temps un article sur les partis anglais qui reprendrait, on s'en doute, la matière des ses contributions de l'époque sur les élections dans le pays⁶. Brockhaus déclinera l'offre.
- 24.08.52 Engels à propos de la situation économique et d'une crise qui tarde à se manifester en raison de l'ouverture de nouveaux débouchés pour la production marchande : « La Californie et l'Australie sont deux cas qui n'étaient pas prévus dans le *Manifeste* : création de nouveaux marchés importants à partir de rien. Il faudra les y incorporer⁷. ».

- 02.09.52 Marx espère publier une traduction anglaise de son *Dix-huit Brumaire*. Il sollicite Engels pour que celui-ci veuille bien réviser la tra- Engels lui retournera la traduction le 23 septembre⁸ mais le projet n'aboutira pas. L'ouvrage ne sera finalement réédité qu'en 1869,

¹ C3, p. 169.

² L'article en question sera divisé par Engels en deux contributions : 1. *The elections. Tories and Whigs* « et 2. *The Chartists*. Les deux articles paraîtront respectivement les 21 et 25 août 52 dans le *New York Daily Tribune*. Cf. K. Marx, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, « Chroniques anglaises », pp. 679-694. Marx à Engels le 18 octobre 1852 : « Je t'en prie, n'écris plus d'articles aussi longs. (...) Je vais être de nouveau obligé de couper en deux l'article que tu viens de m'envoyer, mais ce n'est pas simple (...). (C3, p. 240). Ces traductions vont imposer à Engels un travail considérable qu'il accomplira assidument, et le plus souvent dans l'urgence en raison des contraintes postales pour l'envoi des manuscrits aux Etats-Unis. Cf. à titre de témoins ses lettres du 14 octobre 52 (C3, pp. 235-36) et du 29 novembre 52 (C3, pp. 291-292).

³ Cet ancien député du parlement de Francfort, Oskar Reichenbach sera le gardien inflexible des sommes récoltées dans le cadre de l'emprunt révolutionnaire. C'est lui qui imposera leur dépôt en banque contre les manœuvres de ceux, comme Kinkel, Willich et Goegg qui étaient partisans de s'en servir soit en faveur d'une nouvelle association (le *Volksverein*) créée à Londres le 11 août 52, soit pour subventionner une certaine « Ligue pour la révolution », une organisation d'émigrés allemands fondée aux États-Unis par Armand Goegg et Joseph Fickler.

⁴ C3, p. 175.

⁵ C3, p. 189-190.

⁶ Fin août 52 paraîtront à New York deux articles de Marx traduits en anglais par Engels, intitulés, l'un « La corruption électorale » et l'autre « Les résultats électoraux ».

⁷ C3, p. 192.

⁸ On trouve aux pages 214-217 de C3 le répertoire détaillé par Engels des nombreuses fautes et maladresses trouvées dans la traduction de Pieper.

duction (bien maladroite) accomplie par à Hambourg.
Wilhelm Pieper du premier chapitre.

Tout au long de cette période, Marx va multiplier les efforts, mais en vain, en vue d'une diffusion de son *Dix-huit Brumaire* en Allemagne. Il exprime au passage sa déception devant la passivité d'Ernest Jones dont il attendait qu'il traduisît la brochure dans son journal *The People's Paper*¹.

08.09.52 La famille Marx est toujours dans un terrible dénuement. À Engels : « Ma femme est malade, ma petite Jenny est malade. Lenchen a une sorte de fièvre nerveuse. Je n'ai pas pu et ne peux faire venir le médecin car je n'ai pas d'argent pour les remèdes. Depuis 8 à 10 jours je nourris la famille de pain et de pommes de terre, et la question se pose de savoir si je pourrai encore leur en procurer aujourd'hui. Ce régime n'avait bien entendu rien de fortifiant, vu le temps que nous avons. Je n'ai pas écrit d'article pour Dana, car je ne possédais pas le penny nécessaire pour aller lire les journaux ». L'assaut des créanciers est général : « Comment vais-je me sortir de ce pétrin du diable ?² (...) Pendant ce temps Monsieur Proudhon a encaissé quelque 100.000 francs pour son anti-Napoléon³ (...).

Au même Engels, le 25.10.52 : « Il y a 5 semaines déjà j'avais fait patienter le propriétaire en lui parlant de ces rentrées américaines en perspective. Aujourd'hui le voilà qui arrive et qui nous fait une scène terrible à la gérante de l'immeuble et à moi-même. Comme en fin de compte j'eus recours à mon *ultima ratio*, à savoir la grossièreté, il se retira en me menaçant, si je ne lui donnais pas l'argent cette semaine, de me jeter à la rue non sans m'avoir au préalable envoyé l'huissier. (...) Je t'assure que lorsque je vois les souffrances de ma femme et ma propre impuissance, j'aurais envie de me vendre au diable⁴. ».

23.09.52 Ferdinand Lassalle accuse (brièvement) réception du *Dix-huit Brumaire*⁵.

04.10.52 **Début du procès de Cologne.** Les inculpés sont accusés de complot de haute trahison contre l'Etat prussien. Les documents de l'accusation parleront systématiquement du « parti de Marx ». Dans ses *Révélations* sur le procès, Marx reprendra à son compte cette appellation pour se distinguer de la fraction Willich-Schapper.

10.10.52 Engels s'aperçoit (le premier) que l'attitude de Janos Bangya est des plus douteuses : « Je suis excédé de voir que la brochure⁶ traîne éternellement en longueur. Tous les mois on nous l'annonce et on ne la voit Marx sera plus lent à prendre la mesure du véritable rôle de Bangya. Le 28.12.52, alors qu'il est devenu évident que Bangya l'a berné, il écrit dans une lettre à Gustav Zerffi : « A l'heure qu'il est encore je suis porté à

¹ A Engels, le 2 septembre 1852 : « Ce galopin de E. Jones est un égoïste à cent pour cent. Il m'a fait marcher pendant deux mois en me promettant qu'il le traduirait pour son journal. Moi, je lui ai toujours rendu service. Malgré ma mouise personnelle, j'ai couru avec lui chez Pierre et Paul pendant des jours et des jours pour régler les histoires d'argent de son journal » (C3, p. 200). En vérité, E. Jones se trouve à ce mois de septembre 52 en conflit ouvert avec l'aile droite du mouvement chartiste qui conteste la ligne politique du journal *The People's Paper*. Cf. la lettre de Marx à Engels du 23 septembre 52 (C3, pp. 220-221).

² C3, p. 206. Marx ajoute cette observation plutôt révélatrice de son caractère : « Mes lettres t'auront montré que, comme d'habitude, quand je suis moi-même en plein dans la merde, et que je n'en entends pas seulement parler de loin, j'y patauge avec une indifférence parfaite. Cependant que faire ? Ma maison est un hôpital et la crise entraîne de telles perturbations qu'elle me contraint à lui accorder toute mon attention. Que faire ? ».

³ Il s'agit de l'ouvrage de Proudhon intitulé *La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre*. Cette somme paraît excessive. On dispose néanmoins d'une source qui permet d'évaluer les revenus de Proudhon liés à la vente de ses ouvrages. Dans sa lettre à Maurice du 28.11.52, il signale en effet à son interlocuteur que sa famille et lui, soit 4 personnes, vivent depuis deux ans des seuls revenus générés par ses deux derniers écrits, *Idée générale de la révolution au XIXe siècle* et *La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre*. (P.-J. Proudhon, *Correspondance*, op.cit., tome 5, p. 99 de l'édition disponible sur Gallica)

⁴ C3, p. 243-244. Marx dira un jour (le 28.09.52, à Engels) sa gêne de recevoir chez lui Georg Weerth : « Quand on est dans le pétrin jusqu'au cou, c'est pénible d'avoir en face de soi un gentleman si distingué auquel il faut cacher les parties trop honteuses » (C3, p. 223). Cette confiance lui attirera cette réplique d'Engels : « Pourquoi diable n'es-tu pas à l'aise devant lui. Ne sait-il pas que cela fait des années que tu es dans la dèche et ne lui suffit-il pas de te voir encore dans ce vieil appartement pour savoir à quoi s'en tenir ? » (C3, p. 226).

⁵ « Bientôt je t'en dirai plus, écrit-il. Et puis, il y a longtemps que j'attends une vraie lettre de toi, et non de petits billets de trois mots. » (Correspondance Marx Lassalle, op.cit., p. 93).

⁶ Il s'agit du texte intitulé *Les Grands Hommes de l'Exil*.

jamais. On invente toutes sortes de prétextes qui ne sont plus les bons la fois suivante. (...) C'en est trop. Il ne faut plus qu'on continue à nous emmener comme ça en bateau. Cette histoire devient de jour en jour plus suspecte. ».

Et d'informer Marx qu'il charge expressément le commis de la firme Ermen & Engels, un certain Mr Charles, de profiter de son voyage commercial en Allemagne pour vérifier à Hambourg et à Berlin les noms et adresses des éditeurs mentionnés par Bangya : « Je parie qu'ainsi nous saurons ce qu'il y a sous les boniments qu'on nous raconte¹. ».

croire qu'il n'est pas à proprement parler un espion mais, comme vous le dites justement, qu'à force de jouer l' « intermédiaire » entre les divers partis et l'entremetteur politique, il s'est laissé entraîner sur une pente scabreuse². ».

15.10.52 Jenny à Adolph Cluss, dans ses fonctions de « secrétaire intime » de son mari qui est surmené. Elle commente divers ragots au sein de l'immigration londonienne et, revenant à son cas personnel, elle écrit : « Qui s'est inquiété lorsque Ruge répandait contre mon mari les bruits les plus ignobles, les plus infamants, les plus propres à causer la ruine de quelqu'un, et cela à une époque où, pour ne pas porter préjudice au parti et à ses amis d'Allemagne, mon mari était condamné à se taire. Qui s'est soucié que j'en fusse mortellement blessée, qui s'est soucié de la lente agonie de mon fils³ que je nourrissais, non de mon lait, mais de détresse, de souffrance et d'angoisse - qui s'est soucié de mon calvaire ?⁴ » .

18.10.52 Un brouillon de lettre pittoresque où Marx envisage un affrontement d'honneur, autrement dit un duel, avec le baron A. von Brüningk : « Pour le cas où mes explications ne vous suffiraient pas, je suis prêt à vous accorder réparation comme il convient entre gentlemen.⁵ ».

25.10.52 Marx à Engels : « Dès que le procès sera terminé et quelle qu'en soit l'issue, nous devons faire imprimer tous les deux 1 ou 2 placards « pour information du public ». Nous ne retrouverons jamais de moment plus favorable pour nous adresser à *la nation en large*⁶.

Il souligne par ailleurs la surveillance dont leur courrier fait l'objet depuis le début du procès : « Nous devons nous arranger autrement en ce qui concerne notre correspondance. Il est sûr et certain qu'au ministère Derby quelqu'un lit nos lettres. En outre, il y a de nouveau un factionnaire qui surveille mon domicile (le soir), du moins à titre d'essai⁷. ».

27.10.52 Marx annonce à Engels qu'il a déjà rédigé 3 placards de ce qui deviendra les *Enthüllungen über den Kommunisten-Prozess zu Köln*. La publication ne peut tarder : « Il n'y a pas un moment à perdre. Si la brochure

Il ajoute : « Moi-même je suis évidemment incapable de mettre ne serait-ce qu'un centime dans cette affaire. Hier j'ai mis au clou ma redingote qui datait de Liverpool pour acheter du papier. ».

¹ C3, p. 233. On se reportera sur le sujet au chapitre 4.1 (« Histoire d'un manuscrit ») de notre précédent fascicule 19.

² C3, p. 307.

³ Le jeune Heinrich Guido, dit Föxchen, que ses parents perdent le 19 novembre 1850.

⁴ C3, p. 238.

⁵ C3, p. 241. Une affaire de ragots liés au fait que Willich se serait un jour jeté sur les appâts de la baronne von Brüningk qui tenait salon à Londres. (Cf. la lettre du 11.06.52 d'Engels à Weydemeyer, C3, p. 141)

⁶ C3, p. 244.

⁷ De même Engels, le 27 octobre : « La lettre que j'ai reçue de toi aujourd'hui a été ouverte, car le sceau n'adhérait plus très bien aux 4 pointes de l'enveloppe » (C3, p. 246). Il détaille ensuite les divers procédés les plus sûrs car le plus détournés pour lui adresser le courrier.

ne paraît pas maintenant, elle n'offre plus aucun intérêt. Elle n'a pas pour but de sauvegarder nos principes mais de stigmatiser le gouvernement prussien en relatant les faits et le déroulement du procès¹. ».

- 28.10.52 Jenny écrit à Adolf Cluss : « Vous pouvez imaginer que le « parti de Marx » travaille jour et nuit et qu'il doit donner de la tête, des pieds et des mains. ». La déposition par Stieber des prétendus procès-verbaux a été, poursuit-elle, « un pétard mouillé », ajoutant : « C'est d'ici qu'il nous a fallu, pour tout, fournir la preuve qu'il s'agissait de falsifications. Mon mari a ainsi été obligé de travailler des journées entières, jusqu'à une heure avancée de la nuit. (...) L'affaire est devenue un combat entre la police et mon mari qu'on rend responsable de tout, d'inspirer la révolution, et même de tirer les ficelles du procès. (...) La lutte contre ce pouvoir officiel disposant d'argent et de tous les moyens de combat est évidemment intéressante et serait, si elle devait se terminer à notre avantage, d'autant plus à notre honneur que tout, argent et puissance, est réuni du même côté, tandis que nous, souvent, nous nous sommes demandé où nous allions nous procurer le papier pour rédiger nos lettres, etc., etc.² ».

Déclaration aux rédactions des journaux anglais signée par F. Engels, F. Freiligrath, K. Marx et W. Wolff. Les signataires attirent l'attention sur l'attitude de la presse prussienne dans ses comptes rendus du procès de Cologne, mais ils dénoncent non moins les préjugés de la presse anglaise elle-même, le *Times* et le *Daily New* en particulier, sur la culpabilité des prévenus alors que la défense n'a pas encore été entendue. Des nouvelles paraîtront bientôt qui dénonceront clairement les manœuvres policières qui sont à l'œuvre dans le cours du procès : « Sitôt que ces révélations auront été produites au cours des débats actuels, l'opinion publique anglaise comprendra ce qu'elle doit penser des scribes anonymes du *Times* et du *Daily News* qui se font les porte-parole et les défenseurs de mouchards du plus bas étage et ne reculent devant aucune infamie³. ».

- 30.10.52 Déclaration de Marx au *Morning Advertiser* : il remercie et félicite la rédaction pour l'aide apportée à la cause des emprisonnés de Cologne⁴. Il y dénonce l'affirmation de Stieber selon laquelle il serait l'auteur du « Catéchisme rouge⁵ » et demande au journal de publier son démenti qu'il a par ailleurs fait légaliser devant un juge de paix londonien.
- 31.10.52 Engels insiste pour que Marx fasse légaliser par les autorités de justice anglaises ses divers témoignages et les adresse ensuite à la justice prussienne par la voie officielle du Consul de Prusse à Londres : « Je considère cela comme extrêmement important parce qu'ainsi toutes les formes légales sont respectées et que le document prend une valeur juridique⁶. ». Le conseil sera suivi. A propos de Janos Bangya : « Je dois te dire qu'après la manière scandaleuse dont il nous a menti au sujet de notre manuscrit, après la lettre de Duncker que Weerth t'a envoyée mardi⁷ (...) je n'ai pratiquement plus l'ombre d'un doute : c'est un espion prussien. ».

- 05.11.52 Engels à Marx : « Je crois également, vu la

¹ C3, pp. 248-249.

² C3, pp. 260-261.

³ C3, pp. 262-263.

⁴ C3, pp. 236-264.

⁵ Un texte dont l'auteur était Moses Hess qui était proche, à cette époque, de la fraction Willich-Schapper.

⁶ C3, p. 266.

⁷ Le 27 octobre, Marx a reçu de Georg Weerth l'information venant de l'éditeur Franz Duncker assurant que le libraire Eisenmann mentionné par Janos Bangya n'existe pas.

façon dont les choses évoluent, que nous devons en tout cas publier quelque chose. Seulement il serait bon et même nécessaire qu'après le procès, Schneider et un des accusés viennent à Londres - je m'arrangerai pour passer alors un samedi et un dimanche à Londres et, quand nous serions convenus de tout, tu pourrais m'accompagner ici et le manuscrit serait terminé en quelques jours.¹ ».

- 10.11.52 Marx à Engels : « A mon avis, il ne fait aucun doute que tous les accusés de Cologne, sans exception, seront acquittés² ».
- 12.11.52 Verdict du procès de Cologne. La Cour prononce sept condamnations : à six ans (Röser, Bürgers et Nothjung), cinq ans (Reiff, Otto et Becker) et trois ans (Lessner) de forteresse. Daniels, Klein, Jacobi et Ehrhard sont acquittés.
- 17.11.52 **Marx procède à la dissolution de la Ligue des Communistes.** A Engels, le 19.11.52 : « Mercredi dernier³, sur ma proposition, la Ligue d'ici⁴ s'est dissoute et a décidé qu'elle n'avait *plus lieu de continuer d'exister* sur le continent non plus, où du reste depuis l'arrestation de Bürgers-Röser elle avait déjà cessé d'exister en fait⁵. »
- 20.11.52 Déclaration au *Morning Advertiser* après le verdict du procès de Cologne. Elle est signée par Fr. Engels, F. Freiligrath K. Marx et W. Wolff⁶.
- 27.11.52 La publication des *Révélations sur le procès des communistes à Cologne* s'avère coûteuse. Engels ne peut fournir aucun soutien financier avant février 53 et suggère de réduire la brochure « à un placard ou à un placard et demi afin que les frais soient un peu plus à la mesure de nos forces ». De plus, fait-il remarquer, les possibilités de diffusion manquent. Il faut le constater : « Nous sommes tous fauchés » et, ajoute-t-il, il ne faut pas faire la preuve publique de notre impuissance littéraire : « Il est grave qu'il en soit ainsi, mais je crois que, *nous* du moins, nous avons intérêt à ne pas aller le crier sur les toits⁷. ».

- 03.12.52 Marx à Engels : « Selon toute vraisemblance, ma brochure va être imprimée en Suisse chez Schabelitz junior, qui s'est séparé de son père et a fondé sa maison d'édition à Marx se décide enfin à mettre Janos Bangya en demeure de s'expliquer : « Je m'adresse à vous personnellement : après que le nom de Collmann se soit avéré n'être qu'une mystifi-

¹ C3, p. 273. Marx note pour sa part, le 10.11.52 à l'adresse d'Engels : « Si nous ne publions rien, Becker va s'emparer de toute l'affaire, *ad majorem gloriam Beckeri*. » (C3, p. 280). Signalons tout de même que Becker sera condamné à 5 ans de forteresse.

² C3, p. 279.

³ Soit le 17 novembre 1852.

⁴ Autrement dit la section londonienne de la Ligue, que Marx appelait quelquefois « La petite Ligue » (C3, p. 185).

⁵ C3, p. 282. Marx évoquera plus tard cette décision dans sa lettre à Ferdinand Freiligrath du 29 février 1860 : « Je te fais remarquer que depuis que la Ligue a été dissoute sur ma proposition en novembre 1852, je n'ai plus jamais appartenu et n'appartiens toujours pas à une quelconque association secrète ou publique ; que par conséquent, le parti, en ce sens tout éphémère du terme, a cessé d'exister pour moi depuis huit ans ». Lorsque des communistes de New York lui proposeront de réorganiser l'ancienne Ligue, il leur répondra, ajoute-il, « que je n'avais plus de rapport avec aucune association et que j'étais fermement convaincu que mes travaux théoriques seraient plus utiles à la classe ouvrière que l'adhésion à des associations dont le temps sur le continent était révolu. » (C6, pp. 99-100).

⁶ C3, pp. 283-286. Le texte de cette déclaration se trouve au chapitre 4.3 du présent fascicule.

⁷ C3, p. 290.

lui¹. ».

cation², tout comme auparavant celui d'Eisermann, l'éditeur chimérique de la *Gazette constitutionnelle*, de quelle façon peut-on expliquer *rationnellement* toutes ces contradictions, ces invraisemblances, et ces mystères dans une affaire aussi simple que l'édition d'une brochure ? ». Puis il conclut, en termes des plus courtois : « Je dois vous avouer qu'en dépit de toute ma bonne volonté, plus j'examine cette histoire sous toutes ses coutures, plus je ne peux m'empêcher de la trouver diablement peu claire et que, sans l'amitié personnelle que j'ai pour vous, je ferais mienne purement et simplement la conclusion de la lettre d'Engels : « *Après tout, il paraît pourtant qu'on a voulu nous jouer*³. ».

07.12.52 Marx adresse à Adolph Cluss le manuscrit des *Révélations* : « Fais-le imprimer de l'autre côté de l'Atlantique si tu crois que, sur le marché américain, nous pouvons en tirer de quoi couvrir les frais d'impression. ». Il précise : « sans nom d'auteur, comme en Suisse. ».

« Vous saurez apprécier, *ajoute-t-il*, l'humour de la brochure si vous considérez que son auteur, par manque de protection sur ses arrières, est pour ainsi dire à deux doigts d'être interné⁴ et qu'en outre, il était et est toujours menacé de voir à tout instant *la misère dans ce qu'elle a de réellement hideux* s'abattre sur sa famille. Le procès m'a mis encore plus profondément dans la débâcle, en m'obligeant à travailler pendant cinq semaines pour le parti et contre les machinations du gouvernement au lieu de travailler pour gagner mon pain⁵. ».

Il sollicite par ailleurs Cluss pour qu'il répercute aux États-Unis l'appel au soutien des condamnés de Cologne : « Il s'agit non d'un acte de mendicité révolutionnaire, dans le style de Kinkel, mais d'une action du parti menée dans un but précis, que l'honneur du parti ouvrier commande d'atteindre. ».

A propos de Proudhon, au même Adolph Cluss : « Proudhon, en charlatan habile, a, selon son habitude, adopté quelques-unes de mes idées pour en faire ses « plus récentes découvertes », par exemple l'idée *qu'il n'y a pas de science absolue*, qu'il faut tout expliquer par les considérations matérielles, etc., etc. Dans son livre sur Louis Bonaparte, il reconnaît ouvertement ce que j'ai dû d'abord par déduction tirer de sa *Philosophie de la Misère*, à savoir que son idéal, c'est le *petit bourgeois*. La France, dit-il, se compose de 3 classes : 1. bourgeoisie, 2. classe moyenne (*petit-bourgeois*), 3. prolétariat. Le but de l'histoire, tout spécialement de la révolution, est à présent de fondre les classes 1 et 3, les extrêmes, dans la classe 2, le juste milieu. Et cela s'accomplira par les opérations proudhoniennes de crédit dont le résultat final est la suppression de l'intérêt sous ses diverses formes⁶. ».

¹ C3, p. 293.

² Une information, que lui a communiquée Weerth le 27 novembre 52 (C3, p. 29).

³ C3, pp. 295 et 297.

⁴ Une traduction plutôt discrète, le texte allemand (MEW, vol. 28, p. 560), écrivant : « faute de couverture suffisante pour son derrière et ses chaussures, l'auteur est quasiment interné ».

⁵ C3, p. 297. « En outre, je me suis aliéné complètement des éditeurs allemands avec qui j'espérais signer un contrat pour mon *Économie* ».

⁶ C3, p. 299.

- 14.12.52 Marx informe Engels d'un courrier de l'éditeur J. Schabelitz qui a bien reçu le manuscrit des *Révélations*. « Il faut s'attendre, prévient-il, à ce qu'une partie du tirage (2.000 exemplaires) soit confisquée »... Une crainte de professionnel qui se révélera justifiée. Marx ajoute : « Comme l'essentiel c'est de tenir la chose secrète afin que la brochure ne soit pas confisquée immédiatement à la frontière allemande, j'ai fait courir ici le bruit qu'une brochure sur l'affaire de Cologne allait paraître en Amérique¹. ».
- 22.12.52 Engels fait paraître dans le *New York Daily Tribune* (à la demande de Marx² et sous sa signature) un article intitulé « Le récent procès de Cologne »³.
- 28.12.52 Marx adresse en toute confiance au journaliste hongrois Gustav Zerffi (dont il ignore la qualité d'être, lui aussi, un agent secret de la police autrichienne) une lettre très circonstanciée où il décrit ses relations avec Bangya. « Si Bangya a pu me bernier si longtemps », écrit-il, c'est parce qu'il était votre ami et que toutes brèves qu'elles fussent, nos relations personnelles m'inspirèrent une confiance absolue en vous⁴. ».

Du 23 décembre 52 au 10 janvier 1853, Engels se trouve à Londres.

¹ C3, p. 303.

² Marx à Engels, le 16.11.52 : « Si cela t'est possible, rédige d'ici vendredi un article sur l'affaire de Cologne pour le *Tribune*. Tu as maintenant une aussi bonne connaissance des pièces du dossier que moi et j'ai depuis 4 ou 5 semaines tellement négligé le merdier domestique pour me consacrer aux affaires publiques que je ne parviendrai pas encore à travailler cette semaine, malgré la meilleure volonté du monde. » (C3, p. 280). Nous renvoyons au chapitre 4.1 du présent fascicule.

³ L'article a paru dans le *New York Daily Tribune* du 22 décembre 1852 (BDK3, pp. 240-243).

⁴ C3, pp. 307.

Marx, à mesure

Table générale

Paul Annenkov, <i>Dix années mémorables</i> (Extrait)	Vol. 3
F-N (G) Babeuf, Aperçu biographique et contexte politique	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Controverse avec Antonelle	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Dernière lettre à sa femme et à ses enfants (27.05.1797)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Discours préliminaire au <i>Cadastre universel</i>	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Jacques-Michel Coupé (10.09.1791)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Anaxagore Chaumette (07.05.1793)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Charles Germain (28.07.1795)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettres à Félix Le Peletier (14.07.1796)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Dernière lettre à sa famille	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Manifeste des Plébéiens	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Plaidoirie de Vendôme	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Prénoms et prisons	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, <i>Le Tribun du Peuple</i>	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Sur la loi agraire	Vol. 12
Philippe Buonarroti, La société des Egaux	Vol. 12
Philippe Buonarroti, Doctrine de Babeuf	Vol. 12
Philippe Buonarroti, Réponse à MV	Vol. 12
Louis Blanc, De quelle manière on pourrait, selon nous, organiser le travail	Vol. 13
Louis Blanc, <i>Catéchisme des socialistes</i>	Vol. 14
Philippe Buchez, Economie politique	Vol. 13
Etienne Cabet, <i>Allons en Icarie</i>	Vol. 13
Etienne Cabet, Comment je suis communiste	Vol. 13
Etienne Cabet, <i>Credo communiste</i>	Vol. 14
Etienne Cabet, Eléments de biographie et contexte politique	Vol. 13
Etienne Cabet, Quarante-huit conditions pour devenir Icarien (1850)	Vol. 13
Etienne Cabet, Publications croisées avec les babouvistes	Vol. 13
Etienne Cabet, Rupture avec Dézamy	Vol. 13
Charbonnerie française, brève histoire	Vol. 13
Chartisme (le), Vue d'ensemble	Vol. 11
Chartisme (le), Chronologie	Vol. 11
Chartisme (le), Protagonistes	Vol. 11
Victor Considerant, <i>Manifeste de la Démocratie au XIXe siècle</i>	Vol. 14
Charles de Bouckère, Rapport de la commission d'enquête sur l'arrestation du Docteur Marx et de sa femme	Vol. 16
Classes et lutte de classes : une notion libérale ?	Vol. 16
Classes et lutte de classes : Marx, Engels, premières élaborations	Vol. 16
Classes et lutte de classes : protagonistes	Vol. 16
L'affaire Freddy Demuth	Vol. 20
Théodore Dézamy, <i>Le code de la Communauté</i> , Chapitre XVIII	Vol. 13
Théodore Dézamy, Eléments de biographie	Vol. 13
F. Engels, Adresse à M. Feargus O'Connor (<i>The Northern Star</i> du 25.07.1846)	Vol. 11
F. Engels, L'armistice prusso-danois (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 10 septembre 1848)	Vol. 14
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes</i>	Vol. 14
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes (2)</i>	Vol. 18
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes (3)</i>	Vol. 19
F. Engels, Discours sur la Pologne (<i>Deutsche-Brüsseler-Zeitung</i> du 29.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, <i>Esquisse d'une critique de l'économie politique</i>	Vol. 2
F. Engels, Feargus O'Connor et le peuple irlandais (<i>Deutsche-Brüsseler-Zeitung</i> du 9.01.1848)	Vol. 11
F. Engels, L'agitation chartiste (<i>La Réforme</i> du 30.12.1847)	Vol. 11
F. Engels, La crise commerciale en Angleterre (<i>La Réforme</i> du 23.10.1847)	Vol. 11
F. Engels, La « Coercion Bill » irlandaise et les chartistes (<i>La Réforme</i> du 8.01.1846)	Vol. 11
F. Engels, <i>La Guerre des paysans en Allemagne</i>	Vol. 19
F. Engels, La Kölnische Zeitung et la révolution de juin. (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 1 ^{er} juillet 1848)	Vol. 15
F. Engels, La lutte des Magyars (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 13 janvier 1849)	Vol. 14
F. Engels, La révolution de juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> des 1 ^{er} et 2 juillet 1848)	Vol. 15
F. Engels, <i>La Situation de la Classe laborieuse en Angleterre</i>	Vol. 11
F. Engels, Le banquet chartiste (<i>La Réforme</i> du 6.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, Le congrès économique (<i>Deutsche Brüsseler Zeitung</i> du 26.09.1847)	Vol. 10
F. Engels, Le congrès sur le libre-échange à Bruxelles (<i>The Northern Star</i> du 09.10.1847)	Vol. 10
F. Engels, Le mouvement chartiste (<i>La Réforme</i> du 22.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, Le panslavisme démocratique (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 15 février 1849)	Vol. 14
F. Engels, Le procès des communistes à Cologne (<i>New York Daily Tribune</i> du 22.12.1852)	Vol. 20
F. Engels, Le programme agraire des chartistes (<i>La Réforme</i> du 01.11.1847)	Vol. 11

F. Engels, Le statu quo en Allemagne (1847)	Vol. 3
F. Engels, Les Démocrates Fraternelles à la cl. ouvrière d'Angleterre et d'Irlande (<i>Northern Star</i> du 8.01.48)	Vol. 11
F. Engels, Lettre à Eduard Bernstein du 22 février 1882	Vol. 14
F. Engels, Lettre à Conrad Schmidt, du 05.08.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Conrad Schmidt, du 27.10.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Joseph Bloch, du 21.09.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Franz Mehring, du 17.07.1893	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Walter Borgius, du 25.01.1891	Vol. 5
F. Engels, <i>Lettres d'Allemagne (The Democratic Review, janvier-août 1850)</i>	Vol. 19
F. Engels, <i>Lettres de France (The Democratic Review, janvier-août 1850)</i>	Vol. 15
F. Engels, Le 23 juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 28 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, Le 24 juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 28 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, Le 25 juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 29 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, La campagne pour la Constitution du Reich	Vol. 17
F. Engels, Meeting pour la pétition nationale (<i>La Réforme</i> 19.01.1848)	Vol. 11
F. Engels, <i>La loi anglaise des 10 heures</i>	Vol. 19
F. Engels, Mission à Paris (1846-1847)	Vol. 3
F. Engels, Le panslavisme démocratique (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 15 février 1849)	Vol. 14
F. Engels, Préface à <i>Travail salarié et Capital</i> , avril 1891	Vol. 9
F. Engels, Préface à <i>Discours sur la Question du Libre-échange</i> (1888)	Vol. 10
F. Engels, <i>Principes du communisme</i> (1847)	Vol. 14
F. Engels, Progrès de la Réforme sociale sur le Continent (1843)	Vol. 13
F. Engels, Révolution et contre-révolution en Allemagne	Vol. 17
F. Engels, sur « les peuples sans histoire »	Vol. 14
Ferdinand Flocon, Lettre d'invitation à Marx	Vol. 16
Charles Fourier : Eléments de biographie	Vol. 1
Charles Fourier : Eléments de doctrine	Vol. 1
Charles Fourier : L'expérience de la phalange de Condé-sur-Vesgre	Vol. 1
Andreas Gottschalk, son action politique en 1848-1849 à Cologne	Vol. 18
Karl Grün : Notice biographique	Vol. 7
Hegel : L'idéalisme hégélien, première approche	Vol. 1
Hegel : Deuxième approche : la philosophie du droit	Vol. 1
Hegel : La philosophie de l'histoire.	Vol. 1
H. Heine : « Les pauvres tisserands »	Vol. 2
Moses Hess, <i>Catéchisme communiste par questions et réponses</i> (1844)	Vol. 14
Moses Hess, <i>L'essence de l'argent</i>	Vol. 2
Moses Hess, <i>Les derniers philosophes</i>	Vol. 7
Moses Hess : une biographie intellectuelle	Vol. 7
Moses Hess, Engels et Marx : chronique d'une rupture	Vol. 7
Jeunes hégéliens	Vol. 1
Victor Hugo, Discours du 15 janvier 1850 sur la liberté de l'enseignement	Vol. 16
Journaux ouvriers et républicains sous la monarchie de Juillet	Vol. 13
Richard Lahautière, Eléments de biographie	Vol. 13
Richard Lahautière, <i>Petit catéchisme de la réforme sociale</i>	Vol. 14
Albert Laponneraye, Eléments de biographie	Vol. 13
Albert Laponneraye, <i>Catéchisme démocratique</i>	Vol. 14
Ferdinand Lassalle, Les premiers emprisonnements (1847-1849)	Vol. 18
Ligue des Communistes, Le projet d'émigration du citoyen cabet	Vol. 13
<i>Ligue des communistes</i> , Mise en sommeil ou dissolution en juin 1848 ?	Vol. 18
<i>Ligue des communistes</i> , La rupture de septembre 1850	Vol. 19
<i>Ligue des communistes</i> , La fraction Willich/Schapper	Vol. 19
<i>Ligue des communistes</i> , Revendications du parti communiste en Allemagne (mars 1848)	Vol. 18
Sylvain Maréchal, <i>Manifeste des Egaux</i>	Vol. 12
K. Marx et F. Engels, Adresse de mars 1850 du Comité central de la Ligue des communistes	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, Adresse de juin 1850 du Comité central de la Ligue des communistes	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, Le chant du coq gaulois	Vol. 18
K. Marx et F. Engels, <i>La circulaire contre Kriege</i>	Vol. 3
K. Marx et F. Engels, Déclaration du 20 novembre 52 au <i>Morning Advertiser</i>	Vol. 20
K. Marx et F. Engels, <i>Instruction du Comité de correspondance communiste</i> (juin 1846)	Vol. 3
K. Marx et F. Engels, <i>La Sainte Famille</i>	Vol. 4
K. Marx et F. Engels, <i>Les Grands Hommes de l'Exil</i>	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (1) L'adieu à Feuerbach	Vol. 5
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (2) Saint Max, les enjeux	Vol. 6
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (2) Saint Max, la polémique	Vol. 6
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (3) Critique du socialisme allemand	Vol. 7
K. Marx et F. Engels, <i>Le manifeste du Parti communiste</i>	Vol. 14
K. Marx et F. Engels, Préfaces au <i>Manifeste</i>	Vol. 14
K. Marx et F. Engels, <i>Le Manifeste</i> , une œuvre de plagiaires ?	Vol. 14
K. Marx, F. Engels et P.-J. Proudhon, Chronique d'une rupture	Vol. 8
K. Marx, F. Engels, Stratégies (la ligne politique de la <i>Neue Rheinische Zeitung</i> en 1848-1849)	Vol. 18
K. Marx et F. Engels, <i>La Neue Rheinische Zeitung Politisch-ökonomische Revue</i>	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, sur la lutte des classes en Angleterre. Récapitulatif	Vol. 11

K. Marx et F. Engels, sur Gracchus Babeuf	Vol. 12
K. Marx et A. Ruge, <i>Une correspondance de 1843</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Le chevalier de la noble conscience</i>	Vol. 20
K. Marx, <i>Le Communisme du Rheinische Beobachter</i> (12.09.1847)	Vol. 3
K. Marx, <i>La Critique moralisante et la Morale critique. Contre Karl Heinzen</i> (1847)	Vol. 3
K. Marx, <i>Critique de la Philosophie du Droit de Hegel</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Critiques en marge de l'article « Le roi de Prusse et la Réforme sociale. Par un Prussien »</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>De la Question juive</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Discours sur la Question du Libre-échange</i>	Vol. 10
K. Marx, <i>Discours sur la Pologne (Deutsche-Brüsseler-Zeitung du 29.11.1847)</i>	Vol. 11
K. Marx, <i>La révolution de juin (Neue Rheinische Zeitung du 29 juin 1848)</i>	Vol. 15
K. Marx, <i>Lettre à Annenkov, du 28.12.1846</i>	Vol. 5
K. Marx, <i>Lettre à Ferdinand Lassalle, du 02.06.1860</i>	Vol. 20
K. Marx, <i>Lettre à Proudhon, du 05.05.1845</i>	Vol. 8
K. Marx, <i>Lettre à Schweitzer, du 19.01.1865</i>	Vol. 8
K. Marx, <i>Lettre au parlement ouvrier (The People's paper du 18.03.1854)</i>	Vol. 11
K. Marx, <i>Le libre-échange et les chartistes (New York Daily Tribune du 25.08.1852)</i>	Vol. 11
K. Marx, <i>Les Luttes de classes en France (1)</i>	Vol. 15
K. Marx, <i>Les Luttes de classes en France (2)</i>	Vol. 16
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens : 1. La préface de Marx</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens : 2. Cahiers de lecture</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens : 3. Premier manuscrit</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens : 4. Troisième manuscrit</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens : 5. Eloge de Feuerbach</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens : 6. Les manuscrits en débat</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Misère de la Philosophie : 1. Une découverte scientifique</i>	Vol. 8
K. Marx, <i>Misère de la Philosophie : 2. La métaphysique de l'économie politique</i>	Vol. 8
K. Marx, <i>Notice sur deux ouvrages d'Adolphe Chenu et de Lucien De la Hodde</i>	Vol. 16
K. Marx, <i>Plaidoyer du 8 février 1849</i>	Vol. 18
K. Marx, <i>Préface à la Critique de l'Economie politique, janvier 1859</i>	Vol. 5
K. Marx, <i>Révélation sur le procès de communistes</i>	Vol. 20
K. Marx, <i>Thèses sur Feuerbach</i>	Vol. 5
K. Marx, <i>Travail salarié et Capital</i>	Vol. 9
K. Marx, <i>Tories et Whigs (New York Daily Tribune du 21.08.1852)</i>	Vol. 11
K. Marx et F. Lassalle, <i>leurs relations en 1848-1849</i>	Vol. 18
Mazzini contre le socialisme et les socialistes français	Vol. 19
Charles de Montalembert, <i>Discours du 21 juillet 1849 sur la liberté de la presse</i>	Vol. 16
J. Nagels, « Le point de vue de la production dans le marxisme »	Vol. 8
J. Nagels, « David Ricardo : la loi dite des coûts comparatifs »	Vol. 8
Note sur l'aristocratie financière	Vol. 16
Note sur l'emprunt révolutionnaire allemand	Vol. 19
Note sur la <i>Neue Rheinische Zeitung</i>	Vol. 18
Note sur la garde nationale mobile	Vol. 15
Note sur l'immigration politique à Londres vers 1850	Vol. 19
Note sur la journée du 15 mai	Vol. 15
Note sur le lumpenprolétariat	Vol. 16
Note sur les journées de juin	Vol. 15
Note sur la <i>Société universelle des communistes révolutionnaires</i>	Vol. 19
Note sur les ateliers nationaux	Vol. 15
Constantin Pecqueur/ Louis Greppo, <i>Catéchisme social</i>	Vol. 14
Philippe Gigot, <i>le premier marxiste belge</i>	Vol. 16
J-J Pillot, <i>Eléments de biographie</i>	Vol. 13
Le procès des communistes à Cologne : chronique d'une répression	Vol. 20
Le procès des communistes à Cologne : agents doubles, mouchards et provocateurs	Vol. 20
P-J. Proudhon, <i>La Création de l'Ordre dans l'Humanité</i> , résumé analytique du Ch. III	Vol. 8
P-J. Proudhon, <i>Eléments de biographie</i>	Vol. 8
P-J. Proudhon, <i>Lettre à Marx, du 17.05.1846</i>	Vol. 8
P-J. Proudhon, <i>Philosophie de la Misère</i> , résumé analytique de l'ouvrage	Vol. 8
P-J. Proudhon, <i>Le projet d'Association progressive</i>	Vol. 8
P-J. Proudhon, <i>Réaction au pamphlet de Marx</i>	Vol. 8
Les résidences de Marx à Bruxelles en 1845-1848	Vol. 16
Les résidences de Marx à Londres	Vol. 19
Jacques Roux, <i>Manifeste des Enragés</i>	Vol. 12
Rupture avec Ruge : 1. L'enchaînement de la controverse	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 2. Le soulèvement des tisserands silésiens	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 3. L'article de Ruge : « Le roi de Prusse et la réforme sociale »	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 4. La riposte de Marx	Vol. 2
Rupture avec Weitling	Vol. 3
Saint-Simon	Vol. 1
Saint-simoniens (Les)	Vol. 1
Xavier Sauriac, <i>Réforme sociale ou Catéchisme du prolétaire</i>	Vol. 14
Sociétés secrètes sous la Monarchie de Juillet	Vol. 13

W. Stieber, <i>l'Espion de Bismarck</i>	Vol. 20
Stirner, <i>L'Unique et sa Propriété</i> , résumé analytique de l'ouvrage	Vol. 6
Stirner, Notice biographique	Vol. 6
W. Tcherkesoff, <i>La paternité intellectuelle du manifeste communiste</i>	Vol. 14
Victor Tedesco, <i>Catéchisme du prolétaire</i>	Vol. 14
Théophile Thoré, Une controverse sur Babeuf et le babouvisme	Vol. 13
Le toast de Blanqui	Vol. 19
Tranches de vie : KM-1819-1843	Vol. 1
Tranches de vie : FE-1820-1843	Vol. 1
Tranches de vie : 1844	Vol. 2
Tranches de vie : 1845-1847	Vol. 14
Tranches de vie : janvier-avril 1848	Vol. 16
Tranches de vie : avril 1848-août 1849	Vol. 18
Tranches de vie : septembre 1849-mai 1851	Vol. 19
Tranches de vie : juin 1851-décembre 1852	Vol. 20
Vorwärts, Un journal allemand à Paris	Vol. 2
G. Weerth, Discours au congrès sur le libre-échange à Bruxelles	Vol. 10
Joseph Weydemeyer, <i>La dictature du prolétariat</i>	Vol. 19